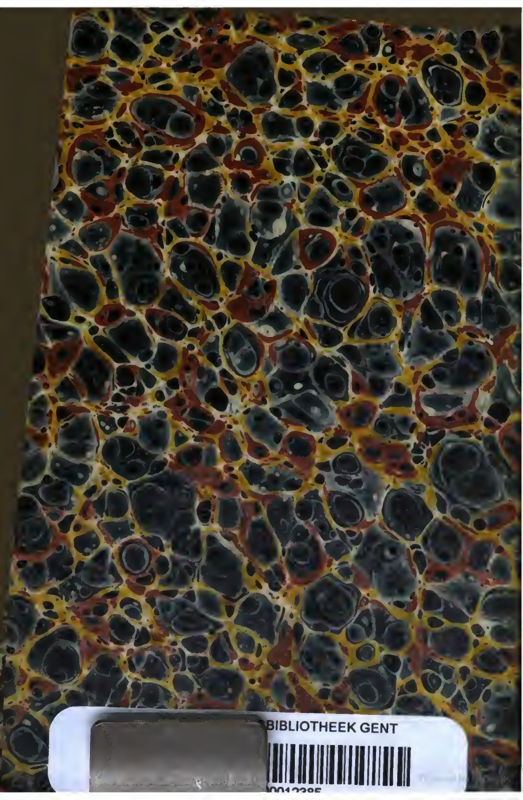
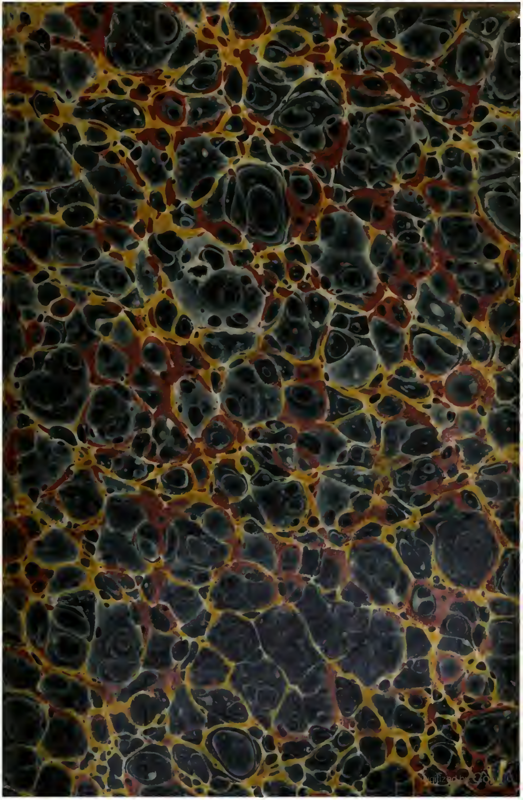


Dympne d'Irlande

Félix Bogaerts, Nicaise de Keyser


BIBLIOTHEEK GENT





DYMPNE D'IRLANDE.

DYMPNE D'IRLANDE;

LÉGENDE DU SEPTIÈME SIÈCLE,

PAR

FÉLIX BOGAERTS;

AVEC TROIS LITHOGRAPHIES COMPOSÉES

PAR

N. De Keyser.



Anvers,
IMPRIMERIE DE L. J. DE CORT.
1840.



A MADEMOISELLE

THÉODORA VAN DEN NEST.

Puisse cette histoire vous intéresser ; ce sera ma plus douce récompense.

Félix Bogaerts.

Anvers, 1840.

I.

Au commencement du septième siècle, l'Irlande était gouvernée par un prince païen et très-méchant. Il était livré à tous les vices, et les seigneurs de sa cour, tous aussi pervers que lui, excitaient encore davantage les funestes penchans de son cœur, de même que les bouffées d'un vent d'orage redoublent la fureur d'un incendie.

Tous ses sujets, depuis le thane puissant qui relevait de la couronne, jusqu'au pauvre serf attaché à la

glèbe, tremblaient devant ce maître, dont le regard était toujours dur, la voix toujours rude, le geste toujours brusque, impérieux, et dont la colère était comme celle du lion, terrible, implacable.

La vertueuse reine son épouse n'avait aucun pouvoir sur ce cœur endurci : le roi cependant l'aimait éperdument, mais seulement pour sa grande beauté, qui était célèbre dans tout le royaume.

Belle aux yeux des hommes, elle l'était bien plus encore aux yeux de Dieu ; car les trésors que possédait son âme étaient infiniment plus précieux que ceux qui enrichissaient son corps. Convertie en secret à la foi du Christ par un pieux hermite, nommé Geneberne, elle vivait saintement au milieu de la corruption qui régnait à la cour.

Elle mourut ; et les anges portèrent en triomphe son âme dans le ciel.

Le roi fut inconsolable de cette perte. Pendant plusieurs jours et plusieurs nuits, sa douleur s'exhala en cris de désespoir et de rage : personne n'osait approcher de lui pour tenter de le consoler. Longtemps après, ayant recouvré un peu de calme, il eut recours à toutes sortes de moyens pour s'étourdir :

efforts inutiles ! l'image de son épouse le poursuivait partout : à la guerre, à la chasse, aux festins, c'étaient toujours ses traits qu'il revoyait, ravissans d'une céleste douceur. En vain aussi arrêta-t-il ses regards sur les femmes qui faisaient l'ornement de sa cour : presque toutes étaient belles, bien belles ; mais aucune ne rappelait le moindre souvenir des charmes de celle qu'il avait perdue.

Un jour, poussé par son impatient ennui, il appela près de lui quatre seigneurs qui étaient ses amis, et leur dit : — L'affliction et l'isolement tuent votre suzerain ; c'est de vous qu'il attend la vie et le bonheur. Parcourez toutes les contrées de mes états, et voyez s'il ne s'y trouve point de femme dont les traits rendent à mon âme l'image de celle que je pleure. Si le puissant Odin permet que vous la rencontriez, conduisez-la sur le champ vers moi ; car, par ma couronne et mon épée ! je jure que cette femme deviendra mon épouse et votre reine, fut-elle née dans la cabane du plus misérable de tous les serfs de mon royaume. Partez, de magnifiques récompenses attendent votre dévouement pour votre seigneur et maître.

Excités par le désir de plaire au prince, et non

moins par celui de mériter les riches récompenses qu'il leur promettait, les quatre seigneurs partirent, le même jour encore, se dirigeant chacun vers une région différente du royaume.

Ils s'arrêtèrent dans toutes les villes, dans tous les bourgs, parcoururent toutes les campagnes, visitant tour à tour les châteaux des seigneurs du pays et les demeures des manans et des malheureux serfs. Mais toutes leurs peines demeurèrent infructueuses. Le temps s'écoulait et avec lui leurs brillantes espérances.

Forcés enfin de renoncer à leurs inutiles recherches, ils retournèrent tristement au palais, et dirent au prince : — Que le grand Odin protége notre souverain et roi ! Nous avons rempli notre mission avec tout le zèle que nous inspirait notre amour pour vous ; nous avons parcouru tout votre royaume et vu les plus belles femmes qu'il renferme ; mais le succès que nous nous étions promis, n'a point répondu à nos démarches.

Le roi, trompé dans son attente, entra dans une grande fureur, chassa les quatre seigneurs de sa cour, et retomba dans un désespoir plus violent encore que celui auquel il s'était livré jusqu'alors.

II.

Chaque jour sa fille Dympne tâchait de calmer sa douleur, mais il repoussait ses caresses affectueuses et fermait l'oreille à ses consolations. Et pourtant, la voix de Dympne avait une douceur infinie ; son regard était si tendre, si touchant ; les paroles qui tombaient de sa bouche étaient persuasives comme les pensées que le ciel fait descendre dans nos cœurs.

Oh ! c'est qu'elle était belle, la jeune fille, belle de toutes les grâces suaves dont le poëte, dans ses

rêves d'or, embellit la bien-aimée que devine son âme. On eut dit qu'elle avait pris naissance parmi les anges, et que Dieu ne l'avait exilée quelques jours sur cette triste terre, que pour augmenter, pendant l'éternité, sa part de bonheur et de gloire dans le ciel, en couvrant sont front de la couronne du martyre.

Élevée par sa mère dans les saintes croyances du christianisme, elle avait senti, dès son enfance, la grâce du Seigneur descendre sur elle, et la couvrir d'un bouclier impénétrable aux dards empoisonnés du vice.

Les fêtes bruyantes et les coupables plaisirs qui se succédaient, pour ainsi dire, sans interruption, autour d'elle, lui inspiraient l'horreur la plus profonde. Jamais la coupe des festins n'avait alourdie sa main ; jamais sa voix ne s'était unie aux chants profanes et frivoles qui charmaient les loisirs des princesses et nobles damoiselles qui fréquentaient le palais. Ses plaisirs à elle, c'était de prier Dieu dans la solitude pour sa mère, de méditer les sages conseils que celle-ci n'avait cessé de lui donner pendant sa vie, de songer à ses dernières paroles, à ses derniers adieux.

Ses fêtes à elle, c'était de porter des secours à ceux qui souffraient, de sécher leurs larmes; de faire naître un sourire sur les lèvres des pauvres qui, dans leur désespoir, maudissaient le ciel. Ses fêtes à elle, les plus chères, et qui la rendaient la plus heureuse des mortelles, c'était de conquérir une âme au Christ: c'était la seule récompense qu'elle priât tous les jours Dieu de lui accorder ici-bas, et Dieu exauça sa prière. Plusieurs personnes de la cour abjurèrent le culte des fausses divinités que jusqu'alors elles avaient adorées, et un grand nombre des infortunés, qu'elle même allait visiter pour leur prodiguer les soins les plus tendres, comprirent que le Dieu qui inspirait à leur jeune bienfaitrice, cette pitié attentive et généreuse qui fait du riche l'ami et le consolateur du pauvre, devait être le Dieu véritable. Le nom de Dympne était en vénération parmi eux; tous la chérissaient, la bénissaient. Pouvaient-ils ne pas embrasser avec bonheur la religion qu'elle leur enseignait, cette religion sublime, dont le divin fondateur avait dit: — Venez à moi, vous tous qui souffrez, et je vous soulagerai?

Épris de sa grande beauté, et touchés de ses ver-

tus, tous les jeunes seigneurs du pays cherchaient à lui plaire, et l'entouraient de leurs constans hommages; mais Dympne avait donné son cœur à Dieu : elle appartenait au ciel ; la terre n'était pas digne de la posséder.

—

III.

L'enfer ne put voir sans frémir de rage et de terreur les courageux efforts de Dympne et de Geneberne, qui, chaque jour, arrachaient des âmes à son pouvoir. Une phalange de trois cents démons avait été envoyée par Lucifer en Irlande, pour y combattre le Christ. Ils ne se reposaient, ni le jour ni la nuit, méditant sans cesse des ruses et des séductions nouvelles, qu'ils mettaient aussitôt en œuvre. C'est que les esprits du mal comprenaient toute

l'importance de la lutte engagée alors entre le ciel et l'enfer. — Son issue devait, en effet, décider à jamais de leurs destinées, non seulement dans cette île, mais peut-être dans le monde entier. Vaincus, ils se voyaient chassés honteusement de l'Irlande, comme ils l'étaient déjà de l'Italie et d'une grande partie des Gaules et de la Germanie. Vainqueurs, ils se flattaient de conserver sous leur domination les contrées où le culte des faux Dieux subsistait encore, et nourrissaient en même temps l'espoir de reconquérir celles qui s'étaient inclinées devant la Croix. La victoire (et ils se promettaient de l'obtenir) pouvait donc leur rapporter, ce que celle de Zama avait donné aux Romains, et celle de Pharsale à César.... l'empire du monde! — La fureur dans l'âme, les trois cents mandataires du prince des damnés, se remuaient sans relâche, s'agitaient, s'excitaient les uns les autres à l'œuvre de destruction dont ils étaient chargés. On eût dit que le christianisme, qui ne faisait encore que de naître dans le royaume d'Irlande, devait succomber sous la violence des coups incessans qu'ils lui portaient avec un acharnement dont l'impuissance seule égalait la furie!

Ainsi l'on voit les vagues furieuses menacer de mille morts le hardi et généreux matelot qui s'est jeté au milieu de la mer pour sauver la victime qui, pâle et exténuée, se cramponne avec désespoir au dernier débris flottant de son navire brisé par la tempête. En vain, autour de lui, les vagues se roulent en mugissant, se soulèvent en montagnes, retombent, se brisent, se creusent en abîmes immenses. Soutenu par celui qui fait les tempêtes et les appaise d'un souffle, l'intrépide nageur s'avance à travers les flots qui menacent de l'engloutir, saisit dans ses bras le malheureux qui allait périr, et, victorieux, le ramène au rivage.

Cependant, malgré toutes les peines que se donnaient les démons, Moloch, le terrible Moloch, que Satan leur avait donné pour chef, était loin d'être entièrement satisfait d'eux. Une nuit donc, il assembla ses infatigables satellites sur le sommet d'un rocher noir et stérile qui s'élevait sur le bord de la mer, et dont les flancs étaient déchirés, ça et là, par de larges sillons qu'y avait tracés la foudre. Les habitans du pays l'appelaient le *rocher maudit*. C'était une de ces nuits épouvantables auxquelles

se plaisent les esprits du sombre empire, et qui arrachent les populations tremblantes à leur paisible sommeil, pour les livrer à toutes les angoisses de la terreur. Un vent impétueux emportait dans le ciel, rapides et noirs, les nuages amoncelés en volcans, et, les heurtant les uns contre les autres, en faisait jaillir à la fois des torrens de pluie et de feu : le tonnerre grondait sans interruption. L'arbre, que des siècles avaient respecté, tombait, déraciné par la trombe dévorante, ou déchiré par la foudre, et son dôme brisé, jeté avec fracas au milieu des moissons détruites, écrasait dans sa chute toutes les couvées, auxquelles son feuillage avait jusqu'alors prêté un asile assuré. Les vagues de la mer s'élançaient en sifflant par dessus ses rivages, et se confondant avec les eaux que les cataractes du ciel versaient sur la terre, formaient des fleuves nouveaux, engloutissant, emportant tout dans leur cours. A ces divers et horribles bruits des élémens en courroux, se mêlaient de toutes parts des cris affreux, des cris de désespoir, de détresse, de mort. C'étaient ceux des animaux épouvantés que terrassait l'ouragan, que frappait la foudre, qu'entrainaient les eaux: c'étaient ceux des

malheureux habitans de la campagne, ensevelis sous les ruines de leurs habitations; c'étaient ceux enfin des matelots dont les vaisseaux, arrachés de leur ancre, ouvraient leurs flancs aux pointes des rochers qui bordaient la côte.

Les démons étaient tous réunis : les uns se tenaient debout, les autres étaient accoupris; tous contemplaient avec une infernale ivresse les scènes de désolation qui s'offraient à leur vue. Une lueur rougeâtre sortait de leurs yeux et éclairait leurs faces immondes où brillaient à la fois, l'expression de toute la rage, et celle de toute la joie atroce que l'âme d'un démon peut contenir. Parfois un éclair se glissait à travers cette bande invulnérable, et les faisait apparaître, les uns aux autres, dans toute leur dégoûtante laideur.

Moloch arrive et se place au milieu d'eux. Un sentiment profond de chagrin, que son orgueil cherche en vain à cacher, éclate dans ses traits hideux et mobiles.

— Puissances de l'enfer, dit-il d'une voix sourde, à sa légion respectueusement rangée autour de lui, vous que Lucifer honore de sa confiance; vous, à qui

fut imposée la grande tâche de conserver en notre pouvoir cette île que le Crucifié veut nous disputer ; répondez-moi, quels succès avez-vous obtenus jusqu'à présent? De quelles victoires pourrez-vous vous glorifier quand vous reparaîtrez devant votre redoutable maître? Des victoires?... Malédiction ! ce ne seront que des défaites que vous aurez à lui avouer. Eh ! qu'avez-vous fait jusqu'à ce jour ? Pousser dans l'abîme des hommes qui marchent sur ses bords !... Précipiter dans notre séjour les âmes de ceux qui meurent en invoquant Odin !... Oui, voilà vos exploits, voilà vos difficiles et brillantes conquêtes ! Il y a bien là de quoi vous enorgueillir, en effet !...

Puis, quittant le ton de l'ironie, Moloch fit un geste terrible, et d'une voix qui dominait celle du tonnerre : — Démons, s'écria-t-il, vous n'êtes que des lâches et des maladroits !

La foule était terrifiée, tremblante, muette.

Moloch reprit : — Jetez les yeux autour de vous ; de votre regard embrassez les contours de cette île : elle est vaste, elle est belle : toutes les générations qui s'y sont succédées nous ont appartenu : eh bien ! si votre génie ne sait point inventer des moyens nou-

veaux pour combattre notre ennemi, cette île si belle, si vaste, avec toutes les générations qui la couvriront dans la suite, est à jamais perdue pour nous. A chaque heure, le culte du Tyran s'y répand davantage : chaque jour, Dympne et Geneberne, que le ciel soutient contre nous, arrachent à Odin quelques uns de ses adorateurs. Oui, démons, si vos efforts ne triomphent point, l'enfer bientôt ne verra plus lui venir une seule proie de ces contrées. Et alors, honte, honte éternelle sur vous qui étiez chargés de veiller ici au maintien de notre empire! Et quels sont donc les formidables obstacles que vous avez à renverser? Voyez, voyez donc, démons, et que la confusion incline vos fronts dans la poussière!... Un vieillard qu'un dernier souffle de vie anime encore! Une fille, à peine sortie de l'enfance!... Voilà vos ennemis!... Et la victoire vous échapperait?

— Non, non, elle ne nous échappera pas, s'écrièrent avec fureur plusieurs voix dans l'auditoire.

— Debout donc, démons, debout, et la main à l'œuvre! Car si un jour cette jeune fille monte sur le trône de son père, rien alors ne saurait nous sauver d'une ruine complète. Elle se choisirait pour époux

un prince chrétien ; elle arborerait dans ses états la Croix triomphante, comme l'ont fait, Constantin à Rome, et Clovis dans les Gaules; et le culte du Nazaréen, embrassé par les seigneurs du royaume, ne tarderait pas à devenir bientôt celui de tous les habitans de ce pays. Et alors, que pourrez-vous encore, semblables que vous serez à des esclaves écrasés dans la boue, sous le pied d'un maître impitoyable?... Compagnons, cette île est encore à nous; celui qui nous a ravi le ciel, veut nous l'arracher: la lui céderez-vous sans combattre?

La rage des démons était montée à son comble: ils roulaient dans leurs orbites des yeux enflammés; un râle sourd sortait de leurs poitrines haletantes; leurs dents grinçaient; leur souffle s'échappait par leurs naseaux, comme des bouffées de vent; le granit criait sous leurs ongles longs et crochus.

— Nous sommes prêts ! Au combat ! au combat ! hurla la foule.

— C'est bien, démons, dit Moloch; mais souvenez-vous que, pour vaincre, la prudence doit s'unir à l'audace. Que Dympne donc perde le trône, ou qu'un prince adorateur d'Odin y monte avec elle !

De toutes parts : — Bien dit, bien dit !

— Vous connaissez tous Alfried, l'ami du Roi : qu'il devienne l'époux de Dympne, ou qu'il règne seul sur cette contrée.

— Qu'il en soit ainsi ! Vive Alfried, Roi d'Irlande! répondirent les démons, en faisant claquer leurs ailes les unes contre les autres, en signe de joie.

— Et maintenant, dit Moloch, dispersez-vous sur tous les points de ce royaume ; que votre œil ne s'endorme plus un seul instant, et que partout votre pied détruise ce que les apôtres du Crucifié auront semé? Moi-même je me charge de montrer à Alfried le chemin que désormais il doit suivre, pour arriver à ce trône où tendent tous ses vœux.

—

IV.

A peine Moloch eut-il cessé de parler, qu'il se rendit auprès du seigneur Alfried, et le trouva, se livrant aux rêves de son insatiable ambition.

Alfried était bien plus méchant encore que le Roi. Il avait su captiver ses bonnes grâces par des complaisances et des marques d'amitié, qu'il ne prodiguait, l'hypocrite, que pour faire tomber le prince dans le piège qu'il lui tendait.

Il possédait de très-grandes richesses, avait un

grand nombre de vassaux et de serfs, et se voyait redouté de tous les thanes du pays à cause de sa puissance, et plus encore, de sa méchanceté. Toutefois, l'hommage respectueux que lui rendaient les seigneurs qui relevaient de sa suzeraineté, la crainte qu'il inspirait autour de lui, ses vastes possessions, les monceaux d'or et d'argent qu'il augmentait tous les jours, la confiance dont l'honorait son souverain ; tout cela ne pouvait remplir l'abîme que l'orgueil et la cupidité avaient creusé dans son cœur.

Alfried voulait être Roi : la couronne seule pouvait désormais rafraîcher son front brûlant.

Pour parvenir à son but, il raisonnait ainsi :

— Si Dympne persiste à me refuser sa main, eh bien ! j'arracherai à son père cette couronne qu'il me faut. — L'arracher, ai-je dit ?... Et comment ?... Toutes les voies qui conduisent au trône sont creusées de précipices, quand on y marche le gonfanon de la révolte à la main... Le prince est puissant... Invoquons plutôt tous les secours de la ruse.... Elle seule peut me faire réussir.... Voyons.... Le roi est craint de tous ; or, la crainte que l'on inspire, ne se change-t-elle point parfois tout à coup en haine et

en mépris ? Cherchons donc à soulever tous les thanes contre le prince ; poussons-les à un acte d'audacieuse désobéissance : que d'un commun accord ils lui refusent désormais foi et hommage, et qu'ils le remplacent par un nouveau Suzerain. Or, ce nouveau prince ne peut être que moi, qui, certe, suis le plus puissant entre tous. Sur quel autre comte ou baron pourraient-ils en effet fixer leur choix ? — Un rival, du reste, quelque formidable qu'il puisse être, je ne le craindrais point : après le roi, personne, dans ce royaume, ne saurait mettre sur pied une armée égale à celle qui me soutiendrait. — Mais comment porter les comtes et les barons à maudire le roi ?... Par quels moyens les exciter contre lui, tout en cachant avec adresse à leurs yeux, mes intentions et mon but ?...

Il se faisait avec désespoir, et pour la millième fois peut être, cette question, à laquelle jusqu'alors il n'avait pu trouver une réponse, quand Moloch arriva près de lui, et lui souffla dans l'esprit un conseil horrible, conseil qui ne pouvait venir que d'un des plus perfides habitans de l'enfer, et qui ne pouvait plaire qu'au plus pervers des hommes.

Alfried s'applaudit de l'affreuse pensée qu'il crut ne devoir qu'à son propre génie : — Par Odin ! je l'ai donc enfin trouvé ! se dit-il avec enthousiasme ; ce moyen ne peut manquer de réussir.... Me voilà, oui, me voilà enfin Roi d'Irlande !...

Et pendant toute la nuit, l'ambitieux Alfried réfléchit à l'exécution de son infâme projet.

—

V.

Le soleil se levait brillant dans le ciel, et ses rayons se jouaient, dorés et paisibles, sur les débris sans nombre d'arbres et d'habitations que l'orage de la nuit avait dispersés partout; se jouaient, dorés et paisibles, sur les cadavres qui flottaient à la surface des torrens, ou gisaient sur leurs rives. Le ciel respirait la paix et le bonheur; mais la terre offrait le sinistre spectacle d'une contrée que l'ange de la destruction semblait avoir frappée de son inexorable



De Kayser Invᵗ ... del

Imp. ... Dege... & Spelle

glaive. Dans les bourgades, dans les champs, sur les côtes de la mer, partout enfin, on n'entendait que des lamentations, des cris, des hurlemens de douleur et de désespoir. — Il n'en était pas de même au palais du roi. Là, c'étaient des chants animés et des propos joyeux : là, tout annonçait, à ceux qui l'habitaient, que pour eux la journée serait une belle journée. De grandes fêtes devaient en effet y avoir lieu : pendant trois jours de suite, les plaisirs les plus variés, les plus bruyants, devaient s'y succéder sans interruption. Le prince, voulant célébrer avec un éclat extraordinaire le vingtième anniversaire de son avénement au trône, avait réuni autour de sa personne tous les barons, tous les comtes et chevaliers de ses états. Une grande chasse au sanglier, devait ouvrir cette longue suite de divertissemens. Les nombreux valets du roi et des seigneurs accouplaient les chiens impatiens, dont les aboiemens se mêlaient aux sons perçans des cors : les palefreniers sanglaient les destriers, et leur fixaient sur le dos de magnifiques housses de velours rouge, bleu, vert, de toutes les couleurs, et ornées de broderies d'or et d'argent. Pages et écuyers allaient, venaient, polissant le fer des lances, aiguisant les épées

et les coutelas dont leurs maîtres devaient se servir dans la chasse.

Mais détachons nos yeux de cette scène bruyante, pour les réjouir d'une autre qui se passait, non loin de là. A peine le jour avait-il commencé à poindre, que Dympne était sortie, seule, du palais, pour aller visiter le mausolée en marbre noir, que le roi avait fait élever à la reine, au milieu d'un petit bois, et auprès duquel la tendre fille ne manquait jamais de venir invoquer, chaque matin, le bon Dieu pour sa mère, et sa mère pour elle-même et pour son père.

La vue des désastres que l'orage avait produits déchira son cœur compatissant. Elle s'approcha de tous les infortunés qu'elle rencontrait ; les consola de sa douce voix, leur donna tout l'argent que contenait la jolie escarcelle suspendue à sa ceinture par un cordon d'or ; leur promit d'intercéder pour eux auprès du roi et des seigneurs de la cour, et de revenir bientôt leur distribuer les riches dons qu'elle obtiendrait de leur libéralité.

Dans leur reconnaissance les idolâtres crurent voir en elle une nymphe, une naïade ; les chrétiens, un ange descendu des cieux.

En entrant dans le petit bois, elle vit que là, comme partout ailleurs, la terrible trombe avait assouvi sa colère ; des rameaux arrachés de leurs troncs, des arbres déracinés en couvraient les chemins. La pauvre enfant songea alors aux jolies fleurs qu'elle même avait plantées, et qu'elle cultivait avec un soin religieux autour du mausolée de sa mère. Sans doute que l'orage les avait toutes dévorées ! A côté du chêne brisé par l'ouragan, comment des marguerites, des pensées, des violettes, auraient-elles pu échapper à la destruction ?...

Oh ! combien fut grande et douce la surprise de Dympne, lorsque, arrivée près du tombeau, elle trouva ses fleurs chéries telles qu'elle les revoyait, chaque matin, fraîches, souriantes, et épanouissant aux rayons du soleil qui se glissaient jusqu'à elles à travers les arbres environnans, leurs pétales brillantes et embaumées !

Le ciel avait protégé la modeste tombe qui renfermait les dépouilles mortelles d'une sainte ; il avait eu pitié des faibles fleurs que la main d'une sainte cultivait chaque jour.

La pieuse enfant s'agenouilla, et, vivement touchée

de la faveur que Dieu lui accordait, elle pria avec plus de ferveur que jamais, conjurant le ciel de conserver à jamais pures les saintes croyances que sa mère avait fait germer dans son âme, et de faire tomber des yeux de son père le fatal bandeau qui les couvrait encore.

Elle cueillit ensuite quelques pensées, les plaça sur son cœur, et allait se retirer, lorsque tout à coup une vive clarté se répandit autour d'elle et du tombeau : elle entendit en même temps, comme un écho lointain, des chants suaves auxquels des harpes mélodieuses unissaient leurs accords. Elle leva les yeux, et vit au-dessus d'elle des anges aux ailes d'azur, sur lesquels la lumière céleste faisait étinceler des millions de diamans et de perles lumineuses. Quelques uns d'entr'eux portaient des corbeilles d'or remplies des plus belles fleurs, qu'ils répandaient sur le tombeau, pendant que tous chantaient en chœur :

Ange encore de la terre,
Et bientôt ange des cieux,
Dympne, qu'une larme amère
Ne tombe plus de tes yeux :
Oui, dans la gloire éternelle
Ta mère tu reverras ;
Dympne, bientôt, auprès d'elle,
Avec nous tu monteras.

La jeune fille tomba à genoux, et remercia Dieu en versant d'abondantes larmes de joie : — Ma mère, ma mère ! s'écria-t-elle, être bientôt auprès de toi... dans le ciel... pour toujours! O bonheur!... La vision disparut ; les anges remontèrent au céleste séjour, et Dympne, l'âme remplie d'une ineffable félicité, se leva pour regagner le palais de son père.

VI.

De toute la nuit le méchant Alfried, comme nous l'avons déjà dit, n'avait pas accordé un seul instant au sommeil.

Quand il vit naître l'aurore, il se leva, plein de l'espoir de voir se réaliser bientôt les glorieuses destinées qu'il rêvait sans cesse, et dont l'accomplissement lui paraissait désormais assuré.

Toutefois, avant d'avoir recours à l'affreux moyen que Moloch lui avait communiqué, moyen qui de-

vait, à ce qu'il croyait, exciter infailliblement parmi les seigneurs, une révolte contre le roi, il voulait avoir une dernière entrevue avec Dympne, tenter un nouvel effort pour l'engager à lui accorder sa main, et à partager ainsi le trône avec lui, après la mort du prince. C'était à cette pensée-là qu'il s'arrêtait toujours avec le plus de plaisir, car sa lâcheté égalait son ambition. Il savait que, chaque matin, la jeune fille allait prier seule au tombeau de sa mère. Il s'échappe donc à la dérobée du palais, pendant que les barons et les comtes montent à cheval et partent pour la chasse; il se glisse dans le petit bois, et se cache derrière l'un des chênes séculaires qui en bordent le chemin principal, et dont les branches entrelacées et chargées d'un feuillage épais, forment une voûte impénétrable à la lumière du soleil.

Dympne se plaisait tant dans cette allée mystérieuse. C'était là qu'elle s'était promenée si souvent avec sa pauvre mère; qu'elles avaient prié et pleuré ensemble; c'était là que cette sainte femme lui avait parlé du bonheur que goûtent sur la terre ceux qui marchent dans le chemin de la vertu, et des récompenses éternelles qui les attendent dans le ciel : c'était

là enfin que Dympne retrouvait les souvenirs les plus touchans de son enfance.

Elle marchait lentement, songeant aux paroles de sa mère, songeant aussi aux jolis anges qu'elle avait vus, et dont elle croyait encore entendre les doux concerts.

Tout à coup Alfried parut devant elle, et la jeune fille recula, effrayée, pâle, à l'aspect de cet homme qui était pour elle comme le souffle brûlant qui dessèche la tendre plante, comme une pensée de douleur qui tue brusquement la joie dans le cœur.

— Ne craignez rien, Dympne, lui dit l'hypocrite, d'une voix qu'il tâchait de rendre rassurante; qu'avez-vous donc à redouter près de moi ?

Et la victime tremblait comme la colombe à la vue du vautour affamé prêt à s'abattre sur elle.

— Je vous en supplie, seigneur Alfried, laissez-moi retourner au palais de mon père, votre roi.

— A mon tour, Dympne, je vous supplie, mais pour la dernière fois, de m'écouter.

— Que voulez-vous de moi? demanda la pauvre fille, en joignant ses mains pour implorer sa pitié.

— Le seigneur Alfried doit-il à tout jamais re-

noncer à l'espérance de voir votre cœur répondre aux sentimens qu'il nourrit pour vous dans le sien? Son amour ne saurait-il vaincre jamais votre indifférence?

A ces paroles, que le plus indigne des hommes lui répétait pour la dixième fois peut-être, et que toujours elle avait repoussées avec indignation, Dympne sentit un noble sentiment de dignité et de courage remplir son âme.

Elle releva la tête, attacha sur l'audacieux baron un regard calme et ferme, et lui dit : — Jamais, seigneur Alfried, jamais vos discours ne parviendront à mon cœur.

Celui-ci fronça le sourcil, et donnant à sa voix le ton de la menace : — Songez-y bien, Dympne, lui répliqua-t-il : mes richesses et mes possessions sont immenses; mes vassaux et mes serfs égalent presqu'en nombre ceux du roi, votre père.

— Les richesses de la terre ne sont point celles qui peuvent combler mes désirs.

— Comme le roi, moi aussi, je commande le respect, et j'inspire la crainte autour de ma personne. Mon gonfanon domine ceux de tous les seigneurs de

cette contrée, et du moment où je le voudrai, tous s'inclineront devant lui.

— Qui craint Dieu, ne cherche point à se faire craindre des hommes.

— Dympne, Dympne, lui dit alors Alfried, d'une voix que sa colère étouffée rendait rauque et sombre, le seigneur Alfried s'est offert à toi ; ton orgueil l'a repoussé.... Tremble, car bientôt tu t'en repentiras amèrement ; bientôt....

—

VII.

Alfried n'eut pas le temps de poursuivre ses menaces; les sons d'un cor qui se firent entendre, et le mouvement qu'il remarqua, non loin de lui, dans les broussailles, lui apprirent que meutes et chasseurs arrivaient de ce côté. Il ne se trompait pas, car trois seigneurs se montrèrent soudain dans l'intérieur de l'avenue. Alfried n'osa s'arrêter plus longtemps; il craignait que Dympne n'appellât ces seigneurs à son secours, et ne leur révélât ses audacieux propos

Il recourut donc aux ruses de la dissimulation, s'inclina respectueusement devant la fille du roi, et, comme s'il l'eût rencontrée là, par hasard, il se sépara d'elle, le sourire sur les lèvres, mais la rage dans le cœur, et jurant d'exécuter, ce jour même, l'infernal projet de Moloch.

Il se hâte donc de retourner au palais, monte à cheval et part avec la plus grande vitesse possible, pour aller rejoindre le roi. La chasse avait lieu dans une forêt immense qui s'étendait derrière le petit bois où il venait de s'entretenir avec Dympne. Tous les seigneurs y étaient dispersés ; les cors bruyans résonnaient de toutes parts, et appelaient à chaque instant les hardis cavaliers à des dangers nouveaux : partout la meute bondissait, furetait, hurlait, ardente, affamée, la bouche souillée de bave, de fange et de sang.

Le roi avait entrevu au loin un énorme sanglier, et voulant se réserver à lui seul l'honneur de l'abattre, il s'était éloigné des seigneurs qui l'entouraient, et lancé à la poursuite du terrible animal. Son attente fut trompée : le sanglier fuyant avec la rapidité du vent, parvint à se dérober aux yeux du prince.

Harassé de fatigue et couvert de sueur, celui-ci descendit de son destrier, et s'assit sous un grand arbre pour goûter quelques momens de repos. — C'est là qu'Alfried le trouva, ou pour mieux dire, c'est là que le conduisit Moloch, qui ne le quittait plus. Le prince l'invita à prendre place à son côté, et l'ange du mal se tint invisible derrière eux, soufflant dans l'esprit de l'un toute l'éloquence d'une astucieuse dissimulation, et dans le cœur de l'autre tous les feux d'une concupiscence dévorante.

Mon seigneur et maître, dit Alfried au roi, a-t-il gardé souvenance des fêtes brillantes qu'il donna, l'an passé, à tous ses nobles amis ?

— Sans doute, répliqua le prince avec amertume : elles furent belles pour moi, ces fêtes ; mais celles-ci, Alfried, elles ne me donnent qu'un insupportable ennui.

— La reine n'était point morte encore...

— Alfried ! s'écria le roi, en bondissant de colère, n'es-tu donc venu ici que pour rouvrir la blessure toujours saignante de mon cœur?

— Je suis venu, seigneur, pour y verser un baume qui doit la guérir pour jamais.

— Que dis-tu ?

— La vérité !...

— Cela ne se peut pas : ma douleur n'aura point de fin.

— Et si je vous assurais que je saurai la faire cesser ?...

— Vain espoir, mon cher Alfried.

— Que mon suzerain daigne m'écouter. Il n'est rien d'impossible à un ami devoué : ne suis-je point le vôtre, mon seigneur ?... Oui, j'ai trouvé un remède infaillible.

— Si cela est vrai, s'écria le roi, en pressant avec exaltation les mains du traître dans les siennes, dis-moi ce qui peut combler tous tes désirs, et par ma couronne ! je jure de te l'accorder.

— La reine était belle, mon seigneur....

— Tu sais que jamais dans mon royaume on ne vit de femme dont la beauté put être comparée à la sienne.

— Eh bien ! cette femme existe cependant.

— Que le grand Odin te comble de ses faveurs, Alfried !

— C'est l'image vivante de la défunte reine.

— Elle sera à moi cette femme, fût-elle née du dernier de mes esclaves.

— Sa haute naissance la rend digne de mon seigneur; le sang qui coule dans ses veines est le plus noble de tout ce royaume.

— Hâte-toi de me dire quelle région de mes états a le bonheur de posséder ce trésor précieux...

L'esprit du mal, mettant en œuvre un système dont les ressorts étaient combinés avec une infernale habileté, ne voulut pas que la curiosité du roi fût de prime-abord complètement satisfaite : il savait que l'impatience redoublerait ses passions fougueuses; et c'était un avantage qu'il voulut se ménager.

Au moment donc où le roi demanda à son ami dans quelle contrée de son royaume habitait la beauté dont ce dernier lui parlait, un sanglier sortit des broussailles qui se trouvaient en face des deux interlocuteurs, et s'arrêta un moment, à quelques pas du prince et d'Alfried, soufflant de rage et poussant des hurlemens affreux.

Le roi se lève, saisit sa lance, marche vers l'animal, et lui plante avec tant de force son arme dans la tête, qu'il l'étend raide mort à ses pieds. Le cor

sonne, les seigneurs accourent de tous les coins de la forêt, entourent, félicitent le prince, et proclament d'une voix unanime que jamais coup ne fut porté avec plus de courage, de vigueur et d'adresse,

—

VIII.

Au retour de la chasse, le roi et les seigneurs s'assirent à un splendide festin. Les coupes d'or, que les échansons ne cessaient de remplir, circulaient autour des tables, et avec elles la joie et l'ivresse. Déjà celle-ci commençait à régner, quand on vit la porte s'ouvrir, et la jeune Dympne entrer dans la salle bruyante.

Baissant avec timidité ses beaux yeux bleus, l'aimable fille s'avança vers le roi, et s'inclina respec-

tueusement devant lui. Un murmure d'admiration, puis de longs applaudissemens accueillirent sa venue. Alfried pâlit : son sang se figeait dans ses veines ; ses cheveux se hérissaient : il crut que Dympne allait révéler à son père ce qui s'était passé le matin dans le petit bois, et lui demander vengeance de l'outrage qu'elle avait reçu.

— Soyez la bien-venue parmi nous, ma Dympne, lui dit le prince ; que vos lèvres effleurent à leur tour les coupes où les nôtres boivent à longs traits l'oubli de tous les chagrins ; que votre voix s'unisse à la nôtre, et anime davantage encore nos gaies chansons.

Et le roi lui présentait sa coupe pleine. Dympne la repoussa doucement de sa jolie main : — Mon seigneur, dit-elle, ce n'est point le désir de partager vos divertissemens qui m'amène ici.

— Vous avez tort ma fille ; mais n'importe ; quelque soit le motif qui vous a conduite au milieu de nous, parlez, Dympne, parlez, nous vous écouterons avec plaisir.

Les convives gardèrent aussitôt le plus profond silence.

— Pardonnez-moi, mes seigneurs, dit alors Dymp-

ne d'une voix douce comme celle des anges, pardonnez-moi, si je viens, un instant, interrompre vos chants pour vous parler au nom de la pitié. En ce lieu tout abonde, tout vous sourit, tout est joie. Le passé n'a point pour vous de souvenirs pénibles, et l'avenir s'étend à vos yeux, couvert de fleurs fraîches et belles, comme celles dont le parfum remplit cette salle: pour vous l'orage de la nuit n'a point laissé de trace douloureuse. Mais hélas! mes seigneurs, non loin d'ici, il est des malheureux sans nombre que cette nuit fatale a plongés dans le désespoir : leurs cris plaintifs s'élèvent vers vous; ce sont eux qui vous parlent par ma bouche, vous, à qui il est si facile de soulager leur misère. Oh! je vous en supplie, ne les repoussez pas loin de vous, tous ces infortunés dont les habitations ont été détruites, et que la faim et la douleur torturent à la fois! Ne repoussez pas avec dureté, le malheureux père qui a vu périr ses fils sous ses yeux; écoutez, écoutez les cris déchirans de l'enfant désormais orphelin, sans appui, sans refuge; écoutez les lamentations de la pauvre mère, que rien ne pourra consoler jamais, mais que votre générosité peut du moins empêcher de mourir de faim.

Oh! je vous en conjure, nobles comtes et barons, ne souffrez pas qu'ils aient vainement espéré en vous; venez à leur secours; tous vous béniront, et leurs bénédictions vous porteront bonheur tous les jours de votre vie.

Les seigneurs que, le matin, le spectacle même des ravages causés par la tempête avait trouvés insensibles, se sentirent émus en écoutant ce langage touchant et persuasif de Dympne: ils mirent la main à leurs escarcelles, y prirent toutes les pièces d'or et d'argent qu'elles contenaient, et les déposèrent dans celle que leur présentait la jeune protectrice des serfs. Celle-ci, après avoir recueilli tous ces riches dons, remercia les seigneurs, quitta la salle, l'âme remplie d'une sainte joie, et se hâta d'aller distribuer son trésor aux infortunés, qui dans leur reconnaissance se précipitaient en pleurant à ses genoux.

Après son départ, les coupes se remplirent et circulèrent de nouveau, la gaie chanson recommença, plus étourdissante encore, et se prolongea jusqu'à la nuit, qui arriva trop tôt au gré des intrépides convives.

Alfried, instigué par Moloch, qui l'accompagnait

partout, comme nous l'avons dit, jugeait que le moment était favorable pour donner suite à l'exécution de son projet, et pousser enfin le roi dans l'abîme, qu'à l'aide du démon, il creusait sous les pas de son suzerain. Assis à côté du prince dont les yeux commençaient à se couvrir du voile lourd de l'ivresse, il se pencha à son oreille, et lui dit tout bas : — Mon seigneur et maître ne pense-t-il plus à la femme dont je lui parlai ce matin?

— Par Odin! mon brave Alfried, l'idée de cette femme ne m'a quitté un seul instant de tout le jour; et si ce que tu m'en as dit est véritable, je l'ai juré, et le jure de nouveau par mon épée et ma couronne, cette femme deviendra mon épouse. Apprends-moi donc enfin dans quelle contrée de mes états elle habite.

— Bien près d'ici, mon noble seigneur.

— Près d'ici!... Et cette beauté, a-t-elle jamais paru devant moi?

— Mille et mille fois.

— Je ne te comprends pas, Alfried

— Il n'y a qu'un moment qu'elle était encore devant vous.

— Que dis-tu?... Dympne?

— Elle-même, mon seigneur.

— Par le tonnerre que je brave !... tu as raison ; mon ami, c'est le puissant Odin lui-même qui t'inspire... Dympne ! elle est belle, en effet, comme sa mère.... Oh ! oui, elle en est l'image vivante, comme tu me l'assurais ce matin.... Un mauvais génie m'a-t-il donc frappé de cécité jusqu'à cette heure ?.... Il me semble que je renais à une vie nouvelle... Alfried, que les dieux te récompensent dignement, car déjà je vois l'avenir me rendre tous les charmes qu'eut pour moi le passé, et que je croyais avoir perdus pour jamais.

Puis, les yeux flamboyans, le roi se leva en chancelant, saisit sa coupe, et la présentant aux convives surpris de ces mouvemens brusques qu'il ne comprenaient point : — A moi ! barons, comtes et chevaliers, cria-t-il d'une voix tonnante : le grand Odin a exaucé enfin mes vœux. Dans trois jours vous aurez une nouvelle reine. A moi ! Que toutes les coupes se remplissent jusqu'aux bords, viennent toucher la mienne, et soient vidées en l'honneur de la belle Dympne, qui dans trois jours sera assise sur le trône de notre beau royaume d'Irlande.

Et déjà l'ambitieux Alfried se réjouissait en lui-même du succès de sa ruse; car il s'attendait à voir les seigneurs étonnés s'indigner de la résolution infâme que le roi venait de leur communiquer; et cette indignation (ainsi raisonnait le traître,) devait infailliblement les pousser incontinent à la révolte, leur faire briser d'un commun accord les liens de vasselage qui les rattachaient au prince, et se choisir un nouveau suzerain, lequel ne pouvait être que lui, Alfried, le plus riche, le plus fort, le plus redouté d'entr'eux tous.

Mais les espérances des méchans sont semblables aux fruits que creusent des vers rongeurs, et qui tombent desséchés et perdus dans la poussière.

Ivres et assourdis, les seigneurs applaudissent avec enthousiasme aux paroles du roi; tous se lèvent, avancent leurs coupes vers celle que leur tend le prince, et crient de toutes les forces qui leur restent encore: — Vive Dympne, reine du beau royaume d'Irlande! Que le grand Odin la protège, elle et son puissant époux!

—

IX.

Impatient d'assouvir son horrible passion, le roi quitta peu après la salle du festin, et se rendit seul à la chambre de sa fille qu'il trouva agenouillée, tenant dans ses mains jointes un petit crucifix d'argent, précieux héritage de sa mère. La pieuse enfant priait en ce moment pour la conversion de son père.

En voyant entrer le prince elle se leva pour s'avancer à sa rencontre; mais à peine eut-elle levé les yeux sur lui, qu'elle s'arrêta immobile, épouvantée.

Une lampe placée sur le prie-dieu qu'elle venait de quitter, projettait une lueur rouge sur le visage du roi, et donnait à ses traits agités l'expression de ceux de Satan, au moment, où, se réjouissant de son triomphe, il voit tomber dans les gouffres éternels une âme, que lui disputèrent longtemps les saints anges.

Le roi ne se soutenait qu'avec peine; ses yeux semblaient lancer de sombres éclairs : sa longue et épaisse chevelure souillée de vin, tombait en désordre autour de sa tête; sa poitrine se soulevait et s'abaissait avec la plus violente agitation.

Le démon excitait dans son cœur des feux aussi dévorans que ceux que récèle un volcan.

La pauvre Dympne eut peur, oh ! bien peur, en voyant son père en cet affreux état.

— O mon père, dit-elle en tendant vers lui ses mains tremblantes, de quel grand malheur le ciel vient-il donc de vous frapper ?

— Un malheur! nullement, Dympne; jamais au contraire les Dieux ne me furent plus favorables qu'en ce jour. Depuis une heure, je suis le plus heureux des hommes; depuis une heure, la vie est revenue à



moi, belle comme autrefois. Tu le sais, Dympne, depuis la mort de la reine, mon âme fut en proie à un chagrin que rien ne pouvait calmer. Eh bien ! les Dieux ont mis enfin un terme à ma douleur. Dans trois jours une nouvelle reine partagera mon trône et ma couche, et cette reine, ce sera toi, Dympne !...

— Moi, moi, devenir votre épouse ? s'écria Dympne, en reculant avec effroi.... Oh ! mais un horrible délire s'est donc emparé de vous, mon père ?...

— Écoute-moi, écoute-moi, hurla le prince, que la débauche, la luxure et la colère transportaient à la fois ; toute résistance est inutile : je l'ai juré par Odin, par ma couronne et mon épée, tu seras reine d'Irlande : c'est le désir de tous mes thanes, c'est ma volonté, à moi, devant qui tout fléchit et tremble... Oserais-tu me résister, jeune fille ?...

En entendant ces menaçantes paroles, Dympne sentit tout à coup son cœur cesser de battre de frayeur : car Dieu y fit descendre un rayon de sa force divine, de cette force qui change en héros l'enfant timide et le vieillard débile ; de cette force qui faisait sourire les saints martyrs devant le tribunal du préteur, et leur inspirait des chants de joie en

présence des tigres et des lions de l'amphithéâtre.

— Mon père, dit Dympne d'une voix calme, au-dessus de votre volonté il en est une autre à laquelle je dois obéir d'abord.

— Et cette volonté, quelle est-elle?

— Celle du Dieu des chrétiens.

— Le Dieu des chrétiens!... Ce Dieu, je le brave... Que peut-il contre le grand Odin?

— Oh! ne poursuivez pas, ne le blasphémez pas, ô mon père!...

— Dympne, obéis-moi, je le veux.

— Je ne le puis, quand votre bouche ordonne le crime.

— Ma puissance saura bien t'y forcer.

— Celle de mon Dieu me protègera.

— Tu céderas, te dis-je: jamais je ne fis un vain serment; tu seras à moi.... Dympne, l'entends-tu?

Et écumant de rage, il s'avançait pour saisir la pauvre enfant qui s'était jetée à genoux, il s'avançait pour la soulever de sa main de fer et l'emporter, comme le vautour emporte dans ses serres la faible proie qui se débat envain, quand un guerrier, couvert d'une armure resplendissante, parut tout à coup

devant lui... La lumière qui l'environnait, se reflétant sur sa cuirasse et son casque d'or, en faisait jaillir des milliers de jets de feu. De sa main droite il tenait une lance d'argent, et la brandissait avec tant de force, que l'on sentait qu'elle percerait le bouclier le plus épais, avec la même facilité que la flèche de l'Indien déchire la feuille du bananier de ses forêts. Sa figure respirait un mélange sublime de douceur et de fierté.

— Je suis l'envoyé du Seigneur, dit le guerrier; me voici entre toi et ta victime. Oserais-tu lutter contre le Dieu vivant?... Invoque ton Odin; qu'il se montre, et nous combattrons ensemble, moi et lui.

— Qui que tu sois, s'écria le roi impie, je ne te crains pas; et quelqu'acérée que soit la pointe de ta lance, je t'appelle au combat... Sois avec moi, puissant Odin, continua-t-il en tirant son épée.... Mais au même instant la lame s'en brisa en mille éclats, comme si elle eut été de verre, ainsi que la garde qui tomba en poussière de sa main.

Le roi sentit en même temps la pointe de la lance du guerrier divin s'appuyer sur sa poitrine. Sa vaniteuse audace l'abandonna alors; ses genoux se déro-

bèrent sous lui, et ses lèvres contractées par l'effroi se refusèrent à prononcer aucune parole.

— La protection du Dieu des chrétiens couvre cette enfant, dit l'ange: malheur à toi, si ta main ose la toucher!

Cette menace, et le ton terrible avec lequel elle fut prononcée, ranimèrent un instant toute la rage du prince. Jamais il n'avait entendu un langage semblable. Un tremblement convulsif s'empara de lui: il voulut porter un nouveau défi à son formidable adversaire; mais ses forces épuisées trahirent sa fureur. Il tomba à la renverse, comme le taureau à qui le boucher fracasse le front; et un sang noir lui sortit en abondance par la bouche et par les narines.

— Ne crains rien, Dympne, dit alors d'une voix douce, à la pauvre enfant, l'ange que Dieu avait envoyé du ciel pour la défendre. Celui qui soutient le frêle arbuste au sein de l'orage, te soutiendra aussi, toi, tendre fleur, destinée à t'épanouir bientôt dans le ciel... Demain, quand le jour commencera à poindre, tu iras trouver l'ermite Geneberne : Dieu a mis la sagesse dans sa bouche, et la prudence dans son

cœur. Tu suivras les sages conseils qu'il te donnera. Adieu, Dympne, le Seigneur veille sur toi.

L'ange disparut à ces mots, comme un rayon du soleil qui se glisse dans un nuage.

Au même instant, les gens de la cour, attirés par le bruit que le roi avait fait en tombant, accoururent dans la chambre de Dympne, trouvèrent leur maître baigné dans son sang, et l'emportèrent, croyant n'emporter qu'un cadavre.

—

X.

Pour accomplir l'ordre qu'elle avait reçu du messager céleste, la pauvre enfant, après avoir veillé et prié toute la nuit, quitta doucement sa chambre, dès que les premières clartés du jour vinrent dorer la cime élevée des montagnes, sortit du palais, et se dirigea vers la forêt habitée par le saint ermite Geneberne. Sa sortie ne fut remarquée de personne, car, vassaux, pages et serviteurs, se trouvaient rassemblés dans les environs de l'appartement du roi, s'entre-

tenant, les uns avec inquiétude, les autres avec mystère, de ce qui s'était passé.

Suspendons ici, un instant, notre récit, pour faire connaitre au lecteur le vénérable vieillard vers lequel l'ange envoya Dympne, et qui devait désormais lui servir de guide.

Geneberne vivait depuis trente ans dans cette solitude. C'était un de ces hommes animés d'un courage sublime, que Dieu, dans sa miséricorde, envoyait, à cette époque, aux peuples encore barbares, pour leur révéler à la fois les lumières du christianisme et les bienfaits de la civilisation. — Héros magnanimes, dont la reconnaissance des nations devrait chaque jour bénir les noms glorieux!

Nous ne parlerons point des premières années de sa vie; plus loin, nous l'entendrons lui-même en raconter l'histoire à la fille du prince.

Lorsqu'il vint se fixer dans la forêt, les habitans de cette contrée, qui tous était païens encore, furent d'abord grandement étonnés de voir un étranger se choisir pour séjour un lieu si triste, loin de leurs demeures; mais quand ils le virent se contenter, pour toute nourriture, de quelques fruits qu'il cueillait

avec grande peine, et d'un peu d'eau puisée dans le ruisseau qui coulait en cet endroit, leur étonnement fit place aux plus étranges conjectures: ils crurent, dans leur simplicité, que c'était un homme méchant à qui les dieux irrités avaient, sans doute pour le punir d'un grand crime, ôté l'usage de la raison, et qu'ils avaient condamné à vivre désormais dans l'isolement, ainsi qu'une bête fauve, Cette idée ayant frappé l'imagination de ces pauvres gens, tout le monde s'éloignait, avec épouvante, du nouveau-venu.

Cependant le mystère qui l'entourait ne pouvait durer longtemps. Tous ces habitans étaient serfs, et leur servitude était bien cruelle sous des maitres aussi impitoyables qu'étaient les leurs. Le malheur rend l'homme sensible et généreux: celui qui souffre ne saurait voir les maux de son semblable sans se sentir porté à lui tendre une main amie, dût même celui qu'il va secourir être l'auteur de son infortune.

Les manans qui traversaient parfois la forêt, et les bucherons qui, pour ainsi dire, y passaient toute leur vie, retrouvant toujours dans Geneberne le même calme, le même contentement, et ne s'appercevant jamais, pendant qu'ils l'épiaient à travers le feuillage

des broussailles, de rien qui pût les affermir dans la facheuse idée qu'ils avaient d'abord conçue de lui, sentirent peu à peu s'évanouir l'effroi qu'il leur inspirait. Ils comprirent, malgré la faiblesse de leur intelligence, que si cet homme s'était réellement attiré la colère d'Odin, (ils ne connaissaient d'autre divinité que celle-là,) on le verrait inévitablement en proie à toutes les tortures du remords, à toutes les rigueurs de la vengeance céleste. On s'enhardit donc, on s'approcha de l'ermite, et, témoins du dénuement où ils le trouvèrent, tous en eurent grande pitié, et lui portèrent du pain et des fruits plus doux et plus succulens que ceux que produisaient les arbres de la forêt. L'expression de douceur et de bonté qui animait la figure de Geneberne, et je ne sais quel charme touchant et irrésistible dans sa voix, frappèrent tellement ces hommes, que bientôt ils se décidèrent à s'arrêter au près de lui et à l'interroger. Quelle fut leur surprise, quand ils l'entendirent leur parler avec une éloquence dont jamais ils n'avaient eu la moindre idée, et qui les captivait, comme si le puissant Odin lui-même se fût fait entendre à eux. Entrainés par un mouvement de compassion, ils étaient

venus vers l'inconnu pour le consoler, et maintenant c'était l'inconnu lui-même qui leur prodiguait des consolations!

On eut dit que, né dans un rang élevé, (origine que tout semblait révéler en lui,) il s'était volontairement réduit, pendant quelque temps, à la dure condition d'esclave, afin que, instruit par ses propres souffrances, il pût mieux, dans la suite, soulager celles des autres.

En peu de jours donc, il gagna l'amitié et la confiance d'un grand nombre de ces infortunés. Un manant avait-il été maltraité par son maître, une mère avait-elle perdu son enfant, un fils son père, un frère sa sœur, tous se rendaient auprès de Geneberne, pour puiser dans ses paroles des consolations qu'ils ne pouvaient trouver ni dans leur cœur, ni dans celui de leurs amis et de leurs proches.

Mettant alors à profit l'attachement que lui témoignaient ces habitans, le serviteur de Dieu leur annonça les vérités les plus frappantes du christianisme. L'aveuglement dans lequel ils avaient été élevés ne leur permettait pas, il est vrai, de renoncer tout d'abord à leurs superstitieuses croyances. Ils ne pou-

vaient se persuader que ce terrible Odin, qu'ils avaient toujours tant redouté, ne fut qu'un vain simulacre inventé par l'esprit du mal, pour tromper et perdre les hommes. Mais la lutte qui s'élevait en eux ne pouvait être longue : le langage de Geneberne était si entraînant, si persuasif, qu'on ne pouvait s'empêcher de l'écouter : et puis, le cœur que la souffrance torture, peut-il se fermer à la voix qui non seulement bénit, encourage, mais qui encore promet le bonheur ?

Un jour, il arriva un évènement qui porta un coup mortel à la domination de Satan dans cette partie de l'Irlande, et dont la nouvelle remplit l'enfer de rugissemens de rage.

Le fils d'une pauvre veuve païenne, était sur le point de mourir. Vainement cette malheureuse mère avait-elle invoqué, nuit et jour, le grand Odin, conjurant ce dieu de conserver la vie à son enfant bien-aimé, l'unique soutien de sa vieillesse : dans son désespoir, elle songea enfin à Geneberne, dont elle avait entendu parler, et, cédant à une inspiration qui sans doute lui venait du ciel, elle prit le chemin de la forêt, vint trouver l'ermite, et lui dit : — Mon fils se meurt ;

si je le perds, il n'y aura point dans tout ce pays une femme qui puisse se dire aussi malheureuse que moi: j'ai invoqué Odin, mais il repousse mes prières et mes larmes: que le Dieu des chrétiens montre donc sa puissance et sa bonté; qu'il me rende mon fils, et je croirai en lui.

Un grand nombre de manans nouvellement convertis, entouraient en ce moment Geneberne: ils regardèrent tour à tour avec la plus vive inquiétude le saint homme et la veuve: ce n'est pas qu'ils doutassent de la puissance du Dieu dont ils venaient d'embrasser la religion; mais leur foi, trop timide encore, ne leur permettait par de croire que la bonté de ce Dieu pût s'abaisser jusqu'à opérer un semblable prodige en faveur d'une femme esclave. Plein de confiance dans le ciel, Geneberne se leva et dit: — Oui, c'est en ce jour que le Dieu que je suis venu vous annoncer fera éclater son pouvoir et sa miséricorde, afin que tous ceux qui doutent encore reconnaissent que lui seul est le Dieu véritable. Puis, s'adressant à la mère affligée: — Séchez vos larmes, lui dit-il, ouvrez à la joie votre cœur maternel; votre fils vous sera rendu. Osant à peine croire aux douces paroles

qu'elle venait d'entendre, la pauvre mère conduisit l'ermite et ceux qui le suivaient, vers la misérable habitation où son fils gisait en proie aux plus affreuses souffrances.

— Mes enfans, dit Geneberne à ses chers néophytes, élevons nos cœurs vers Dieu: lui seul commande en maitre à la mort; lui seul, quand il lui plaît, peut ranimer la plante desséchée, et rendre tout à coup plus abondante que jamais, l'onde du ruisseau tari par les chaleurs de jour; lui seul, quand il le veut, peut rappeler l'homme des portes du tombeau, briser l'aiguillon du mal qui le déchire, et faire renaître dans ses membres épuisés des forces nouvelles. Prions, mes enfans, et que sa bénédiction descende sur nous.

Tous s'agenouillèrent et implorèrent Dieu dans toute la ferveur de leur âme.

L'apôtre s'approcha alors du grabat du moribond, et levant ses mains vers le ciel: — Seigneur, dit-il, qui m'avez envoyé au milieu de ce peuple pour le ramener à vous, faites, je vous en supplie, paraître votre pouvoir à ses yeux, afin que désormais il n'adore plus que vous.

A peine eut-il prononcé cette invocation, que le jeune homme se souleva, promena ses regards sur les assistans étonnés, et dit en souriant à sa mère qui le pressait dans ses bras et l'inondait de larmes de joie : — Essuie tes pleurs, ô ma mère; aucun danger ne menace plus ton fils... Vois, je ne souffre plus... Un sang nouveau semble couler dans mes veines... Ma mère, je serai encore ton appui et ta consolation.

— Mon fils est sauvé! Glorifié soit à jamais le Dieu des chrétiens! honte éternelle à Odin! répétait vingt fois l'heureuse veuve. — Mais pourquoi regardes-tu ainsi autour de toi, mon enfant?... Quel est l'objet que cherchent tes yeux?

— Ma mère, un homme environné d'une lumière éclatante, est descendu du ciel vers moi; il s'est placé, là, il m'a touché de sa main, et au même instant j'ai vu se dissiper les ténèbres qui m'enveloppaient: cet homme, je voudrais le revoir, me jetter à ses pieds, le bénir...

— Celui qui t'a sauvé, le voici, s'écria la mère en se précipitant aux genoux du ministre du Seigneur.

— Ne le croyez pas, dit celui-ci en la relevant :

que peut l'homme en présence du tombeau? Je ne suis qu'un faible instrument entre les mains de celui qui du haut des cieux entend les gémissemens de la veuve et de l'orphelin. Gloire à lui seul! car lui seul peut rendre la vie au cadavre qu'enveloppe le linceul et que la terre réclame.

— Gloire au Dieu des chrétiens! s'écrièrent tous les assistans vivement touchés de ce qu'ils venaient de voir.

Le bruit de ce miracle se répandit promptement parmi les habitans de cette contrée, dont la population, pénétrée de la plus profonde vénération envers Geneberne, se convertit en peu de temps, presque toute entière, aux vérités du christianisme.

—

XI.

Dympne trouva le vieillard assis près de sa cabane, le front incliné, et les yeux fixés sur les livres saints qu'il tenait ouverts sur ses genoux. A l'approche de la pauvre enfant, il ferma le précieux manuscrit, et la regardant avec tendresse: — Je vous attendais ma fille, lui dit-il... Vous devez être bien fatiguée; reposez-vous sans inquiétude; vous n'avez plus rien à craindre maintenant.

— Vous m'attendiez, mon père? dit Dympne avec

surprise, en se plaçant à côté de l'ermite sur le vieux tronc d'arbre renversé qui lui servait de siége.

— Oui, mon enfant, je sais tout ce qui vous est arrivé cette nuit: l'envoyé du Seigneur qui vous a protégée m'est apparu, m'a tout révélé, et m'a fait connaître ce que le ciel exige désormais de nous. — Ma fille, continua Geneberne d'une voix émue, c'était dans cette solitude heureuse que j'espérais finir mon long pélerinage sur la terre; c'était ici, que je priais Dieu de faire reposer mes cendres, non loin de celles de ces braves habitans dont je fus, pendant trente ans, le consolateur et le père.... Mais le ciel en décide autrement: c'est loin de ce séjour paisible que le vieillard déposera ses dépouilles mortelles....

— Eh quoi! mon père, songeriez-vous à nous quitter, à nous abandonner?

Et des larmes de tristesse mouillaient les jolis yeux bleus de la jeune fille.

— Oui, Dympne, je quitte cette contrée qui m'est si chère; ces lieux où mon âme s'élevait avec tant de bonheur vers Dieu.... Mais vous, mon enfant, vous, que j'ai vue naître et grandir, vous, dont le front a reçu de ma main l'eau sacrée du baptême,

vous, que les anges du ciel entourent, oh! non, je ne vous abandonnerai point.

— Que voulez-vous dire, mon père?

— Aujourd'hui même, quand les ombres du soir auront enveloppé cette île, nous quitterons ensemble cette forêt, pour nous rendre sur le rivage de la mer, où nous attendra, prêt à faire voile, un vaisseau qui doit nous conduire sur un continent lointain, bien plus vaste que celui que renferme le royaume d'Irlande. C'est là, Dympne, que le ciel veut que nous vivions désormais.

— Que sa volonté sainte s'accomplisse, dit-elle avec un doux sourire, et en pressant dans les siennes les mains du saint apôtre.

— Oh! oui, mon enfant, obéissons avec joie aux décrets de la providence. N'en doutons point: quand le Seigneur détruit tout à coup les espérances auxquelles notre âme se plaisait à se livrer, ce n'est que pour nous ramener d'une voie où nous nous étions imprudemment engagés. Ce qui vient de l'homme ne tend qu'à nous rattacher davantage à la terre; ce qui vient du ciel, nous élève vers le ciel. Oh! si les mortels comprenaient combien il est consolant de songer

que c'est un Dieu de bonté qui gouverne ici-bas nos destinées, avec quel courage on les verrait supporter ce qu'ils appellent chagrin, douleur, infortune?

— Le malheur, j'en suis sûre, mon père, n'attrista jamais vos jours.

— Dympne, tout homme lui doit son tribut de larmes: nul ne traverse les chemins de la vie sans meurtrir ses pieds aux ronces qui les couvrent: moi aussi, j'ai souffert; je vous dirai l'histoire de ma vie, et ce récit vous offrira un exemple frappant de la miséricorde du Seigneur envers ceux qui recherchent la vérité avec une âme pure et sincère. — Mais auparavant, qu'un peu de nourriture ranime vos forces: aussi bien, voici l'heure où les pieux habitans de la forêt et des campagnes voisines, se réunissent en cet endroit, pour prier en commun et entendre la parole divine, avant de se livrer à leurs pénibles travaux. Il ne faut pas que vous paraissiez à leurs yeux. Entrez dans cet asile, où durant tant d'années, j'ai trouvé le bonheur le plus complet que l'homme puisse posséder sur la terre.

Et le vieillard introduisit Dympne dans sa modeste cabane, étendit sur le sol une natte moelleuse, que

lui-même avait tressée de longues feuilles desséchées, et qu'il gardait pour les pauvres manans qui, venus de loin pour le visiter, se trouvaient accablés par la fatigue. Il plaça en suite, sur une petite table, des fruits, du pain et du lait: — Allons, ma fille, dit-il, goûtez de ces dons que chaque jour m'apportent ces braves gens, que je vais revoir pour la dernière fois... Puis, accordez quelques instans à un sommeil, que les anges qui veillent sur vous rendront paisible... Entendez-vous ces chants?... C'est l'hymne du matin que ces chétiens fervens élèvent vers Dieu... O puissance de notre sainte religion! Autrefois, c'était avec des yeux remplis de larmes de sang, qu'ils voyaient naître le jour; autrefois, c'était avec la malédiction sur les lèvres, qu'ils obéissaient à leurs maîtres: nés dans la servitude, ils ne voyaient autour deux que labeur sans fin, que misère et souffrance; ils maudissaient l'existence... Et maintenant, ils chantent, ils sont heureux, car, ils savent que le jour de leur délivrance n'est pas éloigné, et que là-haut la liberté leur prépare des trônes.

Sorti de la cabane, Geneberne fut bientôt entouré de la multitude d'hommes, de femmes, d'en-

fans, qui chaque matin accouraient pour l'entendre. Et les voyant se presser autour de lui, pour la dernière fois, le bon vieillard eut peine à contenir ses larmes. C'est qu'ils étaient véritablement ses enfans bien-aimés; c'était lui qui les avait élevés dans la foi: c'était lui qui les guidait dans la vie, qui les encourageait, les consolait; et il allait les quitter pour toujours!...

Voulant les préparer à cette triste séparation, sans toutefois les instruire de son départ, (il craignait que l'affection qu'ils lui portaient ne les fit murmurer contre le ciel,) Geneberne bénit l'auditoire silencieux et recueilli, et parla avec cette simplicité sublime que l'éloquence humaine ne connaît point; car, celle-ci ne puise que dans le cœur de l'homme, et celle-là s'inspire des paroles de Dieu même.

— Mes enfans, leur dit-il, quand, à l'approche de l'hiver dernier, l'ouragan emportait les feuilles jaunies des arbres de cette forêt, tous, peut-être, nous nous flattions de les voir renaître encore au retour du printemps. Et cependant, quand le printemps est revenu, vous le savez, plusieurs d'entre nous reposaient dans la tombe à l'ombre du feuillage naissant...

Et nous, que la prière réunit en ce jour, verrons-nous tous l'aquilon automnal jaunir encore ces dômes verdoyans qui se déploient sur nos têtes?... Oh! non, non: quelque peu éloignée que soit la saison des premières froidures, plus d'un de nous ne parcourra point, jusqu'au bout, le court espace qui nous en sépare. Mes enfans, que cette idée ne porte point l'affliction dans nos cœurs: il n'y a que les malheureux païens qu'elle doive frapper d'effroi et de douleur: le chrétien vertueux, en mourant, ne fait que précéder dans le ciel ceux qu'il aima sur la terre; il sait que bientôt il les y reverra pour être uni à eux durant l'éternité. — La mort, je le sais, respecte parfois ceux qui n'ont encore achevé qu'une partie de la carrière de la vie; mais le vieillard, mes enfans, ne saurait plus trouver grâce devant elle; son pied est posé sur le bord de la tombe; la mort passe, le touche et l'y précipite. J'ai vu bien de printemps; mon pélerinage a été bien long; l'heure du repos est enfin venue pour moi. Chaque fois que Dieu vous instruit par ma bouche, c'est pour la dernière fois peut être...

Ces paroles attristèrent vivement les auditeurs; Geneberne vit des larmes dans tous les yeux.

— Que la foi nous soutienne, reprit-il, s'efforçant de cacher l'émotion qui l'animait : l'homme ici-bas quitte l'homme, mais Dieu ne s'éloigne jamais de celui qui met en lui ses espérances... Entretenons-nous aujourd'hui, comme si nous nous trouvions rassemblés pour la dernière fois, et rappelons-nous, pour les graver à jamais dans nos cœurs, ces préceptes salutaires, dont l'accomplissement peut seul conserver, parmi vous, le bonheur que la religion du Christ vous fit connaître.

Que la haine et l'inimitié n'habitent point au milieu de vous; car, la bénédiction de Dieu ne descend point sur celui qui n'aime point son frère.

Ne vous reposez pas aussi longtemps que l'un de vous gémit sous le travail; tous les disciples du Christ sont frères, et les frères doivent se soulager les uns les autres, dans les souffrances de la vie.

Avant de manger votre pain, voyez s'il n'est point de malheureux que la faim tourmente, et avec qui vous puissiez partager votre repas.

Avant de vous réjouir, songez s'il n'est point près de vous un frère qui pleure. Allez d'abord sécher ses larmes, et puis, réjouissez-vous.

Quelque lourd que soit le fardeau de vos peines, n'élevez jamais de plainte contre le ciel : que sont vos souffrances comparées à celles que supporta le Christ ?

Ne vous affligez point d'être nés dans la servitude ; car, devant Dieu, l'esclave est l'égal d'un roi.

Ne maudissez point vos maîtres à cause de leur dureté : le Christ pria pour ses bourreaux.

Invoquez sans cesse le Seigneur : qu'il soit avec vous dans toutes vos actions, afin qu'il les sanctifie.

Que jamais la veuve et l'orphelin ne soient parmi vous sans appui ; celui qui les afflige, la colère de Dieu l'affligera à son tour ; et il sera sans consolation dans son malheur.

Fermez toujours l'oreille aux séductions de l'esprit du mal ; il nous flatte pour nous perdre ; c'est le serpent caché sous la fleur.

Mes enfans, continua Geneberne, après un moment de silence, me promettez-vous de n'oublier jamais ces conseils que vous avez si bien suivis jusqu'à ce jour ?

— Nous ne les oublirons jamais, nous vous le promettons, répondit en chœur l'auditoire attendri.

— De les pratiquer fidèlement toute votre vie?

— Toujours, toujours! fut le cri général.

— Que la bénédiction de Dieu soit à jamais sur vous... Allons, mes enfans, voici l'heure de vos travaux; que nos voix s'unissent pour louer le Seigneur....

Le bon vieillard ne put continuer; il se mit à genoux et quelques larmes tombèrent de ses yeux. En même temps les pieux chrétiens entonnèrent d'une voix solennelle ce beau psaume du prophète-roi, que Geneberne leur avait appris, et que tous les matins ils chantaient ensemble, avant de se séparer.

1. — Louez le Seigneur, vous qui êtes ses serviteurs; louez le nom du Seigneur.

2. — Que le nom du Seigneur soit béni dès maintenant, et dans tous les siècles.

3. — Le nom du Seigneur doit être loué depuis le lever du soleil jusqu'au couchant.

4. — Le Seigneur est élevé au-dessus de toutes les nations; et sa gloire au-dessus des cieux.

5. — Qui est semblable au Seigneur notre Dieu qui habite les lieux plus élevés?

6. — Et qui regarde ce qu'il y a de plus abaissé dans le ciel et sur la terre,

7. — qui tire de la poussière celui qui est dans l'indigence, et qui élève le pauvre de dessus le fumier,

8. — pour le placer avec les princes, avec les princes de son peuple;

9. — qui donne à celle qui était stérile la joie de se voir dans sa maison la mère de plusieurs enfans.

Quand le chant eut cessé, l'apôtre bénit une dernière fois ces pieux chrétiens, et pria le ciel pour eux pendant qu'il les vit s'éloigner.... Puis il rentra dans la cabane où il trouva Dympne plongée dans un profond sommeil.

—

XII.

La consternation qui régnait dans le palais au moment où Dympne le quitta, le matin, venait de se calmer. Pendant toute la nuit on avait désespéré des jours du prince; mais l'art et les soins des physiciens le rappelèrent enfin à la vie, et lui rendirent même bientôt une partie de ses forces.

Il ordonna, non seulement que les différens divertissemens arrangés pour ce jour là, eussent lieu,

mais il fit annoncer en même temps que lui-même y prendrait part.

Qu'il est déplorable, grand Dieu ! le sort des princes dont le pouvoir ne s'appuie que sur la crainte !... Ce pouvoir est pour eux comme une lourde armure hérissée à l'intérieur de mille pointes acérées, et qu'ils tremblent de déposer un seul instant, parceque de tous côtés ils croient voir étinceler des poignards, dirigés sur eux par des mains invisibles.

Le roi savait que les grands vassaux ne se courbaient que forcément devant lui; il savait qu'il leur tardait de secouer le joug de leur obéissance, et que, réduit comme il l'était, à l'impossibilité de combattre et de défendre en personne les droits de sa couronne, un moment d'audace pouvait faire éclater la révolte la plus formidable. Il importait donc qu'il se montrât, comme toujours, environné de toute sa puissance.

Il réfléchit ensuite à tous les événemens de la nuit : l'apparition du guerrier, les paroles qu'il lui avait entendu prononcer, son épée brisée en mille éclats, tout cela se montrait à son esprit comme les souvenirs d'un rêve effrayant à peine dissipé. Ce fut

en vain que pendant quelque temps il s'efforça à ne voir dans ces souvenirs que d'absurdes illusions, qu'il attribuait au délire de l'ivresse : tout ce qui s'était passé se retraça si opiniâtrement, et avec tant de fidélité à sa mémoire, qu'il ne put s'empêcher d'y reconnaître enfin une fatale réalité.

Une vague terreur commença alors à s'emparer de son âme, et, ne pouvant l'étouffer, il fit appeler le perfide Alfried.

Celui-ci, cherchant à faire tourner à son profit la perversité du prince, à laquelle il avait su donner la plus affreuse impulsion, avait adroitement fait répandre parmi les seigneurs, par des amis qui lui étaient dévoués, que la catastrophe arrivée au roi était visiblement un châtiment dont les dieux l'avaient frappé, au moment où il voulait commettre un crime dont la nature a horreur.

Alfried regardait son succès comme assuré, s'il parvenait à faire partager cette croyance aux barons et aux comtes.

En effet, pouvaient-ils ne pas faire éclater leur haine et leur mépris pour le coupable que le ciel lui-même, dans sa colère, avait menacé de mort?... La révolte

était donc certaine, et le nom d'Alfried allait être proclamé comme celui du nouveau suzerain suprême.

Mais les espérances de l'ambitieux feudataire ressemblèrent à la graine tombée au milieu des ronces.

Ce n'est pas que les seigneurs, revenus à eux, applaudissent encore au projet abominable du prince ; la plupart éprouvaient même la plus profonde indignation pour lui ; mais aucun d'entr'eux n'osa songer un seul instant à se soulever contre un monarque dont la redoutable puissance s'élevait autant au dessus de la leur, que le chêne au dessus des arbrisseaux qu'il protège.

Tous gardèrent donc le silence, et l'hypocrite Alfried, voyant tous ses traits aller se perdre loin du but, fut contraint à ronger son frein en secret, sans que toutefois il renonçât à l'accomplissement de ses vœux.

Il entra dans l'appartement du roi qui l'avait mandé auprès de sa personne, et l'esprit du mal y pénétra avec lui.

— Gloire à Odin, et prospérité à notre puissant souverain ! dit-il, en s'inclinant respectueusement devant le prince.

— Écoute-moi, mon brave Alfried, lui répliqua celui-ci, en l'invitant à se placer à son côté. Je veux te révéler le plus effrayant des mystères que posséda jamais le cœur d'un homme. Tout le monde ici croit sans doute qu'une cause naturelle a produit le vertige qui m'a frappé hier soir. Eh bien ! Alfried, apprends qu'il n'en est point ainsi. Tu sais que pour exécuter le conseil que tu m'avais donné, et que je croyais t'avoir été inspiré par les dieux eux-mêmes, je me suis rendu, en sortant du festin, auprès de Dympne. Elle osa résister à mes désirs ; et mes menaces, loin de la faire trembler, lui donnèrent bien plutôt un courage qui bravait ma volonté. Furieux alors, j'eus recours au seul moyen qui me restait ; je m'avançai vers elle, je voulus la saisir, l'entraîner... quand je vis apparaître devant moi un guerrier, couvert de toutes pièces, et d'un aspect à faire baisser le regard au plus intrépide combattant de ce royaume.

Puis le roi raconta à Alfried toute la scène qui avait précédé son long évanouissement.

Le démon parla en même temps au cœur de ce dernier, et lui fit comprendre qu'il perdait à tout

jamais la couronnne, si le prince, effrayé par cette apparition, abandonnait son dessein impie.

— Eh bien! mon ami, dit le roi, après avoir terminé son récit, que penses-tu de cette effroyable vision?

— Que mon seigneur et maître se rassure, répondit Alfried, en souriant; cette vision n'est qu'une chimère que son imagination, troublée par les vins du banquet, a prise pour une réalité.

— Tu le crois?... demanda vivement le prince, et un rayon de joie passa sur sa figure.

— Eh! sans doute; songes frivoles que tout cela.

— Pourtant Alfried, reprit lentement le roi, ce guerrier, je l'ai vu comme je te vois; sa main m'a touché comme je te touche de la mienne....

— Images trompeuses....

— Mais mon épée réduite en poudre dans ma main?...

— Illusion née de l'ivresse, mon seigneur. — Eh quoi! poursuivit Alfried, l'âme du monarque le plus courageux de la terre se laisserait-elle abattre par des rêves, bons tout au plus à intimider des femmes et des enfans? Sera-t-il dit que votre volonté,

cette volonté jusqu'à ce jour semblable au rocher bravant tous les ouragans à la fois, a cédé devant celle d'une faible fille?... Sera-t-il dit que tant de nobles comtes et barons obéissent à un prince qui a connu la peur?...

A ce mot, le roi se sentit comme frappé au cœur; il releva fièrement la tête, et, le regard étincelant: — La peur! Alfried, la peur! s'écria-t-il; ignores-tu donc que mon âme y est plus impénétrable que ne l'est ma cuirasse au trait mourant d'une arbalète? Le grand Odin m'en est témoin; je n'ai point reculé devant ce guerrier; et quoiqu'il me parût invulnérable, j'ai tiré mon épée pour le combattre corps à corps. — La peur, Alfried, n'appartient qu'à ceux qu'Odin a maudits. Je suis le roi et le maître de ces contrées; c'est à mon courage que je dois ma couronne, et si quelqu'un ose me défier, qu'il se montre, et l'Irlande verra si son roi est un maudit.

— Vos discours me réjouissent, mon seigneur... Ainsi votre volonté?...

— Sera accomplie, s'écria le roi, en accompagnant ces mots d'un geste terrible.

— Et Dympne deviendra votre épouse?...

— Dès ce jour même, dûssent mille guerriers semblables à celui qui j'ai vu cette nuit, venir se jeter entre moi et elle. Oui, elle sera à moi, ou de ma propre main je ferai tomber sa tête.

En achevant ces affreuses paroles, il frappa deux fois avec son épée sur la table, et plusieurs serviteurs parurent aussitôt devant lui.

— Allez dire de ma part à Dympne, leur cria-t-il, frémissant de colère, qu'elle se rende ici, sur le champ. Hâtez-vous, courez, volez.

Les serviteurs s'inclinèrent jusqu'à terre devant le roi, et sortirent pour exécuter son ordre.

Quelque temps après ils revinrent auprès de lui, le visage pâle, les yeux baissés, et tremblans de tous leurs membres.

— Que signifie cet air de terreur? leur demanda le prince; Dympne aurait-elle l'audace de me désobéir?

— Que tous les dieux protégent notre maître! La princesse n'est plus dans le palais.

— Malédiction! tenterait-elle de m'échapper?... Et personne ne l'a-t-il vue sortir?...

— O roi, personne ne l'a vue sortir.

— C'est bien; allez, qu'à l'instant on sonne du cor, qu'on avertisse les seigneurs, qu'ils montent leurs destriers ; je veux qu'ils m'accompagnent tous. — A cheval, à cheval, Alfried! Se fut-elle glissée dans les entrailles de la terre, je saurai l'y découvrir et l'en arracher.

— Sans doute, dit Alfried, qu'elle aura quitté le palais, cette nuit, pendant le tumulte que votre accident y a répandu, et qu'elle aura pris le chemin de la forêt, pour y aller trouver ce vieillard chrétien, qu'elle a l'habitude de visiter quelquefois.

— Je le pense comme toi : dirigeons-nous de ce côté, et voyons si cet ennemi de nos dieux saura la cacher à nos recherches ; partons, Alfried, partons.

Et entraînant avec force son méchant ami, il descendit dans la cour du château, où tous les nobles seigneurs s'étaient déjà réunis, et se tenaient prêts à se mettre en selle.

— A moi ! mes sires barons, comtes et chevaliers, leur dit le roi : vous avez entendu hier le serment que j'ai fait de prendre Dympne pour mon épouse : vous y avez tous applaudi. Elle s'est dérobée par la fuite à vos vœux et à ma volonté : elle ne saurait

être loin encore : suivez-moi : deux coupes d'or, six manoirs et cent serfs, à celui qui le premier la découvrira.

A l'exemple du prince, tous enfourchent aussitôt leurs destriers, d'un coup d'éperon leur déchirent les flancs, et se dirigent avec la plus grande vitesse possible, vers la forêt habitée par le saint ermite Geneberne.

Au milieu des nuages de poussière que soulevaient les pieds des chevaux, s'agitait un groupe de démons, impatiens de voir triompher leurs perfides ruses. Déjà ils se félicitaient de leurs succès, et hurlaient leur chant de guerre accoutumé :

Vive l'enfer ! voici que ses phalanges
Se précipitent aux combats :
Accourez, Séraphins, Archanges,
Nos têtes sous l'airain ne se dérobent pas,
La lance seule arme nos bras.
Amis, encore un jour de gloire,
De triomphe, pour Lucifer :
Il nous dit : Combattez ; nous répondons : Victoire !
Vive l'enfer !

Devant les cavaliers volait un essaim de petits combattans du ciel, répondant en chœur aux refrains des esprits des ténèbres :

Vive le ciel ! paix à la terre,
Méchans démons.
Vaine sera votre colère ;
Nous vous bravons,
Vous méprisons,
Méchans démons.

Nous voyons s'avancer sans crainte
Vos bataillons :
Sous l'étendard de la croix sainte,
Nous combattrons,
Nous chasserons
Vos bataillons.

—

XIII.

Dympne s'était réveillée du paisible sommeil auquel elle avait succombé, comme nous l'avons vu, pendant que Geneberne adressait aux pauvres serfs sa dernière allocution. — La matinée était belle: une brise rafraîchissante et embaumée par le parfum des fleurs, agitait le feuillage doré de la forêt, dont le vaste dôme ne livrait que çà et là passage aux rayons d'un soleil ardent, et produisait un bruissement mélancolique, auquel se mêlait le chant joyeux des

oiseaux, comme la voix d'une amante se marie aux accords harmonieux de sa lyre.

Dympne, soutenue par la main de Dieu, se sentait à la fois le courage et le calme qui animent les martyrs. Assise près du vieillard, elle le pria de remplir sa promesse, et de lui raconter son histoire. Celui-ci se rendit à sa prière, et parla ainsi :

Ne crois pas, ô ma fille, que le calme heureux dont tu m'as vu jouir depuis ton enfance dans cette solitude, ait toujours régné dans mon cœur. Les premières années de ma vie ont été orageuses et pénibles. Il y a des âmes qui, dès qu'elles commencent à se comprendre, sont entraînées par une puissance irrésistible, et qui ne trouvent le repos que lorsqu'elles voient, après des déceptions et des souffrances infinies, s'accomplir enfin la grande pensée de leur rêve ardent.

Telles furent mes destinées. J'ai été semblable à la graine qu'un vent capricieux roule sur la surface des champs, et qui, longtemps errante, tantôt dans les broussailles, tantôt sur un sol aride, tombe enfin dans une terre fertile, où il lui est accordé de germer, de croître et de fructifier. Je naquis à Syracuse, ville

célèbre qui, pendant trois ans, eut la gloire de soutenir le choc de la puissance romaine, et d'arrêter sous ses murs l'un de ses plus illustres guerriers. Je n'eus point le bonheur de savourer, dans le sourire d'une mère, ces délicieuses prémices de la vie, dont le souvenir ne s'efface jamais. Elle mourut peu de jours après ma naissance. Depuis lors, mon père concentra sur moi, son enfant unique, toute son affection. Une seule idée avait rempli son existence, celle d'augmenter toujours la fortune, déjà si grande, qu'il avait amassée. Cette idée devint plus active encore, quand le ciel lui eut accordé un fils : il eut voulu centupler ses richesses, s'imaginant, hélas! dans sa tendresse pour moi, que c'était dans les vains trésors de la terre que je devais un jour trouver le bonheur.

Mon père avait pour les chrétiens une aversion profonde, qui toutefois ne provenait point chez lui d'un caractère méchant, et qui n'avait rien de haineux: il en avait hérité de ses aïeux, et, livré comme il l'était, tout entier, aux mouvemens du négoce, il ne s'était jamais demandé si les sentimens qui l'aigrissaient contre les disciples du Christ, n'étaient point l'effet d'une aveugle prévention.

Ne voulant pas se borner à me procurer, plus tard dans le monde, une de ces positions brillantes que les grands biens accordent parmi les hommes, il voulut donner à mon esprit, quand le temps fut venu de commencer mon instruction, les connaissances les plus variées et les plus solides, afin de me faire acquérir un jour autant d'estime pour mon mérite personnel, que je devais trouver de considération par mes richesses. Il me confia donc aux soins de maîtres distingués, mais qui, partageant malheureusement les fatales erreurs de mon père, m'apprirent de bonne heure à mépriser les chrétiens.

Je ne ressemblais en rien aux enfans avec lesquels je fus élevé: quelque faible que fût encore ma raison, je comprenais déjà que j'étais destiné à parcourir une autre carrière que mes jeunes compagnons. Quand je me voyais forcé de prendre part aux jeux et aux plaisirs de leur âge, j'éprouvais un vague sentiment de tristesse et de dégoût.

L'étude seule avait des charmes pour moi: j'eusse voulu lui consacrer tous les instans du jour. Cependant, cette ardeur au travail ne m'était point inspi-

rée par le désir, si naturel à la jeunesse, de remporter ces premiers succès qui rendent un enfant l'orgueil de sa famille. Dès-lors déjà, je dirigeais toutes mes pensées vers un but que je sentais, mais que je ne pouvais encore définir. On loua mon assiduité, on vanta mes progrès. A en croire les éloges que me prodiguaient mes maîtres, je m'étais frayé, au bout de quatre ou cinq années, un chemin bien large dans le dédale des connaissances humaines.

Tous ces éloges me faisaient souffrir, en même temps qu'ils rendaient mon père heureux. Oh! c'est que je comprenais si bien qu'une distance immense me séparait du terme que je voulais atteindre. Il y avait dans mon âme une pensée qui n'avait point encore revêtu les formes qui pussent la rendre sensible à l'esprit: c'était une impression puissante, mais vague, semblable à celle d'un songe que nous nous rappelons avoir été épouvantable, mais dont notre mémoire n'a gardé que des souvenirs confus: soif dévorante, que je ne pouvais étancher, et qui s'augmentait chaque jour, à mesure que ma raison gagnait des forces nouvelles. J'étais comme le malheureux voyageur tombant de fatigue et de faim, et qui cher-

che vainement un sentier sauveur au milieu de la forêt où il s'est égaré.

Je fus heureux le jour où, ne pouvant plus rien m'apprendre, comme ils le disaient, mes maîtres me ramenèrent auprès de mon père. J'espérais que, livré désormais à moi-même, je marcherais plus vite en marchant seul, sans contrainte; je me flattais qu'en n'obéissant qu'à mes propres impulsions, je ne parcourrais plus de fausses routes. Fuyant donc le monde qui étalait à mes yeux toutes ses joies éphémères, et m'invitait à y prendre part, je me refugiais dans la solitude; je fuyais les hommes dont les discours ne pouvaient ni me consoler, ni me guider. Ils suivaient tous une autre voie que moi, et ne pouvaient me comprendre: j'eusse paru un fou à leurs yeux. Eux, qui consacraient la moitié de leur existence à grossir leurs trésors, afin de pouvoir procurer, pendant l'autre moitié, un entier accomplissement à leurs désirs, à leurs passions; oh! non, ils ne pouvaient concevoir un jeune homme qui, pour savourer toute l'ivresse que contient la coupe de la vie, ne voulait pas seulement se donner la peine d'y plonger ses lèvres. L'impatience qui me torturait,

et les fatigues des méditations agitées auxquelles mon esprit se livrait, en quelque sorte sans relâche, épuisèrent enfin mes forces. Je tombai malade, et pendant plusieurs jours on craignit pour ma vie : cependant, contre toute attente, les soins dont mon père m'entoura triomphèrent bientôt du mal. La fièvre me quitta, et aux souffrances qui m'avaient ôté l'usage de la raison, succéda un état de calme, pendant lequel mes idées devenaient plus précises, plus positives : le ciel, touché de la pureté de mon cœur eut enfin pitié de moi, et dissipa dans mon âme les nuages qui jusqu'alors m'avaient caché le but vers lequel je me sentais entraîné comme malgré moi. Déjà l'avenir s'offrait à mes yeux avec tous les charmes que je lui prêtais : déjà je me réjouissais, comme celui qui aurait découvert le chemin qui conduit à une mine d'or. Connaissant l'arbre, je me flattais de lui faire porter des fruits.

Pauvre présomptueux que j'étais ! je voyais à peine la cime de la montagne poindre dans les nues, et ne songeais point aux rudes fatigues qu'il me faudrait supporter pour y parvenir.

La santé me revint peu à peu. Mon père voulut

enfin connaître les causes d'une conduite qui lui paraissait inexplicable, et savoir le secret que je lui avais caché jusqu'alors. Un soir, assis sur le rivage de la mer, j'écoutais à la fois la voix de mon intelligence, et celle qui sortait, éloquente et mélancolique, des flots qui venaient expirer à quelques pas de moi. Mon père, qui de loin m'avait suivi, me rejoignit sur la grève, et s'assit à mon côté: — Mon fils, me dit-il en serrant avec tendresse mes mains dans les siennes, voici que tu as atteint ta vingtième année. Tu le sais, mon enfant, mon amour pour toi n'a point connu de bornes, et les richesses, que je n'ai recueillies que pour toi, t'assurent, si tu voulais en jouir, les plus belles destinées que les dieux puissent donner à un mortel sur la terre. Mais ces biens, tu les repousses: tu n'accordes pas même un regard à ces trésors dont les autres hommes accepteraient avec bonheur la centième partie, pour prix de trente années de travaux et de privations. — Parle-moi sans crainte, mon enfant; ouvre-moi ton cœur: il renferme, j'en suis sûr, une peine profonde; car rien n'a pu chasser jusqu'à présent la tristesse que tu portes dans ton sein. Mon fils, c'est moi qui t'en conjure, dis-moi, que désires-tu?

— Mon père, lui répondis-je, jamais je n'oublîrai ce que vous avez fait pour moi. Pour me frayer un chemin dans le monde vous ne vous êtes point lassé, ni le jour ni la nuit; pardonnez-moi si je sens que ce chemin n'est point celui qui me doit conduire au bonheur.

— Si les biens de la terre ne sauraient captiver ton cœur, mon enfant, ton esprit n'a-t-il point acquis assez de science pour te procurer ces jouissances de l'âme auxquelles tu parais te complaire ?

— Oh! mon père, les maîtres auxquels vous m'avez confié, n'ont pas même soulevé un coin du voile qui couvrait ma raison.

— Que désires-tu donc connaître, mon fils ?

— La vérité !... Sans elle le bonheur ne peut être que l'illusion d'un moment, que l'écho d'une voix qui retentit et meurt en même temps.

— La vérité ! dit mon père en soupirant et en balançant la tête; mon fils, ce fut l'objet constant de la méditation des sages de tous les pays.

— Et lequel d'entr'eux, demandai-je avec vivacité, a donné la solution de cette grande énigme ?

— Tous ont prétendu l'avoir enseignée aux hommes.

— Et tous ont-ils parlé le même langage?... Tous ont ils tendu la main vers la même contrée en s'écriant : — La vérité est là?

— Mon fils, ils se sont injurié les uns les autres : chacun d'eux a dit : — Écoutez-moi, car moi seul je vous annonce la vérité : et chacun d'eux s'est tracé un sentier nouveau.

— Et parmi ces sentiers, n'en est-il pas un seul au bout duquel on ait vu luire le flambeau?...

— Je l'ignore, répondit mon père. Ce besoin d'approfondir les mystères cachés dans l'abime de la sagesse, n'a jamais tourmenté mon âme. Tous les livres mis au jour par les plus célèbres philosophes, pour expliquer ce que tu cherches à connaître, je les possède : j'en dois l'acquisition au hasard : jamais mes yeux ne les ont parcourus : ils sont à toi, mon enfant. Puissent les Dieux t'y faire découvrir le grand secret que tu veux pénétrer.

Ces paroles me firent éprouver une joie si grande que je m'écriai en me jetant dans les bras de mon père : — Voilà mes trésors, ô mon père ; voilà les richesses, qui rempliront mon cœur.

Hélas ! je me flattais, soit de puiser la vérité dans

ces écrits tant vantés, soit de m'aider des erreurs et de l'ignorance de tous ces sages, pour marcher et m'avancer vers le but, guidé par mes propres lumières.

Dès le lendemain donc, je me mis à l'œuvre avec une ardeur mille fois plus impatiente que celle qui m'avait poussé jusqu'alors. Je m'enfermai avec les nombreux manuscrits qui contenaient les méditations des plus fameux philosophes de l'Inde, de l'Égypte, de la Grèce et de Rome. Pendant tout un an, je vécus seul à seul avec ce vaste dépôt des égaremens de l'esprit des hommes : pendant tout un an, j'interrogeai tour à tour ces sages que leur siècle avait environnés de vénération.

La nuit, je donnais à peine quelques heures au sommeil : le jour, je n'interrompais mes pénibles travaux que pour laisser errer de temps en temps mon esprit et mes yeux fatigués, sur les beautés que les campagnes étalaient au loin devant moi. Combien de fois alors, en voyant des hommes goûter, libres et insoucieux, le bonheur paisible des champs, je me suis écrié avec amertume : — Pourquoi donc les dieux ont-ils jeté dans mon âme une ardeur inces-

sante? Pourquoi ne m'est-il pas accordé, comme aux autres mortels, de jouir, sans chercher à comprendre?... Et succombant sous le poids de la douleur qui m'accablait, j'enviais le sort du malheureux serf inondant la terre de ses sueurs. Ses souffrances connaissent des momens de repos, me disais-je; mais les miennes me briseront jusqu'au tombeau.

Oh ! oui, ma fille, plus d'une fois, cédant aux transports de mon désespoir, je voulus fouler aux pieds ces prétendus trésors de la sagesse humaine, et renoncer à mes recherches infructueuses: le blasphème agitait alors mes lèvres; je songeais aux faveurs que mes grandes richesses pouvaient me procurer, et m'écriais : — A moi aussi la liberté, l'insouciance, le grand air ! A moi le soleil, les campagnes, les forêts, le monde et ses plaisirs ! A moi de l'or, la coupe des festins, la coupe couronnée de fraîches roses ! A moi aussi les chants de l'ivresse !...

Mais pendant que ma bouche exhalait ces cris, il me semblait entendre une voix intérieure me dire ! — Homme faible et lâche ! tu veux posséder la vérité, et quelques jours d'épreuves abattent ton courage ! Relève-toi, relève-toi ! Crois-tu qu'en quittant

le flanc de son rocher, il ne faille à l'aigle qu'un seul élan pour franchir l'espace qui le sépare des cieux?...

Et revenu à moi, j'avais honte de ma faiblesse; je me persuadais que la voix qui me parlait ainsi, était celle des dieux eux-mêmes: je les conjurais de soutenir mes forces, et me livrais avec une ardeur nouvelle à mes désespérantes méditations.

La Grèce était celui de tous les pays que j'aimais le mieux à interroger. C'était là que le génie de l'homme avait créé des milliers de chefs-d'œuvre qui feront à jamais l'admiration des peuples chez qui les arts et les lettres seront en honneur; c'était là aussi que la philosophie s'était montrée sous les formes les plus variées, les plus séduisantes.

Je me transportais sans cesse en imagination dans Athènes, cette ville célèbre, dont les annales offrent presqu'à chaque page, un douloureux et bizarre mélange de crimes et de vertus. Je me croyais assis, tantôt parmi les disciples de Socrate que la haine de ses ennemis fit mourir, tantôt parmi ceux de Platon, que l'on a surnommé le divin. Quittant ensuite les jardins d'Académus, je m'arrêtais sous le Portique,

écoutant l'austère Zénon, dont la doctrine imposait aux hommes une insensibilité farouche, impitoyable. Tantôt encore, je me promenais dans les bosquets rians où les funestes leçons d'Épicure déguisaient sous les déhors d'une félicité apparente, l'impiété et la corruption. Puis, tour à tour, je prêtais l'oreille aux gémissemens d'Héraclite, et aux rires moqueurs du philosophe d'Abdère. Je visitais Diogène dans son tonneau ; je questionnais ceux dont un doute universel dirigeait les actions et les pensées : je ne dédaignais même pas de m'entretenir avec les malheureux qui, dans leur fatal égarement, avaient osé nier l'existence d'un être suprême. Je leur demandais à tous : — Qu'est-ce que la vérité?... Et tous gardaient le silence; ou bien s'ils cherchaient à me répondre, c'étaitdans un langage que je ne pouvais comprendre. Au milieu du labyrinthe inextricable où m'entraînaient en tous sens les rêveries de ce grand nombre de sages, il s'offrait bien, de temps en temps, quelque sentier sur lequel mes yeux se plaisaient à se reposer un instant; mais à peine m'y étais-je aventuré, que je le voyais se couvrir de fange, et se perdre dans une obscurité complète. Ça et là, je voyais l'esprit humain se dé-

pouiller de sa grossière enveloppe, et par un élan généreux, s'élever au-dessus des terrestres régions; mais que pouvaient valoir pour moi ces efforts isolés?... Tout cela ressemblait aux gouttes éphémères que la rosée dépose sur les feuilles et dans le calice des fleurs, et auxquelles les premiers rayons du soleil prètent, pour un moment, l'éclat trompeur du diamant.

Hélas! le doute pouvait-il ne pas être le fruit des éternelles contradictions des philosophes auxquels je m'étais abandonné?... Non, me dis-je enfin, dans mon découragement, non, la vérité n'a point parlé par leur bouche. Tous ces sages n'ont fait que porter une tunique plus riche, plus brillante que celles qui couvraient leurs concitoyens; mais sous ce vêtement, oh! oui, c'était aussi le dénuement, la misère. Et laissant retomber ma tête fatiguée dans mes mains décharnées, je pleurais amèrement, et m'écriais: — Qui donc étanchera la soif de mon âme? Qui donc m'enseignera le chemin de la vérité?

Et comment ces philosophes auraient-ils pu remplir mes ardens désirs? Vainement levaient-ils leur front vers le ciel; vainement leur pensée s'efforçait-

elle de s'élever, leurs pieds touchaient toujours la terre : leur intelligence n'était point éclairée de ce rayon divin, sorti du sein de Dieu, et que le Christ a fait luire sur le monde.

Le doute et le désespoir, voilà, Dympne, les tristes fruits de toute une année de solitude, de méditations et d'angoisses. Mon corps et mon esprit étaient exténués. Je n'avais plus ni la force, ni le courage de tourner mes regards vers les autres pays où la sagesse avait, disait-on, ainsi qu'à Athènes, prononcé ses oracles.

Mon père eut pitié de moi : la pâleur de mes traits lui inspirait les plus vives et les plus justes inquiétudes, car l'excès de mes travaux m'avait fait dépérir de la manière la plus alarmante.

Mais, convaincu comme il l'était, que rien ne pouvait me faire abandonner la carrière que je m'étais choisie, sa tendresse lui inspira une idée heureuse dont l'exécution devait, tout en me secondant dans ma résolution irrévocable, procurer à mon esprit le repos et les distractions dont il avait un si grand besoin. — Mon fils, me dit-il un soir, une pénible expérience t'a prouvé l'insuffisance des trésors que

contiennent les livres. Ce n'est point dans l'isolement que les philosophes et les législateurs anciens ont puisé leur science : ils ont parcouru la terre et visité les nations les plus célèbres. C'est dans l'Inde, sur les bords du Nil, dans la Phénicie et la Chaldée, qu'ils ont vécu, s'entretenant avec les vieillards et les prêtres inspirés de ces peuples : c'est de là qu'ils ont rapporté leurs lois et leurs dogmes. Toi, mon enfant, que les dieux ont appelé à l'étude de la sagesse; toi, que peut-être ils destinent à une vocation glorieuse, pourquoi ne ferais-tu pas comme eux?... Le voyage agrandit la pensée de l'homme : les spectacles imposans de la nature excitent en nous de généreuses émotions. Va, mon fils, parcours toi-même les contrées et les villes où s'arrêtèrent ceux dont les écrits n'ont pas rempli ton attente. Peut-être que l'écho des grandes voix qui se faisaient entendre jadis dans ces lieux, y retentit encore; interroge les ruines de Memphis, de Thèbes et d'Alexandrie; visite les rives où s'élevaient Tyr et Sidon, autrefois les deux reines des mers; Athènes, Delphes, Dodone, cités jadis chéries des dieux, où leur sagesse parlait par la bouche de leurs oracles.

Ainsi me parlait mon père, et le désir qu'il avait de me voir entreprendre un voyage était d'autant plus vif, que depuis quelques jours, une maladie contagieuse s'était glissée dans la Sicile: déjà elle avait frappé de nombreuses victimes, et sa colère, qui croissait d'heure en heure, jetait une vague et sombre terreur au milieu des populations de notre île. Les conseils que mon père venait de me donner furent loin de me sourire d'abord. Que me vaudront me demandai-je, les innombrables fatigues qu'il me faudra supporter?... Des souvenirs incertains, des traditions altérées!... Partout l'oubli et le doute, résultats inévitables des erreurs passées.

Pendant que cette réflexion attristait mon âme, je crus entendre la même voix qui, plus d'une fois, m'avait parlé, quand le découragement m'abattait dans la solitude : — Lève-toi, lève-toi, me répétait-elle; ranime tout ton courage, le ciel te guidera.

Ces paroles que Dieu fit résonner à mon oreille, me transportèrent de joie : pour la première fois je sentais mon cœur s'ouvrir à une espérance si entraînante et si douce, qu'il me parut impossible qu'elle ne se réalisât point. J'embrassai mon père avec trans-

port, et le comblai de bonheur en lui disant que je cédais à ses vœux. J'étais résolu de faire, s'il le fallait, le tour du globe.

Les préparatifs de mon départ ne furent pas longs. Un navire qui appartenait à mon père se trouvait dans le port de notre ville, prêt à faire voile pour Rome. Je me décidai à visiter d'abord cette dominatrice du monde, qui, dans son orgueil, s'était pendant des siècles appelée la ville éternelle, et qui maintenant était devenue le jouet et la risée des hordes barbares dont les glaives avaient fauché ses légions efféminées. Je m'embarquai donc sur ce vaisseau, et telle fut mon impatience de connaître les destinées nouvelles que le ciel semblait m'avoir annoncées, que je répondis à peine aux embrassemens de mon père qui me couvrait de ses larmes.

Les premiers jours de notre traversée furent heureux; le navire volait sur les eaux. Déjà nous avions longé une partie des côtes de l'Italie; déjà nous avions laissé derrière nous, le Vésuve et l'infortunée Pompéï que, dans un jour de colère, le volcan avait effacée du nombre des villes vivantes, lorsqu'un vent, soufflant des terres, s'éleva tout à coup avec

tant d'impétuosité qu'il rendit inutiles les efforts que lui opposèrent nos rameurs, et nous emporta au loin dans la mer Tyrrhénienne : puis, il tomba subitement, et le ciel redevint calme, ainsi que les ondes, que cette bourrasque avait tourmentées un instant.

Nous reprîmes notre route vers le continent italique ; mais notre marche était lente ; aucun souffle n'enflait nos voiles, et nos rameurs succombaient épuisés sur leurs bancs. Tout l'équipage se livrait cependant à la joie, et remerciait les dieux de ne nous avoir point brisés contre la côte. Le lendemain, cette joie cessa brusquement pour faire place au plus horrible désespoir. Le fléau qui sévissait dans notre patrie, et dont nous avions emporté le funeste germe, venait de se déclarer à bord du vaisseau. Deux de nos compagnons expirèrent sous nos yeux : leur agonie fut affreuse, et leurs corps, que la souffrance avait déchirés, pendant quelques heures seulement, nous offrirent le spectacle le plus hideux qui jamais jusqu'alors eut frappé nos regards.

Je ne saurais dépeindre, ô ma fille, la terreur des hommes de l'équipage. Elle les rendait tour à tour

hébétés et furieux, comme s'ils eussent été en délire ; ils remplissaient les airs de leurs cris lamentables, invoquant à la fois Jupiter, Neptune, Éole. Oh! c'est dans ces momens d'angoisses que se découvre à nu tout le néant de la sagesse humaine, si fière dans la prospérité, si lâche dans le péril et l'infortune. Je me recueillais en moi-même; je me rappelais, pour soutenir mon courage, les maximes des plus célèbres écoles philosophiques, qui s'étaient vantées d'enseigner aux hommes à braver la mort; mais aucune voix consolante ne répondait à la voix de ma terreur.

Il y avait parmi nous une femme, jeune encore, avec son enfant qui déjà avait atteint cette époque de la vie, où l'âme comprend toute l'étendue d'un grand danger, mais ne saurait encore avoir appris à déployer cette fermeté mensongère que l'orgueil affecte parfois.

La mort habitait au milieu de nous: chaque jour son dard empoisonné terrassait des victimes nouvelles; et cependant le visage de cette femme n'avait cessé de respirer le calme le plus profond. Quelquefois, il est vrai, je la voyais arrêter un regard douloureux sur son fils, et répandre quelques larmes; mais re-

levant aussitôt ses yeux vers le ciel, elle rappelait de nouveau dans ses traits une expression ineffable, que je ne pouvais m'expliquer, et qui n'était que l'effet de la sérénité dont une entière confiance en Dieu remplissait son âme.

Un homme de l'équipage se trouvait-il atteint des premiers symptômes de l'épouvantable fléau, tous les autres s'éloignaient de lui, et l'abandonnaient sans pitié à son sort affreux. Alors la jeune mère quittait son enfant, s'approchait du moribond, lui prodiguait les plus tendres soins, et ne se séparait de lui que lorsqu'il avait rendu le dernier soupir. Son dévouement sublime confondait ma raison : à quelle source pouvait-elle puiser ce courage surhumain que la doctrine d'aucun sage n'avait prêchée?... Voulant éclaircir ce mystère, je m'approchai d'elle : — O femme, lui dis-je : quel est donc le pouvoir qui te soutient au milieu du malheur qui nous étreint et nous dévore ?... Nos cœurs, à nous tous, sont saisis d'effroi ; toi seule y es inaccessible. La mort n'a-t-elle donc rien qui te puisse effrayer?

— Et pourquoi la craindrais-je? me répondit-elle, d'une voix ferme et douce à la fois : faut-il s'affliger

de quitter cette terre d'exil, pour aller à jamais habiter dans le séjour heureux que Dieu accorde à ceux qui l'aiment ?

— Ce Dieu dont tu parles, quel est-il ?

— Celui des chrétiens, celui des martyrs.

— Quoi ! le Crucifié? m'écriai-je, frappé d'étonnement.

— Cela vous surprend?... Je le vois, vous n'avez pas le bonheur d'être un de ses disciples. Vous invoquez vos dieux, et cependant vous tremblez !... Eh bien ! regardez cet enfant, continua-t-elle, en me montrant son fils, assis tranquillement non loin d'un cadavre. Quand un danger les menace, les enfans des païens ne se livrent-ils pas aux plaintes et aux larmes? Voyez : l'espoir de monter au ciel avec sa mère, si Dieu veut que nous succombions, remplit son cœur de la plus douce joie.

— Mais cette croyance, ô femme, ce n'est qu'une illusion.

— En présence de la mort, me répondit-elle de cet accent pénétré qui n'appartient qu'à celui qui parle au nom du Seigneur, l'illusion disparaît comme la faible lueur de la lampe, quand vient le jour. La

doctrine du Christ est la vérité, et la vérité seule peut fortifier l'âme que la terreur assiège.

— Mais si la mort vous séparait?... si toi seule...

— L'orphelin chrétien n'est point abandonné ici-bas; il a Dieu lui-même pour père, et du haut des cieux sa mère veille sur lui.

Après avoir dit ces paroles qui me rendirent muet, elle me quitta pour aller secourir et consoler les infortunés qui invoquaient à grands cris le trépas. Ce que je venais d'entendre semblait vouloir se graver dans mon cœur en caractères ineffaçables: je sentais qu'une conviction nouvelle s'efforçait de pénétrer dans mon intelligence; je voulais la combattre, la repousser; car, je vous l'avoûrai, ô ma fille, quoique je cherchasse la vérité avec une âme pure, je ne pouvais encore me soustraire à l'aveugle aversion que, dès mon enfance, on m'avait inspirée pour les chrétiens. Je m'obstinai donc à ne reconnaître dans cette femme et cet enfant qu'une superstition consolante, il est vrai, mais qu'il répugnait à ma raison de partager.

Cependant, après sept jours passés dans des transes dont rien ne saurait donner une idée, le ciel eut

pitié de ceux qu'il avait épargnés. Un vent favorable gonfla nos voiles, et nous poussant vers l'Italie, nous débarquâmes peu après à Rome, cette ville....

—

XIV.

Le saint ermite n'acheva pas : ainsi que Dympne, il venait d'entendre au loin un bruit confus qui semblait annoncer l'approche d'un grand nombre de cavaliers. Les sons de différens cors, dont l'écho se répétait dans la profondeur de la forêt, leur apprirent qu'ils ne se trompaient pas.

— C'est mon père, suivi des seigneurs de la cour, dit Dympne, effrayée, tremblante comme la biche qui sent venir la meute ; et la pauvre enfant de ses

deux mains pressait celles du vieillard, et semblait vouloir chercher un refuge dans ses bras.

— Ne craignez rien, ma fille, lui dit Geneberne, en la rassurant: le Seigneur qui a su vous tirer une première fois des mains criminelles de votre père, ne vous y laissera point retomber en ce moment. Il nous a ordonné par la bouche de son saint ange, de quitter ce royaume; quelle puissance humaine pourrait nous y retenir désormais? Quel mortel peut trouver dans sa volonté un triomphe sur la volonté de Dieu?...

Ces mots ranimèrent le cœur de Dympne, comme la rosée du soir ranime la fleur penchée sur sa tige souffrante.

— Geneberne, ta foi est vive et tes paroles sont sages, dit alors une voix, que le vieillard et Dympne reconnurent à l'instant pour être celle du messager céleste qui leur avait apparu la veille. N'ayez aucune crainte, continua la voix. Les peuples appelaient puissans et redoutables les rois devant lesquels ils se courbaient en esclaves; mais les victimes, que ces maîtres de la terre voulurent immoler, invoquèrent le nom du Seigneur, et le Seigneur fut avec eux, et

les sauva des flammes allumées pour les consumer, des lions dont ils devaient assouvir la faim. Celui qui m'envoie vers vous veille sur vous; que la paix habite dans vos cœurs.

—

XV.

Pendant que l'ange parlait ainsi au vieillard et à sa jeune fille, les démons, qui avaient quitté les cavaliers à leur entrée dans la forêt, s'abattirent dans le feuillage touffu du grand chêne sous lequel Geneberne avait construit son ermitage, et se perchèrent sur ses rameaux, comme un essaim de noirs et immondes corbeaux qui, l'œil ardent et le gosier avide, n'attendent que le moment favorable pour se jeter

10*

sur les restes d'un cadavre que des chiens affamés déchirent en lambeaux.

Déjà, — les misérables! — ils se réjouissaient d'avance de la scène tragique que, dans quelques instans, ils se promettaient de voir se passer, là, sous leurs yeux.

— A nous la victoire, cette fois, amis! Dympne obéira, oh! j'en suis sûr, dit un d'entr'eux en se balançant sur une branche, et battant des mains en signe de joie.

— Fasse Satan, notre digne suzerain, que tu dises vrai, répond un autre: cette victoire nous assurerait la conservation de cette île, pendant un grand nombre d'années encore.

— Sans doute, observa un troisième; car une fois devenue l'épouse du roi, Dympne serait promptement aussi pervertie que toutes les femmes de la cour, et alors, loin de vouloir propager encore le règne du Crucifié, elle se hâterait bien plutôt d'effacer dans son cœur et dans tout son royaume, une doctrine qui lui reprocherait sans cesse son crime.

— Mes amis, mes bons amis, ne nous livrons point encore à d'aussi douces espérances, dit alors un dé-

mon, en se jetant de la branche plus élevée qui le soutenait sur une autre, afin de se placer au milieu de ses compagnons qui avaient jusqu'alors porté la parole. Votre expérience, je le vois, continua-t-il, en remuant sardoniquement la tête, a besoin de bien des épreuves encore avant de valoir la mienne.

Un murmure de mécontentement accueillit la louange que le prétentieux démon se donnait à lui-même.

— Eh ! ne vous offensez point, mes beaux sires, reprit celui-ci ; avez-vous donc oublié déjà que la mère de cette même Dympne que vous vous flattez de voir succomber bientôt, a résisté aux ruses les plus adroites, aux stratagêmes les plus ingénieux de nos prédécesseurs ?

— Mais, cria brusquement une voix dans l'auditoire, si Dympne s'oppose à la volonté de son père, son père lui coupera la tête, et un jour, le roi mort, c'est le thane Alfried qui montera sur le trône.

— Ah ! ah !... le roi coupera la tête à sa fille, observa le vieux démon, et il accompagna ces mots du sourire moqueur du scepticisme.

— Sans doute, il l'a juré ; et j'espère bien qu'il

fera rouler aussi sur le sable celle de ce vieillard dont les prédications nous ont enlevé des milliers d'âmes, qui nous appartenaient de droit. Eh! pourquoi aussi, mes amis, ne tombons-nous pas enfin sur ce vieux ennemi d'Odin et de nous : un petit coup de griffe seulement, et tout serait dit.

— De quel pays nous arrivez-vous, mon jeune et joli page?

— Je viens de la Gaule, où j'ai servi cinq ans sous les ordres de l'intrépide Asmodée.

A ce nom révéré, tous les diables battirent des mains.

— Je me le disais; ces contrées-ci vous sont parfaitement inconnues. Eh bien! sachez-donc que ce Geneberne, ce vieillard que vous voyez là, et à qui il reste à peine un souffle de vie, est pour nous ce que les rochers et les montagnes sont pour les vents et les tempêtes : sachez que tous nos efforts dirigés contre lui seraient encore, comme ils l'ont toujours été, aussi vains que ceux que se donnent les damnés pour briser les barreaux de leurs prisons. — Hélas! mes amis, c'est que Dieu lui-même le protège contre nous. J'en sais quelque chose, moi, qui vous parle;

car c'est moi même qui fus chargé par Belzébuth — nouveaux applaudissemens dans l'auditoire, plus longs et plus bruyans encore que les premiers — c'est moi, dis-je, qui fus chargé, il y a quelques années, de faire tomber ce vieux squelette dans le péché, ou bien, en cas de refus de sa part, de lui tordre le cou, tout simplement. Or ça, l'ami, qui vouliez aller lui donner un coup de griffe, faites-moi le plaisir de regarder un peu mon dos et mes épaules, et comptez, si vous le pouvez, les cicatrices qui les sillonnent. N'est-ce pas que leur peau ne ressemble pas mal à l'écorce rabotteuse d'un chêne depuis longtemps abattu?... Eh bien! c'est ce maudit vieillard qui m'a valu ce petit divertissement là. J'avais pourtant on ne peut plus savamment combiné mes plans d'attaque; soyez-en juges. Ayant pris les déhors séduisans d'une belle fille d'Ève, je m'en fus, un soir, frapper à la porte de son ermitage : il faisait un temps affreux: je lui demandai l'hospitalité pour la nuit, disant que je m'étais égaré dans la forêt. A peine a-t-il entendu ma voix suppliante, qu'il m'ouvre et me reçoit avec la plus franche cordialité, allume un grand feu, car je faisais semblant de gre-

lotter de froid, et ne cesse de remercier le ciel de la faveur qu'il m'avait accordée de me faire rencontrer sa cabane sur ma route. Puis, lorsque je me fus bien rechauffé, il me présenta du pain et des fruits. Pendant ce souper frugal, auquel lui-même prit part, j'engageai la conversation, et lui contai, pour l'attendrir, des histoires touchantes dans lesquelles je me faisais remplir le rôle d'une pauvre jeune fille persécutée. Il écoutait mes récits avec bienveillance, et répondit avec la plus grande douceur aux questions que je lui adressais de tems en tems. Voulant ensuite gagner du terrain, je hasardai quelques paroles insinuantes, et cherchai à frapper son imagination par les plus souriantes images. Ruses inutiles, peines perdues ! Tous mes beaux discours tombaient dans ses oreilles comme dans celles d'un mort. Convaincu enfin que mes efforts ne tourneraient qu'à ma propre honte, je repris ma forme naturelle, et voulus me jeter sur ce corps décharné pour lui broyer les os. Lui, sans se déconcerter le moins du monde, fait le signe de la croix, et voilà que trois anges se montrent soudain, m'entourent et font pleuvoir sur moi une si terrible grêle de coups d'épées, que si je

n'avais vu de mes propres yeux mes trois bourreaux, j'aurais cru volontiers qu'il y en avait dix mille. Comme vous le croirez sans peine, du moment où je le pus, je me hâtai de m'envoler de toute l'agilité de mes ailes, la rage dans le cœur, et le corps déchiré, disloqué, moulu. Hélas! ce ne fut que six mois après que je pus de nouveau me montrer au grand jour.

Un long éclat de rire accueillit cette naïve narration.

— Silence! amis, crièrent en même tems quelques-uns des démons, qui, placés sur les branches inférieures, pouvaient voir arriver de loin, à travers les arbres, le roi et sa nombreuse suite: silence donc! voilà les barons et les comtes: — regardez, ce sont bien eux, je pense. — Holà, hé! mes sires chevaliers, par ici! — Voici ceux que vous cherchez. — Bien, bien; il ne faut pas que vous vous trompiez de chemin. — Rangeons-nous, voilà le spectacle qui va commencer. — Oh! vieux voleur d'âmes! — Ah! ah! jeune fille, vous allez apprendre ce qu'il advient à celles qui ne veulent pas obéir à leur père. — Rangez-vous donc un peu, vous autres, que nous voyons tous

à notre aise. — Silence, silence, là-haut! — chut! voici le roi! — Quel visage terrible; chut, chut!...

Et tous, le cou tendu, les yeux grands ouverts, et le sourire d'une infernale joie sur les lèvres, ils tenaient leurs regards cloués sur Dympne et Geneberne qui s'étaient agenouillés devant la cabane. Les cavaliers arrivent, s'approchent des deux saints personnages, et passent à leur côté sans jeter seulement un regard sur eux.

— Qu'est ceci? se dirent les démons étrangement surpris; l'ivresse leur tournerait-elle encore la tête, ou bien s'ils sont devenus aveugles tout à coup?

Après avoir longtems parcouru tous les sentiers de la forêt, et visité tous les taillis qui auraient pu cacher les fugitifs, le roi et les seigneurs revinrent, pour la dixième fois, à l'endroit où s'élevait la demeure de Geneberne, et s'arrêtèrent à quelques pas de Dympne et du vieillard.

— Que mon seigneur et maître daigne me croire, dit Alfried au prince; c'est bien ici qu'il habitait. J'ai interrogé là-bas des serfs qui m'ont assuré que ce matin encore ils l'ont vu, et qu'il leur a parlé: moi-même, il n'y a que trois jours, revenant d'une chasse,

je l'ai trouvé assis devant sa cabane, sous le grand chêne que voici : certe, lui aussi aura pris la fuite.

— Et pour s'être éloigné de quelques pas, il échapperait à ma puissance ! s'écria le roi, avec la rage du dépit : une misérable hutte le garantit à peine contre les rigueurs du ciel, et il parviendrait à mettre Dympne à l'abri de mes recherches et de ma colère?...

— Il est certain que la forêt les renferme encore tous les deux, dit Alfried ; sans doute qu'ils se seront retirés dans quelque profonde caverne.

— Qu'ils soient cachés dans le sein de la terre, qu'ils errent dans les bois et les campagnes, ou voguent sur la mer, ma main saura les atteindre et les punir, répliqua le roi, furieux comme le sanglier auquel on arrache ses petits. Malheur à la contrée qui oserait les protéger en dépit de ma défense. Elle sera détruite de fond en comble, ses habitans passés au fil de l'épée, depuis le vieillard jusqu'à l'enfant à la mamelle de sa mère, et nos chevaux se nourriront de leur chair.

Et se tournant vers l'un de ses seigneurs, chargé d'exécuter ses ordres : — Que la menace de ce terrible châtiment soit publiée à l'instant dans tout mon

royaume. Vous ordonnerez à tous mes serfs de cesser leurs travaux, de se rendre sur le champ dans la forêt, et de ne la quitter que lorsqu'ils auront découvert les coupables.

Et piquant des deux, il retourna au palais, suivi de tous les seigneurs.

Les démons, trompés dans leur attente, ne savaient comment expliquer ce qu'ils voyaient se passer sous leurs yeux. Ils ne se doutaient pas, les misérables, que Dieu avait étendu sur la cabane, ainsi que sur Geneberne et Dympne, un voile mystérieux qui les rendait invisibles aux regards de ceux qui les poursuivaient.

—

XVI.

La forêt était redevenue calme, et son silence, que les sons des cors, les hennissemens des destriers, les cris des démons et les imprécations du roi venaient de troubler d'une manière si lugubre, n'était plus interrompu que par le bruissement du feuillage et les chants joyeux des oiseaux. Dympne pria le vieillard de poursuivre son récit, et celui-ci, après avoir, ainsi que la jeune fille, remercié Dieu de la protec-

tion miraculeuse qu'il leur avait accordée, reprit ainsi son histoire :

Rien ne saurait, ô ma fille, vous dépeindre l'avilissement où Rome était tombée. Pendant mille ans, elle s'était appelée la maîtresse du monde ; et maintenant, elle était devenue un objet de risée et de mépris pour ses insolens vainqueurs. La ville éternelle était morte, et de toutes ses grandeurs passées il ne s'offrait plus qu'un petit nombre de monumens, que l'on eût dit avoir été sauvés de la destruction pour donner aux nations futures un éloquent exemple du néant de l'orgueil des hommes, et un avertissement redoutable à celles qui puisent la corruption dans les sources de prospérité que Dieu ouvre pour elles.

L'agonie du peuple-roi avait été longue et douloureuse. Une foule de tyrans stupides et cruels lui déchirèrent le dos avec les verges de l'esclavage, et versèrent son sang à grands flots. Puis, vinrent, pressées et fougueuses comme les vagues de la mer, des hordes barbares qui dissipèrent tyrans et peuple, et s'emparèrent de leur capitale comme d'une riche proie. Le Vandale Genséric la livra, pendant quatorze

jours et quatorze nuits, à la rapacité de ses soldats, et ses vaisseaux rendirent à Carthage les richesses que Rome avait autrefois arrachées à cette fière rivale. Un enfant avait été jeté sur le trône : l'Hérule Odoacre lui arrache la pourpre impériale, et, le premier, se décore du titre de roi d'Italie ; le fameux Théodoric lui dispute le trône, le poursuit, le défait, l'immole, et ne relève l'empire que pour en distribuer les tristes débris aux barbares qui l'avaient aidé à vaincre. C'est ainsi que s'accomplirent les destinées de la grande cité. Mais Dieu, qui avait réservé à Rome une gloire nouvelle, ne permit pas qu'elle fut, comme tant d'autres villes, ensevelie sous l'herbe et la poussière de la destruction. Après avoir châtié ses iniquités qui n'avaient point eu de bornes, il s'était laissé fléchir, à cause des milliers de martyrs qui sans doute, dans le ciel, conjurèrent la clémence divine de ne point effacer leur patrie de dessus la terre. Jadis reine du monde idolâtre, Rome devait l'être encore du monde chrétien. Je ne vous dirai point par quels événemens fut amenée cette grande et heureuse révolution. Déjà le jour commence à baisser, et en vous racontant quelques épi-

sodes de ma vie, je n'ai voulu que vous faire connaître les bontés du Seigneur envers moi.

Chaque jour, je parcourais avec une curiosité insatiable, les rues et les places publiques, jadis si bruyantes, maintenant désertes et silencieuses. Avec quelle avidité je comtemplais les ruines des splendeurs perdues du peuple vainqueur du monde !... Partout se montrait à moi le souvenir de ses héros, de ses grandes actions, de ses victoires, de ses lois, de ses croyances, de ses crimes, de ses revers, de ses misères. — Quelque puissantes que fussent les émotions que tous ces souvenirs éveillaient en moi, il en était pourtant une autre que je sentais à chaque instant renaître dans mon cœur, avec une force nouvelle. C'était celle que m'avaient fait éprouver les paroles de la jeune femme chrétienne, pendant notre traversée. Il me semblait les entendre sans cesse retentir dans mon cœur; mais, comme je vous l'ai avoué déjà, l'aversion que m'inspirait le culte du Christ, me les faisait repousser opiniâtrement. Mes efforts furent vains, et malgré moi, ces paroles faisaient l'objet continuel de mes méditations.

Un soir, après avoir erré longtems dans Rome

ensevelie dans un vaste et funèbre silence, je me trouvais en présence du Colysée. Un sentiment irrésistible m'entraîna dans l'intérieur de ce monument, aujourd'hui si cher aux chrétiens. Je ne saurais vous faire comprendre ce que je ressentis en y pénétrant. La lune répandait sa clarté paisible et mélancolique sur l'immense arène de cet amphithéâtre, dont les gradins, tombant en ruine, avaient été couverts tant de fois par le peuple romain, accouru pour se réjouir en voyant couler le sang des chrétiens et des gladiateurs! C'était là que des milliers d'hommes étaient morts, déchirés par le fer, déchirés par les tigres et les lions! Et ils étaient venus mourir, là, pour amuser le peuple!... Et ce peuple avait répondu par des huées et des applaudissemens, aux supplications, aux cris, aux hurlemens de douleur, de désespoir et de rage, qu'on poussait vers lui!... Et ce peuple tant loué, tant célébré, s'était senti le cœur joyeux à la vue des angoisses, des crispations consulsives de tous ces infortunés!... Ces pensées me firent frissonner d'horreur : j'éprouvai tout à coup pour les Romains le mépris le plus profond, et je me reprochai de les avoir admirés, moi aussi; je les maudis, et j'allais

m'éloigner de ces funestes lieux, quand à quelques pas de moi, j'aperçus un homme agenouillé près d'un amas de décombres qui jusqu'alors m'avait empêché de le voir.

La présence et l'attitude de cet homme excitèrent vivement ma curiosité. Peut-être, me disais-je, c'est un philosophe méditant au milieu de ces imposantes ruines, sur la vanité des prospérités humaines; peut-être, un poëte qui vient livrer son âme à de solennelles inspirations; ou bien encore, un historien demandant aux maîtres de la terre, compte de tout le sang qui ruissela ici pour étancher la soif qui les dévorait pour leurs horribles spectacles.

Je ne pus résister au désir de m'approcher de cet homme. Sa pose immobile et recueillie me faisait comprendre qu'une grande pensée absorbait son esprit. Je ne me trompais pas, car je n'étais plus qu'à dix pas de lui, qu'il n'avait point encore tourné ses regards sur moi. — Il parlait, et sa voix, que l'enthousiasme paraissait animer, parvenait distinctement à mes oreilles. Je m'arrête aussitôt, j'écoute, et entends ces paroles sortir de sa bouche : — Dieu des martyrs dont le sang a rougi cette arène, sou-

tiens mes forces dans les périls et les travaux qui m'attendent. Comme aux victimes immolées en ce lieu, donne-moi, ô mon Dieu! le courage de souffrir et de mourir pour la gloire de ta sainte doctrine. Toi-même, daigne parler au cœur des hommes à qui je révélerai ton nom; fais tomber le bandeau qui leur couvre encore les yeux, afin que la vérité éclaire bientôt toutes les nations de la terre.

Cette invocation me frappa d'étonnement; jamais je n'avais entendu rien de semblable. — Ai-je bien compris?... me demandai-je: la vérité éclairant tous les peuples!... Pour la répandre cet homme se dévoue à la mort!... Il invoque le Dieu des chrétiens!... Mais ils connaissent donc la vérité, eux?...

Pendant que je me livrais à ces réflexions, je vis l'inconnu se lever; une impulsion surnaturelle me poussait; je marchai droit à lui, et d'une voix vivement émue: — Qui que tu sois, lui-dis-je, je t'en conjure, ne quitte point ces lieux; accorde-moi quelques instans, laisse-moi t'interroger; ne crains rien...

— Craindre? me répliqua-t-il avec douceur, craindre, frère?... C'est un sentiment qu'un chrétien ne connait point. Que désires-tu?

— Les paroles que tu viens de prononcer renferment une énigme dont la solution doit peut-être combler enfin tous mes vœux. Oh! permets-moi de t'ouvrir mon cœur, de te confier ce que j'ai souffert; tes conseils m'éclaireront, me guideront; tu seras mon sauveur.... Et je pressais ses mains dans les miennes; j'étais transporté.... J'allais peut-être voir briller enfin le flambeau de la vérité!

— Calme-toi, frère, me dit l'inconnu; s'il est en mon pouvoir de soulager tes maux, même au péril de mes jours, compte dès ce moment sur moi. Viens, asseyons-nous sur cette colonne que le temps a renversée dans la poussière. C'est ici que le ciel répondait aux derniers chants des martyrs; le ciel, j'en suis sûr, frère, répondra aux cris de tes souffrances.

Nous nous assîmes, et je lui contai rapidement l'histoire de ma vie.

— Geneberne, me dit-il, quand j'eus cessé de parler, remercions Dieu de tout ce qui vient d'arriver; car c'est lui qui, ce soir, nous a conduits l'un et l'autre dans ce théâtre, où, pendant trois siècles, la vérité a fait sortir de la bouche de ses martyrs, une voix dont l'écho retentira un jour dans le monde

entier... Cette arène fut l'autel sur lequel la haine et la tyrannie ont sacrifié des victimes innombrables. Crois-tu, frère, qu'un stupide fanatisme, qu'une vaine illusion, aient pu pousser au plus affreux trépas ces courageux défenseurs de la foi du Christ? Crois-tu qu'un aveuglement grossier ait appelé sur leurs lèvres le sourire de la joie, à la vue des bêtes féroces lancées sur eux?... Et tu le sais, ce n'étaient pas des hommes habitués à affronter la mort sur les champs de bataille, que l'on jetait ici aux tigres et aux panthères; des hommes pour qui il eût été honteux de trembler sous les yeux d'un peuple guerrier. Non, non; Dieu a voulu que la vérité fût proclamée par tous les âges; par l'enfant, la jeune fille, la jeune mère, le vieillard : il a voulu que l'univers comprît que lui seul peut faire descendre dans le cœur des êtres les plus faibles, un courage vainqueur même de celui de tous ces héros que l'ambition seule faisait agir.

Il me serait impossible d'exprimer ce qui se passait en moi, pendant que l'inconnu me parlait ainsi. Il me semblait voir paraître devant nous, les ombres de tous les martyrs immolés dans ce cirque, et les entendre me dire : — Geneberne, pourrais-tu douter

encore ?... C'est ici, qu'au milieu des plus affreux supplices, nous chantions l'hymne de la rédemption, l'hymne de la victoire... Gloire au Christ ; lui seul est la vérité et la vie !

Non, je ne doutais plus ; la grâce de Dieu m'avait enfin touché ; le voile était déchiré ; une nouvelle lumière était née pour moi : je me jetai à genoux, je baisai avec respect cette terre sacrée, et l'arrosai de larmes de bonheur.

Me relevant ensuite, et me précipitant dans les bras de celui qui venait de mettre un terme à mes longues souffrances : — Le ciel a eu pitié de moi, m'écriai-je : cette vérité que j'ai cherchée avec tant d'ardeur, oui, je la possède, je la comprends maintenant, comme si elle avait germé dans mon cœur dès mon enfance. Frère, j'abjure toutes les misérables croyances qui jusqu'à ce jour ont égaré mon esprit ; j'abjure toutes les erreurs de la sagesse humaine ; je suis chrétien !...

L'inconnu m'embrassa avec effusion ; puis nous nous agenouillâmes de nouveau, et pour la première fois, ma bouche invoqua le Dieu que mon mépris avait poursuivi jusqu'alors. Quand mes émotions se

furent un peu calmées, je priai mon libérateur de se faire connaître, et de me donner quelques détails sur sa vie.

— Ma vie, frère, me répondit-il, n'a pas d'événemens qui puissent t'offrir un vif intérêt. Mon nom est Amand; je suis né dans l'Aquitaine: les grandeurs de la terre entourèrent aussi mon berceau; mais, élevé dans le christianisme, je repoussai, comme toi, tous les biens périssables qui m'entouraient, et pris la résolution de me vouer au bonheur de mes semblables, en leur annonçant les bienfaits de la religion des chrétiens. Pour me préparer à cette mission, je passai quinze années dans la solitude: je suis venu à Rome pour visiter ces lieux saints, et y invoquer le Dieu des martyrs.

— Frère, m'écriai-je, ta grandeur d'âme est sublime!...

— Je te comprends, me répondit-il avec douceur; une pareille résolution doit te surprendre bien vivement. Jamais les sages d'aucun peuple n'ont imposé à leurs disciples un semblable dévouement. Geneberne, c'est que la sagesse des hommes n'est qu'un froid égoïsme, cachant parfois ses traits sous le

masque du désintéressement. Accorder à ceux qui souffrent, une inutile plainte, voilà à quoi se réduit sa générosité. Oh! telle n'est point la doctrine de notre Dieu. S'oublier soi-même pour secourir ses frères, c'est le premier, le plus sacré des devoirs du chrétien. Allez, a dit le Sauveur à ses apôtres, allez prêcher l'évangile par toute la terre... Vous serez comme des brebis au milieu des loups; vous serez persécutés, haïs, fouettés à cause de mon nom. Les païens ne portent-ils pas envie à ceux qui sont tombés en combattant vaillamment pour la défense de la patrie? Eh bien! notre patrie, à nous, c'est le ciel; c'est là que le triomphe nous attend, un triomphe éternel! Ici-bas, nous combattons pour conquérir le monde à la vérité; et si la mort nous frappe, de nouveaux soldats du Christ, accourent aussitôt soutenir la lutte à leur tour, et verser, s'il le faut, leur sang aux mêmes lieux où coula le nôtre. Mourir pour Dieu, oui, frère, c'est la plus ardente de nos espérances.

Ces paroles me remplirent d'enthousiasme: — Frère, dis-je en tombant aux genoux d'Amand, j'ai une grâce à te demander: Oh! je t'en conjure, ne me la refuse pas...

— Une grâce, Geneberne?...

— Frère, que les liens d'une sainte amitié nous unissent; ne nous séparons plus, laisse-moi m'attacher à tes pas...

— Geneberne, me répondit-il avec bonté, je ne puis consentir à t'accorder ce que tu désires: d'innombrables périls...

— Dieu me donnera la force de les braver avec toi.

— Songe que c'est dans des contrées lointaines, inconnues, barbares, que mon devoir m'appelle.

— Je songe au premier, au plus sacré des devoirs d'un chrétien.

— J'aurai à supporter la faim, la soif, des fatigues sans nombre, le mépris, les insultes, les traitemens les plus cruels...

— La pensée des souffrances du Christ me soutiendra.

— Frère, la mort la plus affreuse m'est réservée peut-être...

— Avec toi, je la verrai s'approcher sans crainte.

— Geneberne, me dit alors Amand en me serrant avec effusion dans ses bras, n'en doutons point;

c'est le Seigneur lui-même qui parle à ton cœur; obéissons à sa volonté; unissons nos travaux, combattons désormais ensemble; le ciel bénira nos efforts.

Depuis ce moment nous ne nous séparâmes plus jusqu'au jour où nous dîmes l'un à l'autre : — Adieu, frère, nous nous reverrons dans le ciel...

—

XVII.

En prononçant ces mots le vieillard parut profondement ému ; il garda un moment le silence, puis reprit ainsi :

Pendant le peu de temps que nous séjournâmes encore à Rome, Amand m'initia aux grands mystères de la religion, et raffermit chaque jour davantage, sous mes pas, la voie dans laquelle je venais d'entrer. La veille de notre départ, je fus atteint de la seule douleur à laquelle mon âme fut encore accessible.

Une lettre que je reçus de Syracuse m'annonça la mort de mon père. Le fléau dévorant qui s'était propagé dans toute la Sicile, l'avait enfin frappé aussi. Cette nouvelle me déchira le cœur. Depuis le moment de ma conversion, je ne cessais de nourrir le consolant espoir d'arracher mon père aux erreurs du paganisme. Applaudissant avec bonheur à ce désir, Amand avait généreusement consenti à m'accompagner dans ma patrie, malgré le danger qu'on courait en y abordant. Tout en adorant les décrets impénétrables de Dieu, j'accordai un juste tribut de larmes à celui qui m'avait si tendrement aimé. Quant aux grandes richesses qu'il me laissait, je les abandonnai à ma famille et aux amis de mon père. Quel prix pouvaient-elles avoir pour moi, qui venais de découvrir l'unique et précieux trésor que mon âme voulût posséder.

L'heure de notre départ arriva enfin ; il me tardait de me trouver avec mon ami au milieu des peuples idolâtres, et de me préparer aux pénibles travaux de l'apostolat.

Nous fîmes voile d'abord vers la Gaule: un roi, nommé Dagobert, régnait alors dans le royaume de

Neustrie. A peine arrivé dans ce pays, Amand y fut sacré évêque et reçut la mission de prêcher la foi dans toutes les contrées. Cette nouvelle dignité accrut encore l'ardeur qui l'animait pour la conversion des peuples, et la répression des vices dont se souillaient quelques chrétiens. Une épreuve digne d'un héros, s'offrit tout d'abord. Dagobert s'était illustré par les brillantes victoires qu'il avait remportées sur ses ennemis ; mais il en ternissait l'éclat, et dégradait la majesté du trône par sa cruauté et ses infâmes débauches. Amand ne put contenir la sainte indignation qu'il éprouvait à la vue de la scandaleuse conduite du prince. Les dangers auxquels il s'exposait en bravant la colère de celui-ci et des seigneurs de la cour ; la prison, l'exil, le supplice, rien ne put l'empêcher d'élever la voix en présence des lâches courtisans qui entouraient le trône. Il reprocha à Dagobert, avec une noble fermeté, ses coupables actions, et le conjura au nom de celui qui punit les rois et le peuples, d'abandonner le sentier du crime. Le monarque sourd au remords, bannit le courageux serviteur de Dieu de son royaume.

Nous nous réfugiâmes alors auprès du roi d'Aqui-

taine, nommé Charibert ; et loin de se laisser décourager par la disgrâce qu'il venait d'encourir, Amand n'en fut que plus ardent à propager le christianisme.

L'année suivante, il fut rappelé par Dagobert, qui lui rendit son amitié, et dont il baptisa le fils Sigebert. Quittant bientôt ce royaume, nous nous dirigeâmes vers une contrée stérile dont les habitans avaient un caractère féroce, et des mœurs extrêmement corrompues. Il existe là un bourg qui porte le nom de Gand. Peu de temps avant le voyage qu'il fit à Rome, Amand avait visité ce bourg, pour tâcher d'y renverser l'empire du démon ; mais la méchanceté de ce peuple avait rendu ses efforts inutiles. Cette fois le ciel bénit ses travaux. A sa voix les idolâtres renversèrent les temples de leurs faux dieux, jetèrent au feu les grossiers simulacres qu'ils avaient adorés, accoururent en foule se presser autour d'Amand, et se soumirent avec l'empressement le plus touchant, à tous les devoirs qu'il leur imposait.

Oh ! Dympne, c'est qu'il était impossible de résister aux charmes captivans de ses exhortations. Avec quelle énergie foudroyante il dépeignait à ces malheureux le déplorable abrutissement dans lequel ils étaient

tombés ! Avec quelle onction, il leur faisait comprendre le bonheur d'une existence sociale, où règnent à la fois le devoir et la vertu ! L'espoir de posséder les bienfaits incalculables d'un pareil avenir, toucha si vivement ces hommes, qu'ils eurent honte d'eux-mêmes, et retournèrent à Dieu avec cette douce confiance qui ramena vers son père l'enfant prodigue, dont vous connaissez l'histoire.

Là, comme partout où nous nous étions arrêtés, Amand bâtit une chapelle, qu'il consacra au prince des apôtres. Il y fonda aussi un monastère, afin d'offrir aux yeux de ce peuple l'exemple vivant et continuel d'une vie commune, sanctifiée par une religion qui rend les hommes frères entr'eux. En peu de temps donc la doctrine du Christ fructifia abondamment dans toute cette contrée, qu'Amand avait trouvée semblable à un sol aride, et qu'il quitta couverte de riches moissons.

Nous nous avançâmes alors, pendant deux jours, vers l'Orient, et après avoir passé un large et magnifique fleuve appelé Schalde, nous arrivâmes chez la peuplade qui s'est établie sur la rive gauche, et dont le bourg porte le nom d'Antwerp. Ses habitans ont

des mœurs douces, et semblent destinés à devenir une population puissante par le commerce. La position de leur ville naissante, et les avantages qu'elle offre naturellement aux vaisseaux qui viennent y aborder, feront peut-être un jour de ce bourg la Corinthe du Nord. Amand y consacra la première église à Dieu, et l'empressement que les Antwerpiens montrèrent à le seconder dans cette œuvre pieuse, nous fit présager qu'ils sauront faire fleurir en même temps la piété et le négoce, et que leur cité sera célèbre pour la beauté et la richesse de ses temples saints, comme le furent Athènes et Rome, parmi les nations païennes.

Le bonheur que je goûtais à accompagner mon ami touchait enfin à son terme. Un soir que nous nous promenions sur la grève du beau fleuve, Amand me serra la main avec tendresse, et me dit : — Frère, voici bientôt neuf ans que nous marchons ensemble dans la voie que le Seigneur nous avait tracée ; aujourd'hui, Geneberne, il exige de nous un nouveau sacrifice ; sachons l'accomplir avec courage.

— Aucun sacrifice ne saurait me coûter, lui dis-je, excepté celui de te quitter.

— Frère, me répliqua-t-il, c'est celui-là même que nous avons à offrir au ciel. Partout se montrent d'abondantes récoltes qui n'attendent que les bras des moissonneurs; il est des régions où la voix d'aucun apôtre n'a retenti, où le sang d'aucun martyr n'a coulé encore. Frère, continua-t-il, nous ne nous quitterons que pour quelques jours ; nous nous reverrons bientôt dans le ciel.... Ce vaisseau que tu vois devant nous doit partir pour l'île d'Irlande : pourrais-tu refuser d'aller porter au peuple de ce pays que Satan tient encore en son pouvoir, les prémices de la félicité dont jouissent déjà les populations que le christianisme a soumises ?

A ces mots, je fondis en larmes ; je me jetai à ses pieds, et le conjurai de ne point m'éloigner de lui : il me releva avec bonté, et mêlant ses pleurs aux miens : — Frère, me dit-il, le Christ ne nous a-t-il pas ordonné d'abandonner tout pour le suivre ?.... Geneberne, songe au Colysée, et rappelle-toi ces paroles qui frappèrent si puissamment ton esprit alors : — s'oublier soi-même pour secourir ses frères, c'est le plus sacré des devoirs du chrétien. Malgré l'océan qui nous séparera, nos cœurs se comprendront ; nous

y garderons jusqu'à la mort, le souvenir l'un de l'autre. Qui sait? Dieu peut-être nous permettra de nous revoir encore sur la terre ; si non, là-haut, frère, là-haut nous serons unis pour l'éternité.

Je n'insistai plus, et me résignant à la volonté du Seigneur, je m'embarquai quelques jours après. Arrivé dans cette île, je me rendis à la cour, et prêchai devant le prince et les thanes du royaume ; mais l'affreuse corruption à laquelle ils étaient livrés, leur fit repousser une doctrine qui eût mis un frein à leurs iniquités. Dieu m'ordonna alors de faire entendre sa parole aux pauvres et aux malheureux, et de verser dans leurs cœurs les trésors de consolation que sa religion ouvre si abondamment à ceux qui souffrent.

Je pénétrai donc dans ce bois, et tu sais, ma fille, combien le ciel a souri à mes faibles efforts dans cette heureuse solitude.

—

XVIII.

Dympne avait écouté avec le plus vif intérêt le récit que le vieillard venait de lui faire de sa vie; elle admira les voies de Dieu, qui n'avait conduit Geneberne à la découverte de la vérité qu'après de longues années d'épreuves, afin que la lumière du christianisme frappât son esprit d'une manière plus victorieuse, et qu'il sentît avec plus de puissance le néant des prétendus trésors de la sagesse humaine.

Cependant le jour baissait; le chant des oiseaux

avait cessé: une sombre obscurité et un silence profond remplissaient déjà la forêt.

— Voici le soir, ma fille, dit le vieillard; l'heure est venue d'obéir à l'ordre de Dieu; une dernière fois offrons-lui nos cœurs dans cette solitude. Tous deux s'agenouillèrent, et Geneberne, levant vers le ciel ses yeux mouillés de larmes, pria ainsi: — Pardonne-moi, Seigneur, pardonne-moi ces pleurs que je verse devant toi. Tu le sais; c'est dans le calme de cette forêt que je désirais terminer ma vie; mais tu me choisis une patrie nouvelle; tu veux que je sois le soutien de l'innocente victime dont toi-même guides les pas; j'obéis avec bonheur, ô mon Dieu, et je bénis ta volonté sainte. Voyageur sur cette terre, les fatigues de l'homme ne finissent que là où ton doigt a marqué le terme de sa pénible course; et c'est là que tu lui tends la main pour le conduire au séjour de l'éternel repos. Que ta protection descende, ô mon Dieu, sur tous ceux qui chaque jour venaient entendre ici ta parole: veille, veille sur eux, Seigneur; tu les as ramenés vers toi; fais que jamais ils ne t'abandonnent; afin qu'après avoir été réunis pour te bénir, sur la terre, nous le soyions un jour dans

le ciel pour te bénir et te louer dans tous les siècles.

Après avoir prononcé ces paroles, le vieillard se leva : — Partons, partons, ma fille, dit-il à Dympne.

Et soutenus par une force héroïque que Dieu faisait naître dans leurs cœurs, tous deux s'avançèrent sans crainte dans les sentiers tortueux et noirs qui conduisaient vers le rivage de la mer.

A peine y eurent-ils fait quelques pas, qu'un joli petit ange se montra devant eux, portant dans la main un flambeau dont la lumière éclairait la marche des deux fugitifs. En même temps ils aperçurent encore, un peu plus loin, un grand nombre d'anges, armés de serpes d'or avec lesquelles ils coupaient et rejetaient, avec une merveilleuse adresse, les ronces et les broussailles qui ça et là couvraient le chemin, pendant qu'ils chantaient en chœur :

Suivez-nous
Avec joie,
Car vers vous
Nous envoie
Le Dieu saint.

En sa bonté paternelle
Confiez votre destin :
C'est sa voix qui vous appelle ;
Sur vous il étend sa main.

Suivez-nous avec joie,
Car vers vous nous envoie
Le Dieu saint.

Après avoir marché pendant une heure sans éprouver la moindre fatigue, — car le Seigneur marchait avec eux, — Dympne et Geneberne arrivèrent au bord de la mer. Elle était belle ; une douce brise en ridait légèrement la surface : des millions d'étoiles scintillaient dans un ciel sans nuages, et les rayons paisibles de la lune traçaient sur les ondes une voie lumineuse immense. Parmi les navires amarrés près de la côte, un seul, un peu écarté des autres, avait toutes ses voiles au vent : ce fut vers celui-là que l'ange qui portait le flambeau, conduisit le vieillard et la fille du roi, pendant que ses célestes compagnons envahissaient déjà le batiment; on les voyait, les uns se

jouer sur le tillac, les autres voltiger parmi les voiles et les cordages; tous, se réjouir du voyage qu'ils allaient entreprendre. Les deux saints personnages comprirent que c'était le vaisseau que le ciel avait choisi et qui devait les transporter loin de l'Irlande.

Ils suivirent donc leurs guides, et au même instant on baissa, de dessus le navire, une large planche dont le bout antérieur vint s'appuyer sur la grève. Un homme la descendit, s'approcha d'eux, et leur dit : — Venez, venez : un vent favorable s'élève en ce moment et nous promet la traversée la plus heureuse.

En effet, un léger souffle partant de la terre se faisait sentir depuis quelques momens, et arrondissait mollement toutes les voiles du navire qui, se balançant avec grâce, et roidissant les câbles et les chaînes qui le retenaient encore captif, montrait son impatience à marcher libre de toute entrave.

Arrivée sur le pont, Dympne y trouva avec surprise plusieurs personnes attachées à la cour de son père : c'étaient trois femmes, deux serfs affranchis, et le bouffon du prince. Tous avaient été convertis par Dympne à la foi du Christ. — Un homme qui

nous était inconnu, dirent-ils à la jeune princesse, est venu nous annoncer, pendant que le roi et les seigneurs étaient à votre poursuite dans la forêt, que vous partiez, ce soir, pour une contrée lointaine. Ne voulant point vous abandonner, vous à qui nous devons le bonheur d'être chrétiens, nous avons quitté le palais à la faveur de l'obscurité, et nous sommes venus à bord de ce batiment, sur lequel on nous a dit que vous étiez attendus. Vous qui nous consoliez dans nos afflictions, et nous prodiguiez sans cesse de si tendres soins, souffrez que nous partagions à notre tour, les dangers de votre voyage et les rigueurs de votre exil.

Dympne bénit le Seigneur dont la protection se dévoilait si visiblement en tout ce qui la concernait, et remercia avec bonté ceux qu'un si généreux dévouement attachait à son infortune.

Le signal du départ se fait entendre ; l'ancre est levée, les câbles sont détachés ; le navire quitte joyeusement le port, et commence le sillon écumeux qui ne doit finir qu'au rivage d'un nouveau continent.

—

XIX.

Au milieu des régions funestes où l'hiver entasse en pyramides gigantesques ses éternels glaçons, on voit souvent, au sein de l'obscurité profonde, errer des bandes d'ours blancs, furetant vainement sous la neige épaisse, pour y découvrir quelque misérable aliment qui appaise leur faim. Trompés dans leur attente, exténués, haletans, furieux, ils se couchent, attachant les uns sur les autres des yeux où brille le désir impatient de s'entre-déchirer.

Tels, et plus terribles encore, on voyait les esprits du mal, rassemblés en conseil sur le sommet de la montagne maudite. Tous gardaient un morne silence, le silence de la honte, du dépit, de la rage concentrée. De temps en temps des grognemens sourds sortaient de leurs poitrines vélues, semblables à ceux que pousse le sanglier dont le sang s'écoule de vingt blessures, et se mêlaient aux bouffées de l'aquilon qui passaient en longs gémissemens sur cette cime fatale.

Moloch, Moloch lui-même, était là, confondu dans la foule, la tête inclinée, le regard abattu, les lèvres muettes.

— Malheur! murmure enfin l'un des méchans en grinçant des dents et enfoncant ses ongles acérées dans sa large poitrine.

— Malheur et honte à nous ! répéta la foule.

— Le Crucifié a donc vaincu encore!... Toujours, toujours lui ! jamais nous !... Malédiction!

— Toujours lui!... Malédiction! vociféra la troupe avec désespoir.

Puis un long et sombre silence recommença, interrompu seulement par des grognemens étouffés que le vent emportait dans les airs.

Tout à coup l'infernale assemblée fut tirée de sa stupeur par l'apparition d'un nuage noir qui descendit au milieu d'elle avec la rapidité de la foudre. A peine eut-il touché le sommet de la montagne, qu'il se dissipa et montra aux yeux des esprits consternés leur maître à tous, leur maître formidable dont la voix rugissante porte la terreur jusque dans les reduits les plus cachés de l'empire des réprouvés.

— Lucifer !.... s'écrièrent-ils, et baissant devant lui leurs ignobles faces, ils se sentirent au cœur une si grande épouvante, qu'ils eussent mieux aimé se trouver en ce moment engloutis dans les flots dévorans des lacs ardens de l'enfer.

C'est que l'arrivée imprévue dù prince des ténèbres était toujours pour les démons un évènement suivi, pendant des siècles, d'un souvenir néfaste.

Lucifer les regarda quelques momens en silence, donnant à ses traits toute l'expression du mépris profond que lui inspiraient les satellites qu'il voyait prosternés devant lui, et dont la conduite avait paru jusqu'alors à ses yeux comme celle d'une troupe de lâches.

— Bien, démons, bien ! leur dit-il en croisant ses

bras sur sa poitrine : vous avez raison de cacher ainsi vos fronts flétris par la honte ; mais n'espérez pas les dérober aux stigmates d'ignominie que j'y imprimerai pour l'éternité ; oui, pendant l'éternité, vous serez le rébut de mes sujets : oui, pendant l'éternité, tous vous repousseront, vous mépriseront, vous insulteront... Quoi ! tous vos efforts réunis n'ont pu arracher une fleur de sa tige, ou ternir son éclat d'un peu de boue !... Moi-même, moi, Satan ! il m'a fallu quitter mon trône pour me rendre parmi vous !... Notre puissance touche-t-elle donc à sa fin, démons ? L'enfer sera-t-il donc veuf des générations futures ? Toutes entières elles appartiendront donc à notre tyran ?... Et cette pensée n'enflamme point votre courage, ne répand pas son poison dans vos cœurs ?... Dympne et Geneberne fuient et vous échappent ; déjà l'océan laisse un large espace entr'eux et vous ; et cependant vous demeurez ici, comme si des chaînes vous attachaient à ce granit, comme si vos ailes ne vous servaient plus qu'à ramper dans la fange, comme si la lumière des étoiles éblouissait vos yeux !... Et vous vous vantez d'avoir combattu dans mes phalanges quand je disputais le ciel à Dieu ! Vous en avez

menti, misérables ; pas un seul de vous ne se montra sous mes étendards : les esclaves et les lâches ne combattent point... Des esclaves ! oui, c'est comme tels que je vous traiterai désormais... Debout ! debout donc, vous dis-je, et les ailes déployées... Regardez, là-bas : un vaisseau fend l'onde ; c'est celui qui porte le vieillard et la fille du roi : qu'il soit ramené par vous au rivage qu'il vient de quitter : je le veux, partez.

A peine le souverain des enfers eut-il cessé de parler, qu'un nuage noir l'enveloppa de nouveau, et il disparut.

Blessés jusqu'au fond de l'âme des reproches sanglans qu'ils venaient de s'entendre adressser, les démons, écumans de fureur, se dressent de toute la hauteur de leur maigre et hideuse taille, agitent avec violence leurs ailes, lèvent leurs bras et leurs poings : — Maître, maître, s'écrient-ils, vos ordres seront accomplis. Et faisant succéder à ces paroles un épouvantable rugissement, toute la cohorte prend son essor vers la mer, cachant pour un moment aux yeux des mortels les étoiles devant lesquelles l'entraîne son vol rapide.

—

XX.

Une joie atroce faisait battre leur cœur : c'était la joie du léopard dont le regard flamboyant découvre au loin une jeune biche, paisiblement endormie à l'ombre du bosquet qui l'a vue naître. Ce premier mouvement d'allégresse ne fut pourtant pas de longue durée, et cessa brusquement, lorsque arrivés à une petite distance du vaisseau, ils s'aperçurent qu'il était escorté par une grande multitude d'anges

qui voltigeaient gaiement à l'entour, chantant des hymnes qu'ils accompagnaient sur leurs lyres d'or; mélodie mystérieuse qui, sur le navire, n'était entendue que de Geneberne et de Dympne.

A la vue de cette myriade d'esprits célestes, que l'approche des démons ne paraissait effrayer aucunement, ceux-ci se sentirent dans l'âme des émotions bien différentes. Les uns se félicitaient de cette rencontre qui leur faisait espérer un combat, où ils pourraient déployer une bravoure à laquelle Satan serait forcé d'applaudir. Les autres frémissaient d'indignation, en voyant que, pour lutter contre eux, le ciel n'envoyait que des anges aux jolies têtes ombragées d'une blonde chevelure, et sur les traits desquels respirait dans tout son éclat la naïve candeur de l'heureuse enfance. Quelques-uns des démons, plus prévoyans ou moins intrépides que les autres, ne partageaient ni la joie, ni le dépit de leurs compagnons, et s'applaudissaient de ne voir dans l'armée du ciel aucun des redoutables guerriers qui composent les légions des Chérubins et des Archanges.

— Tombons sur eux! — Vive l'enfer! — A sa haine pour nous, le tyran veut-il donc aujourd'hui

joindre l'outrage? — Amis, dédaignons de faire usage de nos armes. — Pitié! — Quel prix aurait pour nous une pareille victoire? — Elle nous voudrait ce que vaut à l'enfant celle qu'il remporte sur un essaim de moucherons, que d'un souffle il dissipe. — Malédiction! pas un seul Chérubin parmi eux! — Pas un seul combattant digne de nous! — Eh bien! soufflons sur eux comme l'enfant sur les moucherons, et nous aurons du moins le plaisir de les voir disparaître comme les légers nuages que l'ouragan chasse devant lui.

Pendant qu'ils exprimaient ainsi les sentimens divers qui les agitaient, une voix tonnante domina tout à coup leurs exclamations de dépit et de forfanterie, et cria: — Halte!... C'était la voix de Moloch. Tous les démons suspendirent aussitôt leur essor, et s'arretérent avec la docilité des vieux soldats habitués à obéir au premier signal de leur chef.

— Compagnons, leur dit-il, qu'une aveugle présomption ne soit point aujourd'hui la cause de notre perte. Qui sait si, au moment où nous arriverons près du navire, il ne se montrera pas devant nous une armée de Dominations et de Puissances, l'épée

flamboyante et la lance au poing? Que la prudence soit donc notre guide. Séparons-nous en deux phalanges; que l'une abaisse son vol jusqu'au niveau de la mer, qu'elle fasse tourner le batiment sur lui-même, et le force d'obéir à une impulsion opposée à celle qu'il suit en ce moment. La seconde, planant au-dessus du navire, protégera cette manœuvre, qui doit lui faire regagner le rivage, et combattra les grands Dignitaires du ciel, s'il ose s'en présenter pour nous empêcher d'accomplir notre mission.

Il dit, et une partie des esprits du mal se dirigea vers la proue, tandis que le reste de la bande continua sa direction horizontale dans les airs.

L'attente des démons à l'égard des anges fut singulièrement trompée. Loin de les voir s'enfuir, ainsi qu'ils l'avaient dit, avec la promptitude des nuages que le vent refoule devant lui, ils les virent au contraire se disposer bravement à soutenir le choc de leurs agresseurs impétueux.

Rejetant sur le dos la lyre qu'ils portaient suspendue à un ruban rose, les petits guerriers célestes firent briller dans leurs mains la serpe d'or qui leur avait servi, comme nous l'avons vu, à couper les

ronces qui couvraient les chemins de la forêt, et interrompant le chant suave de leurs cantiques, ils entonnèrent le chant du combat, pendant qu'ils se rangaient et se serraient en diverses colonnes dont le front faisait face aux assaillans :

Oui, notre bras est faible, et le vôtre terrible :
Nous sommes bien petits ; vous êtes des géans !
Mais sachez que de Dieu, la milice invincible,
Démons, nous compte dans ses rangs.
Vous hurlez à merveille !... Oui, vos voix formidables,
Au tonnerre semblables,
Feraient trembler, vraiment, l'empire ténébreux :
Mais la nôtre, démons, la nôtre vient des cieux !

Quand ils virent l'un des bataillons infernaux s'abattre autour du navire, et déployer, pour l'arrêter, des efforts aussi vains que le seraient ceux d'une poignée d'hommes qui, dans un accès de folie, chercheraient à soulever un rocher de granit, les anges comprirent aussitôt la perfide intention de l'ennemi. Au même instant, un grand nombre d'entre eux se

détachent du corps de l'armée, poussent le cri de : — vive le ciel ! brandissent avec audace leurs serpes, tombent sur les démons, dont les bras impuissans se roidissent contre les flancs du vaisseau, s'attachent sur leurs vastes dos, se cramponnent de la main gauche à leurs ailes ou à leurs cornes, tandis que de l'autre, avec leur arme courbée et pointue, ils leur crèvent les yeux, déchirent leurs hideux visages, creusent leur poitrine, d'où d'échappent des hurlemens si épouvantables que les habitans de la côte crurent entendre au loin gronder la tempête.

Homère a décrit la colère du bouillant Achille, le chantre d'Enée celle de l'impie Turnus ; mais la plume d'aucun poëte ne saurait retracer la surprise et la rage qui animaient les démons suspendus dans les airs. Une résistance aussi inattendue, une agression aussi acharnée les rendirent d'abord immobiles, hébétés, muets. Ils n'en pouvaient croire au témoignage de leurs yeux et de leurs oreilles : ils doutaient que les cris de douleur poussés par leurs compagnons, à qui la fatale serpe portait des blessures affreuses, fûssent bien réels. Ce moment de stupeur accéléra leur déroute : car, à l'instant où commença l'atta-

que, ceux des anges qui n'y prenaient point part, se partagèrent en deux bataillons, dont l'un se glissa audacieusement entre les combattans célestes et les démons inactifs, tournant vers ceux-ci leurs armes menaçantes, tandis que la seconde phalange, s'étant d'abord élevée dans les airs, descendit en se déployant en dôme, et enveloppa de toutes parts la cohorte supérieure des soldats de Satan. Lors donc que ceux-ci, arrachés à leur première surprise, voulurent exécuter un mouvement pour se porter au secours des leurs, ils se virent pris comme dans un immense réseau. De tous les cotés où ils portaient leurs regards étincelans, ils voyaient s'agiter des serpes levées sur eux, et les clameurs de leurs compagnons leur apprenaient combien était terrible cette arme maniée par des bras dont ils avaient si insolemment méprisé la force. Il leur fallut bien alors se résoudre à en venir aux mains avec cet ennemi si indigne d'eux, avec ces moucherons que le souffle d'un enfant devait dissiper.

La bataille s'engagea donc entre les deux armées si différentes par la taille de leurs combattans : on eût dit, en effet, une multitude innombrable de colibris aux ailes d'or et d'azur, attaquant une bande d'aigles

au plumage noir. La mêlée fut affreuse ; les démons voyaient avec une indicible rage ruisseler de leurs larges blessures des flots de sang, auxquels se mêlaient l'écume et la bave qui découlaient de leurs bouches hurlantes. Voulaient-ils, avec leurs longues épées, frapper leurs adversaires qui se pressaient sous eux, au même instant, les anges qui se tenaient au-dessus de leurs têtes, et qui épiaient attentivement tous leurs mouvemens, se jettaient sur eux, retenaient leur bras soulevé, d'un coup de serpe leur tranchaient le poignet, leur arrachaient leur glaive, puis, le soutenant suspendu, la pointe baissée, jusqu'à ce qu'il rencontrât dans la foule compacte le corps d'un démon, ils le laissaient retomber lourdement, et se couchaient avec force sur la garde pour mieux l'enfoncer encore. Les satellites de Moloch, se disposaient-ils au contraire à repousser les anges qui les harcelaient ainsi d'en haut, ils se sentaient en même temps assaillis par ceux qui occupaient le milieu du champ de bataille, et se voyaient forcés de lâcher prise.

Le combat ne fut pas long, car toutes les manœuvres étaient exécutées, tous les coups étaient portés avec une promptitude telle, que les mouvemens les

plus rapides que l'homme puisse concevoir, n'en sauraient pas même donner une légère idée. Couverts de sang et vociférant contre le ciel et sa milice invincible, des cris de malédiction, de douleur et de désespoir, les vaincus se retirèrent honteusement, les uns, aveuglés, les autres, la poitrine affreusement meurtrie; ceux-ci les ailes déchirées, les chairs en lambeaux; ceux-là, emportant dans leur corps leur propre glaive avec lequel ils avaient été percés.

A quelque distance de l'espace qui renfermait les deux armées, Moloch demeurait seul debout. Comme il ne voyait paraître dans celle du ciel aucun Séraphin, aucun Chérubin ni Archange, avec lequel son orgueil lui eut permis de se mesurer, lui, un démon de premier ordre, il avait dédaigné de prendre part à l'action. Mais quand il vit la déroute flétrissante des siens, il tira enfin son épée, la brandit un instant, et voulut se précipiter au milieu des rangs ennemis, comme un lion affamé sur un troupeau de gazelles: un mouvement de fierté le retint encore; il comprit que, seul, son bras était trop faible pour repousser toute cette masse de combattans qu'il voyait devant lui, et l'idée d'ajouter un nouvel éclat au triomphe que

le ciel venait de gagner, par la défaite d'un démon tel que lui, lui paraissait insupportable. Il croisa donc les bras sur sa poitrine, abaissa son sourcil sur son ardente prunelle, et fixa sur ses soldats en désordre un regard égaré par la fureur; ses lèvres étaient entr'ouvertes, livides, frémissantes; ses cheveux hérissés; ses dents grinçaient... Son aspect eut fait mourir de peur le plus courageux des hommes.

A peine l'armée des esprits du mal fut-elle mise hors de combat que les anges se rassemblèrent, et firent retentir en chœur l'hymne de la victoire:

A vous seul, Dieu puissant, gloire, gloire infinie,
Sur les flots, sur la terre, ainsi que dans les cieux !
Que l'enfer tremble et s'humilie
Devant votre nom glorieux.

Oui, c'est en invoquant votre nom redoutable,
Que nous avons vu fuir, éperdu devant nous,
Celui dont l'audace exécrable
Ose combattre contre vous.

Au mortel, Dieu puissant, qui chérit votre gloire,
Au mortel dont le cœur est en vous confiant,
Comme à nous, donnez la victoire,
Quand vient l'attaquer le méchant.

Moloch écoutait ces chants de triomphe dont chaque parole portait à son cœur une douleur plus poignante que s'il eût senti tous les instrumens de supplice de l'enfer déchiqueter à la fois son corps. L'abandonnant à son impuissante rage, les anges reprennent leurs lyres d'or, retournent vers le navire qui poursuivait paisiblement sa marche rapide, et font entendre de nouveau, à Dympne et à Geneberne, la mélodie suave de leurs cantiques.

—

XXI.

Lorsque le roi et les seigneurs furent revenus de leur course infructueuse dans le bois, ils se livrèrent aux divertissemens qui avaient été préparés pour eux, et la première heure du soir les trouva, comme la veille, réunis à un festin somptueux, se livrant à tous les emportemens d'une orgie frénétique, qui augmentait encore la colère à laquelle le prince était en proie. A chaque instant, avant de l'approcher de

ses lèvres, il tendait sa coupe vers une statue d'Odin placée au milieu de la salle, et conjurait le Dieu de faire retomber en son pouvoir Dympne et Geneberne, lui promettant, en retour de cette faveur, de nombreuses et riche offrandes.

Le grand Odin parut enfin exaucer ses vœux. Un jeune page s'approcha du roi, et lui apprit qu'il venait d'arriver au palais un serf attaché à la glèbe, porteur de nouvelles concernant les deux coupables; nouvelles que, sans doute dans l'espoir d'une grande récompense, il ne voulait faire connaître qu'au prince lui-même. Celui-ci, poussant un cri de joie, ordonna de l'introduire dans la salle. Son ordre fut exécuté sur le champ.

— Grand roi, dit le serf prosterné aux pieds du trône qu'occupait le monarque, il n'y a qu'un instant que nous, qui habitons la côte, nous avons entendu proclamer les terribles menaces que vous prononcez contre la province de votre royaume qui oserait accorder asile et protection à la princesse votre fille et au vieillard Geneberne. O roi, ce n'est pas dans vos états qu'ils ont cherché un refuge : je les ai vus s'embarquer tous deux sur un navire, et quitter cette

île, environ à l'heure d'allumer les lampes ; le navire est encore en vue.

En entendant ces paroles, le roi se leva avec vivacité : — Prends cette coupe d'or, dit-il à l'esclave, elle est à toi, ainsi que la liberté que je t'accorde, car Odin lui-même a conduit tes yeux et tes pas... Puis se tournant vers les convives : — Vous le voyez, mes seigneurs, ajouta-t-il, les dieux nous secondent en tout ceci: quelques instans de plus, et les fugitifs nous échappaient pour toujours. Demain nous ferons au puissant Odin les plus beaux sacrifices qu'il ait reçus jamais dans mon royaume. Venez, suivez-moi tous ; nos plaisirs ne seront pas longtems interrompus.

Et suivi des barons et des comtes, il quitta brusquement la salle : tous montèrent à cheval et se dirigèrent vers la mer.

Comme le serf l'avait rapporté, le vaisseau se montrait encore à l'horizon, et à le voir voguer dans le lointain avec ses voiles argentées par les rayons de la lune, on eût dit une blanche mouette effleurant légèrement les eaux.

Sa vue fit monter la colère du roi à son comble : c'était celle du tigre qui voit s'échapper sa victime.

— Par les foudres d'Odin ! s'écria-t-il, parcequ'un petit espace les sépare de moi, ils se flattent sans doute déjà d'avoir déjoué ma vigilance? Sans doute qu'en nous apercevant au loin à la clarté de ces flambeaux, ils me bravent et me raillent!... Mon Alfried, poursuivit-il, en se tournant vers celui-ci après un moment de réflexion, c'est à présent que les dieux t'offrent l'occasion de me prouver le grand dévouement qui t'anime pour moi. Tu vois ce bâtiment, là, devant nous : il n'y a pas un instant à perdre, monte-le sur le champ ; qu'on livre toutes ses voiles au vent ; qu'on double le nombre des rameurs, et annonce leur en mon nom que si dans une heure ils ont reconduit ici Dympne et Geneberne, ils auront chacun cinq pièces d'or ; sinon, qu'ils mourront tous, cette nuit même sous les verges. Va, mon ami, va.

Ce fut en tremblant qu'Alfried entendit l'ordre que le roi lui imposait. C'est qu'Alfried était, comme nous croyons l'avoir dit déjà, le plus lâche des hommes, en même temps qu'il en était le plus méchant. L'audace qu'il montrait parfois n'était qu'un effet de sa dévorante ambition : il n'avait du courage que pour le crime, parce que le crime seul pouvait lui ouvrir

un chemin pour arriver à son but. Le moindre danger qui ne promettait point de résultats certains dont sa cupidité pût profiter, le faisait pâlir. Ce n'est pas que dans son cœur il ne sourît à l'idée de voir Dympne retomber entre les mains de son père; tout autant que celui-ci, peut-être, il souhaitait le retour de la jeune fille; car, si le prince perdait le moyen d'accomplir son infâme projet, Alfried voyait en même temps s'évanouir pour toujours ses longues espérances, fondées, comme on le sait, sur une révolte des seigneurs. Il comprenait donc parfaitement combien il importait que Dympne fut ramenée; mais il comprenait aussi de combien de dangers l'environnait la mission dont il se voyait chargé. L'équipage qui se trouvait à bord du navire monté par la jeune princesse et le vieillard, n'offrirait-il point une résistance déterminée?... Peut-être était-il aussi nombreux que celui qu'il allait avoir avec lui... Un combat était donc probable... Le vaisseau sur lequel il devait s'embarquer paraissait petit, léger; celui qu'il avait ordre d'aller capturer était peut-être grand et lourd... Dans le choc, le sien pouvait sombrer, s'engloutir!... Toutes ces sinistres prévisions, et cent

autres encore, venaient assiéger l'âme du misérable, et y jeter l'épouvante. Sa frayeur fut telle que, tout tremblant, il voulut supplier le roi de le dispenser d'exécuter ce qu'il venait de lui commander. Mais l'heure approchait où, pour Alfried, devaient s'accomplir ces terribles paroles du prophète-roi : « Il a ouvert une fosse, et l'a creusée : et il est tombé dans la même fosse qu'il avait faite. »

A peine eut-il commencé à parler, que le prince jeta sur lui un regard qui fit comprendre au baron effrayé que s'il osait balancer un seul instant à obéir, son titre d'ami du roi ne serait qu'un impuissant abri contre la colère de celui-ci. Puis encore, l'orgueil et l'ambition parlèrent au cœur d'Alfried, et lui firent entendre leurs perfides voix. Tout était perdu, lui disaient-elles, si l'on se doutait le moins du monde qu'il fût capable de manquer de courage. Céder, ne fut-ce qu'un seul moment, à la terreur,c'était renoncer pour jamais à l'espoir de se voir proclamer suzerain de tant de nobles et valeureux vassaux... Dévorant donc son dépit, il descendit de son cheval, et monta sur le vaisseau qui lui avait été désigné.

A l'instant l'ancre est levée, les voiles se gonflent,

et cent rameurs, déployant toute la force de leurs bras vigoureux, détachent le navire du rivage et le lancent bondissant sur la surface calme et éclairée de l'océan.

—

XXII.

Impatient de voir ramener les coupables en son pouvoir, le roi ne voulut pas s'éloigner du lieu où il se trouvait, et d'où son regard pouvait suivre les mouvemens des deux vaisseaux. Son attente ne fut pas longue; une demie heure ne s'était pas encore écoulée, et déjà il ne restait plus entre les navires qu'une distance que franchissaient sans peine les cris de joie de l'équipage d'Alfried. Les personnes qui accompagnaient Dympne tremblaient d'effroi, car il était



visible que le bâtiment qui était déjà si près d'eux, arrivait à leur poursuite; la jeune fille et le vieillard invoquaient Dieu : les anges continuaient joyeusement leurs concerts. Alfried était livré à toutes les angoisses que lui donnait l'idée d'un combat; ses rameurs poussaient des hourras étourdissans; le roi se réjouissait dans son cœur; et les vils courtisans qui l'entouraient le félicitaient, l'indignation dans l'âme et un sourire faux sur les lèvres. Mais Dieu veillait sur les victimes, et le moment était enfin venu où sa droite vengeresse allait faire éclater sa puissance, et ensevelir le perfide conseiller du roi sous les ruines de l'édifice d'iniquité que lui-même avait élevé.

Des nuages noirs et pesans se montrèrent subitement à l'horizon, et s'élevèrent dans les cieux avec une telle impétuosité, qu'on eût dit qu'ils étaient poussés par l'Eurus et le Notus, luttant de vitesse pour l'empire des vents. Parvenus au-dessus du navire d'Alfried, ils s'arrêtent, étendent leur sinistre masse, ouvrent avec fracas leurs vastes flancs, et livrent un libre passage aux foudres et aux cataractes qu'ils récèlent.

Attaqué à la fois par toutes les colères de la plus terrible tempête qui eut jamais régné sur l'Océan, le vaisseau monté par le thane pervers, ressemble à la feuille desséchée que se disputent les premiers souffles de l'hiver.

Les flots, dont les mugissemens, semblables à des cris de mort menaçans, le font pirouetter sur son axe, se creusent sous lui, le cachent un moment, comme pour le dévorer, dans la profondeur de leurs abîmes ténébreux; puis, le rejettant à la surface, s'amoncèlent de nouveau en bouillonnant sous sa quille, le soulèvent, l'emportent jusqu'au sein des nues, puis, s'entr'ouvrent et le laissent retomber lourdement au fond de la mer, comme l'ancre détachée de sa chaine. On eût dit que, douées d'intelligence, les vagues comprenaient que c'était Dieu qui les agitaient dans un moment de vengeance, et qu'il leur commandait de prolonger l'agonie du coupable qui allait trouver, dans une mort affreuse, le prix de ses crimes trop longtemps impunis.

La terreur avait fait cesser les cris des matelots et rendu leurs bras inactifs: les efforts les plus héroïques eussent été vains du reste : tous voyaient

le trépas devant eux; nul ne songeait à un moyen de salut. Alfried, aussi méprisable, aussi lâche en ce moment qu'il était fier et insolent lorsqu'aucun danger ne l'environnait, s'était caché au fond du navire, maudissant les dieux, maudissant le roi, se maudissant lui-même; car il ne pouvait se nier qu'il ne fût lui-même l'auteur de l'horrible position où il se trouvait. Cependant, le navire qui portait les deux saints personnages poursuivait paisiblement sa marche rapide, carressé par les rayons de la lune et par la brise rafraichissante; tous ceux qui le montaient furent témoins de la tempête suspendue pour ainsi dire sur leurs têtes, et qui pourtant était pour eux comme si elle n'existait pas.

Et tous comprirent que le Seigneur était avec eux, et qu'il les protégeait à cause de Dympne et de Geneberne.

Tout à coup une trombe venant de la mer, et glissant sur les eaux comme un boa immense, saisit le vaisseau d'Alfried, le roule en tous sens sur lui-même, l'emporte avec la promptitude de la pierre qui s'échappe de la fronde, jusqu'à une petite distance de l'endroit où se trouvaient le prince et sa suite, et là,

l'arrête, immobile, comme si vingt ancres l'eûssent tenu en respect. Sur l'ordre du roi, tous les moyens sont aussitôt mis en œuvre pour voler au secours d'Alfried et de son équipage; des cordes armées de grapins sont jetées du haut des rochers qui s'élèvent sur la côte; mais le vent les fait tournoyer dans l'air et retomber aux pieds de ceux qui les lancent: un grand nombre de barques se mettent en mer; à peine a-t-on détaché le cable qui les retenait au rivage, que l'impitoyable ouragan les fait disparaître sous les flots. Trois vaisseaux se trouvent en rade: le roi ordonne à leurs pilotes de hisser les voiles et de s'avancer vers celui de son ami. Vain espoir! inutile tentative!.... Les pilotes obéissent; mais à peine les trois navires se sont ils mis en mouvement, qu'entraînés et dispersés au loin dans la mer, on les perd de vue.

Le roi écumait de rage; il blasphémait horriblement, lorsqu'un cri retentit à ses oreilles; un cri qui surpasse celui de toutes les souffrances, de toutes les terreurs de la terre, autant que la voix de l'aigle surpasse celle du passereau; un cri, qui n'est connu que sur l'océan, alors que le faible rempart qui sépare l'homme du gouffre, craque, se déchire,

s'ouvre. — A nous! à nous, au nom des dieux! Nous coulons!... Sauvez nous!... Des barques! des cordes!... Nous coulons! A nous, à nous!

Croyez-le: si vous ne vous êtes point trouvé à bord d'un vaisseau avec lequel jouait la tempête; si vous n'avez pas vu les vagues faire irruption dans son sein; non, vous ne sauriez comprendre les angoisses et le désespoir frénétiques qui torturaient en ce moment Alfried et les siens; angoisses et désespoir qui rendent fou, et font blanchir en un instant la chevelure la plus noire; angoisses et désespoir qui contractent les muscles et les nerfs avec bien plus de force que ne le fait le chevalet de la torture...

Tout était perdu!... La mort était là... prochaine, inévitable... Une heure encore... bien moins, peut être!.. Le vaisseau en s'arrêtant brusquement, comme nous l'avons dit, avait heurté contre la pointe d'un rocher caché sous les flots, et dans le choc, avait reçu dans son flanc une large trouée, par laquelle l'eau pénétrait avec violence. Déjà elle remplissait une partie de la cale, et penchait le navire sur le côté qui se trouvait tourné vers le rivage, de manière que le sommet du mât était incliné au-dessus de la

surface de la mer. Alfried pâle, égaré, chancelant, monta sur le tillac, et tendant ses mains jointes vers le prince et les thanes : — O roi, criait-il de toutes les forces qui lui restaient encore, ô roi, ne m'abandonnez pas ; ordonnez qu'on me sauve... La moitié de mes richesses à celui qui me ramènera au rivage... O roi, ayez pitié de moi !... Ne perdez pas un seul instant... Au nom des dieux, sauvez-moi, sauvez-moi !...

Mais aucune des paroles du méchant baron ne parvenait jusqu'au prince ; et le ciel permit que lui-même eût la conviction que le vent les emportait dans les airs. Cette conviction centuplait son supplice.

Cependant le navire descendait lentement dans le gouffre, pendant que la foudre le frappait de ses mille dards, mais sans atteindre Alfried, comme s'il eût été invulnérable. L'eau atteignit enfin le pont, et roulant dessus ses vagues sifflantes, menaçait de précipiter dans la mer tous ceux qui s'y tenaient. Réduit à la dernière et à la plus affreuse extrémité, Alfried saisit de ses deux mains un cordage qui flottait autour de sa tête, et dont l'autre bout était attaché à la partie supérieure du mât. Au même instant, son

pied glisse, la corde fatale, alourdie par le poids d'Alfried, entraîne le misérable par dessus le bord, et le balance pendant quelques momens dans l'espace, jusqu'à ce que, arrêtant insensiblement son mouvement oscillatoire, elle le tient suspendu sur l'abime ouvert sous lui, et qui paraissait impatient d'engloutir sa proie.

Oh! c'était un épouvantable spectacle que celui que la vengeance divine offrait en ce moment au roi et à ses vassaux. L'effroi leur glaçait le cœur, à tous. Les forces d'Alfried étaient épuisées: ses lèvres crispées par un dernier accès de désespoir ne s'ouvraient plus que pour laisser tomber d'inutiles supplications, entrecoupées par des malédictions contre le prince et les seigneurs, qu'il croyait voir assister de loin à son horrible trépas avec la plus complète indifférence. — O roi, disait-il d'une voix mourante, pourquoi me laisser périr ainsi misérablement?... Vous m'appelliez votre ami!... Sauvez-moi!... Plus d'espoir!... Roi, je vous maudis... Sauvez-moi, sauvez-moi!...

Puis il se tut... sa tête retomba sur sa poitrine, lourde et sans mouvement. Un faible râle sortit de

sa bouche... Une dernière fois ses mains serrèrent la corde... s'ouvrirent... et pour jamais l'ambitieux Alfried disparut sous les flots.

—

XXIII.

Cependant le navire qui portait Dympne et Geneberne aborda heureusement au bourg d'Antwerp. Avec quel bonheur le bon vieillard revit la peuplade chérie au sein de laquelle il avait séjourné, comme nous le savons, trente ans auparavant. Grande fut surtout sa joie en voyant que la parole de Dieu, qu'il avait aidé à répandre parmi ces braves habitans, s'était conservée pure et forte, comme aux jours où ils l'avaient reçue.

A peine eut-il été reconnu par ceux d'entre les Antwerpiens dans la memoire desquels la reconnaissance avait gravé ses traits, que le bourg tout entier fut aussitôt en mouvement; chacun suspendit son travail; vieillards, femmes, enfans, tout le monde accourut pour contempler et bénir celui dont le nom était prononcé chaque jour avec une sainte vénération: l'allégresse la plus touchante éclatait sur tous les visages. C'est que les Antwerpiens avaient un cœur excellent, et n'oubliaient point le bien qu'on leur avait fait: leur contrée ne se rougit jamais du sang d'aucun martyr.

Après avoir, dans la même église qu'il avait vu bâtir, remercié le ciel de la faveur qu'il lui accordait de revoir encore ces lieux dont le souvenir lui était si cher, Geneberne demanda aux plus âgés de la foule qui l'entourait, où vivait en ce moment leur premier apôtre, son compagnon, Amand.

A cette question, la foule devint silencieuse et morne, et les yeux des vieillards se remplirent de larmes: — Hélas! Dieu l'a rappelé à lui, dirent-ils en soupirant. Ces mots firent éprouver au saint homme un sentiment mêlé de joie et de tristesse; de joie, parce qu'il

était sûr qu'Amand jouissait dans le ciel de la récompense dûe à ses héroïques travaux; de tristesse, parcequ'il avait espéré, en arrivant sur le continent, presser une dernière fois, dans ses bras, son sauveur, son ami.

Ce fut en vain que les Antwerpiens épuisèrent tous les moyens imaginables pour retenir Geneberne parmi eux; ce fut en vain qu'ils se jetèrent à ses pieds, couvrant ses mains de baisers et les mouillant de larmes, pendant que d'une voix unanime, tous lui promettaient de l'aimer, de le vénérer comme leur père commun. Si le serviteur de Dieu n'avait écouté que son cœur, certe il eut cédé avec une bien douce satisfaction à des instances si vives, si sincères. C'eût été se retrouver encore au sein d'une population dont il avait été le bienfaiteur : cette consolation ne lui eût pas, il est vrai, fait oublier sa chère forêt d'Irlande, mais eût du moins soulagé le chagrin qu'il éprouvait en songeant qu'il ne devait plus revoir ses pauvres serfs, dont le sort était si cruel, et qui chaque jour trouvaient de si puissantes consolations dans ses entretiens.

Geneberne refusa toutes les offres qu'on lui fit,

car Dieu lui avait révélé qu'il n'était point encore arrivé au terme de son voyage. Sans chercher à pénétrer dans l'avenir qui lui était réservé, le vieillard quitta le bourg, emportant les regrets les plus douloureux de tous les habitans. Il ne leur avait point fait connaître les infortunes de la pauvre fille à laquelle il servait de guide, craignant, et non sans raison, que si dans la suite le roi d'Irlande envoyait sur le continent des serviteurs chargés de découvrir Dympne, les Antwerpiens, interrogés par ceux-ci, ne recourûssent, par affection pour lui, aux ruses du mensonge, pour dérouter les envoyés du prince.

Il partit donc avec toutes les personnes qui avaient généreusement suivi leur jeune princesse, et après avoir marché pendant deux jours, ils arrivèrent, le soir, près d'un hameau, nommé Gheel, à côté duquel se déployait une grande et sombre forêt. Les anges qui les avaient accompagnés durant leur marche, entrèrent dans le bois, invitant les deux saints personnages à les suivre. Geneberne, Dympne et tous ceux qui étaient avec eux, s'avancèrent sans crainte, et après avoir parcouru plusieurs sentiers dans lesquels les anges les précédaient, portant des

torches, ils arrivèrent enfin à un endroit où les arbres laissaient entre eux un espace assez large pour permettre aux rayons de la lune de se jouer mollement sur une riante pelouse qui s'offrait là, comme une oäsis au milieu des plaines attristantes du désert.

Geneberne comprit que c'était dans ce lieu que le ciel voulait qu'ils fixâssent leur demeure. Tous y passèrent paisiblement la nuit. Quand le jour fut venu, le saint vieillard réfléchit d'abord aux moyens de construire une grande cabane qui pût les protéger contre les intempéries de l'atmosphère ; ne sachant comment s'y prendre pour exécuter cette idée, il invoqua Dieu avec confiance, et à peine eut-il fini sa prière, que quatre bucherons, munis de leurs outils, se montrèrent lui. Geneberne leur ayant fait connaître son désir, ces braves gens se mettent incontinent à l'ouvrage avec une généreuse ardeur. La hache attaque l'arbre altier, le fait trembler et tomber sous ses coups répétés, puis le dépouille de ses branches, puis encore le partage, dans sa longueur, en diverses parties, qui sont rejointes ensuite et replantées dans la terre, pour former les quatre côtés de la cabane: au-dessus de ces solides parois les branches

s'entrelacent de nouveau, imitant la charpente d'une toiture, sur laquelle on entasse, ou presse, en guise de chaume, une grande quantité de feuilles et de roseaux.

Jamais ces bucherons n'avaient exécuté une si rude besogne avec plus de promptitude; ils s'admiraient eux-mêmes, et demeuraient en extase devant la modeste habitation qu'ils venaient d'élever en si peu de temps. Ils ignoraient que le ciel avait béni leur travail, et que les anges les avaient aidés dans leurs efforts.

Geneberne parcourut ensuite la forêt: elle était belle, il est vrai, mais, moins heureuse que celle qu'il venait de quitter, elle ne renfermait point d'arbres dont les fruits pussent servir de subsistance aux malheureux qu'elle abritait. Aussi était-elle peu habitée; quelques huttes se montraient de distance en distance, et ceux qui les occupaient étaient si pauvres, que le saint homme n'eût jamais consenti à les priver d'une part de leur nourriture, dans le cas où ils viendraient la lui offrir. Il visita aussi le hameau, et voyant qu'il y régnait le même dénuement, il s'informa auprès des habitans, où il pourrait se procurer des

vivres; on lui nomma un bourg appelé Westerloo, (c'est à dire, forêt occidentale), dans lequel, lui assura-t-on, il trouverait à vendre tout ce qu'il fallait pour l'entretien de plusieurs personnes. Ce bourg était distant de Gheel de deux lieues de marche environ.

Quand donc les vivres dont Geneberne et ses compagnons avaient eu soin de se munir en quittant les Antwerpiens, furent sur le point de s'épuiser, le vieillard envoya à Westerloo les deux serfs affranchis qui, comme nous l'avons vu, avaient quitté l'Irlande avec leur jeune bienfaitrice; la riche provision qu'ils rapportèrent, et qu'un hôtelier compatissant leur avait donnée pour quelques pièces d'argent, prouva que les habitans de Gheel avaient dit la vérité.

Cinq ou six jours s'étaient à peine écoulés, et déjà Dympne sentait le bonheur le plus doux remplir son âme. Cette solitude avait tant de charmes pour elle; les prières s'y élevaient si pures vers Dieu; il lui semblait qu'une voix du ciel répondait toujours à ses saintes invocations, et que cette voix était, tantôt celle d'un ange, tantôt celle de sa tendre mère.

Tous les instans de la journée lui procuraient des

joies nouvelles. Souvent elle écoutait Geneberne, dont les discours éloquens fortifiaient son courage et rendaient sa piété plus fervente encore ; souvent elle s'entretenait avec ses compagnes dévouées, ou bien, allait avec elles consoler les malheureux dont les habitations n'étaient pas éloignées de la leur, et porter une partie de leurs vivres à ceux qui avaient faim.

Un autre soin touchant occupait encore la sensible fille.

Dès le premier jour de son arrivée dans le bois, Dympne avait remarqué des pensées, des violettes, et des marguerites croissant, çà et là, non loin de la nouvelle cabane, et cette découverte lui avait causé le plaisir le plus vif. Or, c'étaient les bons petits anges qui, durant la première nuit, avaient planté dans ce lieu toutes ces jolies fleurs que leur aimable protégée aimait tant, depuis qu'elle leur avait accordé la préférence pour servir de pieux hommage au souvenir de sa mère. Elle conçut donc tout de suite l'idée tendrement ingénieuse, de réunir toutes les plantes qu'elle trouverait, et de les disposer de manière à imiter la même disposition qu'elles avaient autour du saint mausolée auprès duquel, chaque matin, elle

se transportait en idée. Ce projet fut promptement exécuté, et réussit au-delà des espérances de la jeune fille : les marguerites se couvraient de fleurs ; les pensées émaillaient la terre de leurs couleurs veloutées, et les violettes embaumaient de leur parfum suave le bosquet à l'ombre duquel elles s'épanouissaient. Et là, quand le soleil glissait ses premiers rayons à travers le feuillage de la forêt, Dympne allait, ainsi qu'elle le faisait en Irlande, invoquer le bon Dieu pour sa mère, et sa mère pour elle-même et pour son père.

—

XXIV.

Retournons maintenant en Irlande auprès du roi. L'affreux spectacle de la mort d'Alfried l'avait, il est vrai, troublé pendant quelques jours; mais telle était la perversité de ce prince, que les coups les plus terribles de la colère céleste ne pouvaient l'ébranler ; son cœur était devenu semblable au granit du rocher que frappe la foudre sans pouvoir le briser. Bientôt donc il eut oublié Alfried et sa fin tragique, et retombant dans l'abîme de ses iniquités, il se livra

de nouveau, tout entier, à l'espoir d'assouvir à la fois et sa vengeance et ses infâmes désirs.

Outre ces deux mobiles qui le poussaient à se mettre à la poursuite des fugitifs, il existait plusieurs motifs encore qu'avaient fait naître les événemens qui venaient de se passer, et qui le forçaient également à s'avancer dans la funeste voie qu'il s'était frayée.

Tel est le sort déplorable du méchant : chacune de ses actions l'entraîne à sa perte. Il peut bien, pendant quelque temps, marcher au milieu des précipices qu'il creuse autour de lui ; mais tôt ou tard sa prudence l'abandonne ; son pied glisse, il tombe et roule au fond du gouffre en s'écriant : — Malédiction ! j'ai ouvert moi-même la terre, et la terre m'a englouti !

Témoins de l'obstination que montrait le prince à vouloir accomplir ses desseins, la plupart des thanes commencèrent à faire entendre entr'eux des murmures d'indignation : puis, s'excitant les uns les autres, leurs discours prirent un caractère qui inquiéta vivement le roi.

Les jeunes seigneurs, plus hardis et plus touchés que les autres des malheurs de Dympne, étaient sur le point de se jeter généreusement entre elle et son

père, et tout leur faisait espérer que les barons, les comtes et chevaliers se joindraient à eux pour les soutenir dans la protection qu'ils étaient résolus de prêter à la pauvre enfant. Tout le monde en effet était persuadé que la mort d'Alfried était une juste punition du ciel.

Tous ces grands vassaux donc, si timides, si tremblans jusqu'alors, étaient bien près de briser les liens qui les rattachaient à leur suzerain, et auxquels l'invincible crainte qu'il leur inspirait toujours, donnait encore quelque force. Le torrent était encore captif; mais les obstacles qui le retenaient ne pouvaient tarder de se rompre.

Le roi n'ignorait rien de ce qui se passait autour de lui. Chaque jour, il était instruit de tout par des espions à qui l'or faisait remplir le rôle de vils délateurs. Pour écarter le soupçon, ils se joignaient aux thanes mécontens, applaudissaient astucieusement à leur ressentiment, se flattaient avec eux d'un succès assuré, en un mot, se donnaient, en apparence, plus de mouvement qu'aucun autre des seigneurs. Puis, ils allaient en secret rendre compte au roi de tout ce qu'ils avaient entendu.

Celui-ci, rendu furieux par les audacieux propos des seigneurs, n'écouta d'abord que sa violente colère: cependant une réflexion puissante arrêta son bras prêt à frapper. C'est que la plupart des feudataires étaient redoutables, et, réunissant d'un commun accord, toutes les forces dont ils pouvaient disposer, ils n'avaient certes point à craindre celles du prince, surtout dans une circonstance où ils étaient sûrs que les dieux combattraient par eux. Si donc le roi eût voulu punir de mort un seul d'eux, il était certain que tous les autres, redoutant le même sort pour eux-mêmes, se leveraient aussitôt pour empêcher que l'ordre du prince ne fût exécuté : dès ce moment le glaive du combat était tiré, et la félonie s'avançait, hardie et menaçante, sous son gonfanon. Le roi, malgré sa présomption et son orgueil, n'était nullement rassuré sur l'issue d'une semblable lutte, la première dont le royaume d'Irlande serait témoin.

Toutes ces pénibles prévisions blessaient le monarque jusqu'au fond de l'âme, et le jetaient dans un embarras violent, dont Moloch sut profiter avec toute l'adresse d'un démon qui pousse l'homme au mal.

Depuis la défaite qu'il avait essuyée avec sa pha-

lange, Moloch n'avait pas joui encore d'un seul instant de repos : le poids de sa honte l'écrasait à le broyer: l'orgueil dévorait ce démon: la perte du ciel avait été pour lui bien moins douloureuse que celle de la bataille que nous avons racontée. Depuis ce jour néfaste ni lui, ni aucun de ses satellites, n'avait osé descendre aux enfers. Ils ressemblaient aux soldats romains que l'impitoyable Samnite avait flétris aux fourches caudines, et qui, ne se sentant point le courage de soutenir les regards, accusateurs peut-être, de leurs concitoyens, n'osèrent rentrer dans Rome à la clarté du jour.

A quelle réception, en effet, ces soldats de Satan devaient-ils s'attendre dans le ténébreux empire? Sans aucun doute les railleries les plus amères, les huées les plus insolentes, y accueilleraient ces trois cents braves, dont la valeur sans pareille s'était si noblement indignée à la vue d'une troupe de combattans aux jolies têtes blondes, contre lesquels on les avait menés, eux, Grands d'enfer!... Sans aucun doute, le sarcasme tenait prêts ses dards acérés, pour en frapper ces trois cents invincibles, qui, dans l'acharnement d'un combat, soutenu, non pas contre les

plus petits des anges, mais contre des Séraphins, des Puissances et des Trônes, avaient, au milieu des ténèbres épaisses d'une nuit fatale, tourné leurs armes les uns contre les autres, et s'étaient ainsi entre-tailladé les chairs et tatoué la peau d'une si horrible manière... Était-il un seul démon à qui il pût venir à l'esprit de croire que la déroute des compagnons de Moloch, dix mille fois plus valeureux, incontestablement, que les immortels des Thermopyles, que cette déroute, dis-je, pût être due à une armée qu'eux-mêmes avaient méprisée à l'égal d'un essaim de moucherons, que l'enfant disperse d'un souffle?... Impossible! Oh! oui, impossible, cent mille fois!...

Tous ces propos atrocement ironiques, Moloch croyait sans cesse les entendre sortir de la bouche moqueuse de tous les démons, au moment où il se montrerait aux enfers. La certitude d'un traitement aussi insultant lui brûlait la pensée, et lui faisait, de rage, bouillonner la moelle dans les os.

Et cependant ce n'était pas tout.

Chaque envoyé de Lucifer avait à lui rendre un compte rigoureux de sa mission. C'était, assis sur son trône et le front appuyé dans la main gauche,

que Satan écoutait la relation, attachant sur le narrateur son regard sombre et scrutateur; et jamais, quelque brillans du reste qu'eûssent été les succès que ses chargés de pouvoir avaient remportés sur la terre, jamais il ne récompensait d'un mot d'éloge le courage avec lequel ils avaient supporté les fatigues les plus grandes et bravé les dangers les plus terribles. Les lèvres du despote ne s'ouvraient qu'au reproche, et malheur au démon qui l'avait encouru !

Avant donc de se présenter devant son souverain, Moloch voulait, à tout prix, laver sa honte dans le sang de la victime qu'il avait été chargé de perdre, et qui venait de lui échapper. C'était la seule pensée consolante qui lui restât encore; car il était inutile désormais de songer à ramener ses satellites à de nouveaux combats. Leurs bravades avaient fait place au silence stupide de la confusion et du découragement, et leur magnifique bravoure à la crainte risible qui fait trembler l'enfant dans l'obscurité.

—

XXV.

Un soir que le roi, retiré seul dans sa chambre, se livrait aux mille réflexions que lui suggeraient les circonstances dans lesquelles il se voyait pris comme dans un filet inextricable, l'adroit Moloch pénétra jusqu'auprès de lui, et glissa dans son esprit ce raisonnement, fruit d'une logique infernale.

Les seigneurs te haïssent, conspirent, et ton bras et trop faible pour châtier leur insolence. Un jour encore, peut-être, et, secouant le joug de ton

autorité, ils élèveront l'un d'entr'eux sur le trône d'Irlande, ou bien, après t'avoir fait mourir, ils mettront la couronne sur le front de ta fille Dympne.

C'est ce que le roi ne savait déjà que trop bien : — Que faut-il donc que je fasse pour détourner l'orage? Par Odin! n'est-il donc plus un seul moyen de salut? se demanda-t-il avec fureur.

Moloch lui répondit : — Ta position est difficile, sans doute : cependant pour en sortir victorieusement, il s'offre à toi une route, une seule, il est vrai, mais elle est sûre. Si tu cèdes aux murmures des thanes, rien ne saurait plus te sauver. Songe que la crainte ne les contient plus que faiblement : la moindre concession de ta part donnerait un nouvel élan à leur sédition : tu les verrais se vanter arrogamment de t'avoir arraché ce que tu leur aurais accordé comme une faveur. Renoncer à ton projet de forcer Dympne à devenir ton épouse, serait les inviter à croire que les dieux t'ont enfin ôté cette volonté de fer qui jusqu'à présent a su faire fléchir tous les genoux devant toi. Il faut qu'aujourd'hui cette volonté triomphe en dépit de tous. Si elle s'arrête inactive, chancelante, regarde-toi désormais

comme semblable à un lion privé de ses dents et de ses ongles puissans. Nul ne s'abaisserait plus devant toi ; pas plus le serf que le feudataire.

— Rien n'est plus vrai, se dit le prince avec amertume.

Moloch continua : — Il faut que tu joignes la ruse à l'audace. Il faut entraîner les seigneurs loin d'ici, afin de les empêcher de soulever contre toi leurs vassaux et leurs esclaves. Pars et poursuis les coupables : tu les atteindras promptement, et si ta fille s'obstine à résister encore à tes désirs, fais-lui trouver dans sa coupable désobéissance un châtiment qui épouvante à jamais tous ceux qui osent en ce moment s'apprêter à marcher contre toi. A ce prix, la vie et la couronne te sont assurées.

— Très-bien imaginé ! s'écria le roi, qui suivait le cours de tous ces raisonnemens comme s'ils naissaient naturellement de sa méditation ; oui, je partirai, j'amènerai les mécontens avec moi.... Mais, s'objecta-t-il brusquement, s'ils allaient porter la hardiesse jusqu'à refuser de me suivre ?...

— Pour les y contraindre, lui répliqua Moloch, tu as entre les mains un moyen infaillible. Choisis les plus

adroits de tes nombreux espions : ordonne-leur de s'adresser confidentiellement aux principaux thanes, et qu'ils leur disent : — Des faux-frères ont révélé notre conspiration au roi : il est parmi nous des traîtres qui profitent de notre confiance. Le prince sait tout ; cependant, dans la crainte de faire éclater sa colère sur l'innocent en même temps que sur le coupable, il veut mettre notre fidélité à l'épreuve. Nous avons appris que dans trois jours il entreprendra un lointain voyage, dans lequel les comtes et barons recevront l'ordre de l'accompagner. Ceux qui refuseraient d'obéir, seront déclarés félons, et leurs fiefs partagés entre les seigneurs féaux, sans que le roi en retienne la plus petite portion pour lui-même. — Que tes espions leur parlent ainsi, poursuivit le démon, et tu verras à l'instant même s'évanouir tous leurs projets. Une conspiration trahie est une conspiration perdue.

Le roi fut ravi de ces inspirations ; déjà il se réjouissait de sa réussite, et Moloch, lui aussi, le méchant, s'applaudissait de la ruse qu'il avait imaginée, et dont le dénoûment devait offrir une scène ensanglantée.

Ce que l'esprit du mal avait prévu se réalisa. Deux

espions, instigués par le roi, s'aquittèrent habilement de la mission qu'il leur confia. La crainte redevint parmi les seigneurs ce qu'elle avait toujours été, lâche et servile, et dès ce moment l'issue favorable, que, pendant quelques jours, la révolte leur avait fait entrevoir, cessa tout à coup de se montrer à leurs yeux d'une manière aussi encourageante. En même temps, l'espoir de voir s'agrandir leurs domaines par la part qu'ils obtiendraient dans la confiscation des châteaux, terres et manoirs des rebelles, flatta leur ambition et leur cupidité, et les ramena sous le joug de l'autorité du monarque

Celui-ci, charmé de ce changement subit, fit annoncer son départ pour le surlendemain, et publier l'ordre que tous les thanes, réunis en ce moment à sa cour, eûssent à le suivre, sous peine de perdre titres et fiefs, en cas de désobéissance. Le jour indiqué étant venu, il sort de son palais : tous les seigneurs s'inclinent devant lui, l'entourent, l'accompagnent jusqu'à la mer, et s'embarquent avec lui.

Moloch part avec eux.

—

XXVI.

Le puissant Odin semblait sourire à ses vœux et en favoriser l'accomplissement: le roi le croyait du moins ainsi. Jamais vaisseau, en effet, excepté pourtant celui qui avait porté Geneberne et Dympne, n'avait peut-être rencontré, sur aucune mer, autant d'avantages à la fois. L'océan était calme, le ciel serein. Chaque soir, l'étoile polaire, cette fidèle et unique conductrice des navigateurs, à cette époque, se montrait belle et rassurante; et quand les premiers rayons du soleil

venaient dorer le ciel et l'onde, on la voyait s'affaiblir et disparaître insensiblement, sans que, durant toute la nuit, le plus léger nuage l'eût cachée un seul instant aux regards de l'équipage. Un vent frais soufflait constamment des terres que l'on avait quittées, et poussait le navire en ligne droite vers le continent où le roi voulait aborder.

Le douzième jour après son départ d'Irlande, il débarqua au bourg d'Antwerp. A peine eut-il mis pied à terre, qu'il s'informa auprès des habitans, si, peu de temps auparavant, ils n'avaient point vu passer par leur bourg, plusieurs personnes parmi lesquelles il y avait un vieillard et une jeune fille. Ces braves et honnêtes gens, ne se doutant point des criminelles intentions du roi, lui avouèrent qu'en effet ils avaient reçu au milieu d'eux un vieillard nommé Geneberne, et qu'avec lui était une jeune fille d'une admirable beauté. Interrogés ensuite s'ils ne savaient où il pourrait les retrouver en ce moment, ils répondirent au prince que Geneberne et tous ceux qui l'accompagnaient s'étaient avancés dans l'intérieur des terres, vers l'Orient; mais qu'on ignorait complètement en quel endroit ils pouvaient s'être arrêtés.

Ravi de ce qu'il venait d'apprendre, le roi ne voulut pas demeurer davantage : l'impatience de connaître le résultat qu'obtiendraient ses dernières tentatives auprès de Dympne, le fit remonter incontinent à cheval, et, suivi de tous les siens, il partit dans la direction qu'on lui avait indiquée.

Ce fut vers le milieu du jour qu'il arriva sur la lisière d'un grand bois d'où l'on voyait s'élever, à une distance peu éloignée, un nombre considérable d'habitations dont l'ensemble offrait l'aspect d'un bourg ; c'était celui de Westerloo. La chaleur était insupportable : le soleil dardait des rayons de feu : le roi et les seigneurs ne se soutenaient plus : leurs riches vêtemens étaient couverts d'une couche épaisse de poussière : les destriers succombaient sous le fardeau de leurs cavaliers : le sable brûlant des landes stériles qu'ils avaient traversées, avait épuisé leurs forces : la soif dévorait hommes et chevaux. Le cortège s'arrêta sous les premiers arbres de la forêt ; car tel était l'accablement général, que le prince et sa suite ne purent résister au désir de se reposer un instant à l'ombre du feuillage, malgré le petit espace qui les séparait encore du bourg qu'ils voyaient devant eux.

Le roi, à qui la soif desséchait le gosier, ordonna à trois de ses serviteurs de se rendre au milieu des habitations et d'y aller chercher des rafraîchissemens et des vivres. Ceux-ci obéirent sur le champ, et ayant interrogé un manant qu'ils rencontrèrent sur leur route, ils apprirent qu'il y avait à quelques pas de là une hôtellerie où ils pourraient se procurer en abondance tout ce qu'ils désiraient. Ils s'y rendirent avec le plus grand empressement possible, et y trouvèrent en effet toutes sortes de vivres, dont ils s'emparèrent avec avidité, offrant en retour à l'hôte des pièces d'or et d'argent. Celui-ci les ayant regardées attentivement, les rendit aux serviteurs du prince, disant qu'il ne consentirait jamais à échanger une si grande quantité de marchandises contre des pièces de monnaie qui n'avaient aucune valeur dans le pays. — Déjà, ajouta le brave homme, cédant hélas! à sa manie habituelle d'un babillage intarissable, déjà, mes seigneurs, ma pauvre escarcelle n'a hébergé que trop de semblables étrangères; elles sont belles, très-belles même, j'en conviens; mais quelque beau que soit un fruit, encore faut-il qu'il mûrisse. C'est à dire, mes seigneurs, que si les voleurs, (heu-

reusement ils sont très-rares cette année,) m'enlevaient toutes les pièces d'argent que je tiens, là, dans ce coffre, et qui viennent, sans aucun doute, du même pays d'où vous arrivez, je n'y perdrais pas de quoi me priver d'une heure de sommeil. Ce n'est pas que je me plaigne de les avoir reçues; nullement, le bon Dieu m'en est témoin. C'est une bonne œuvre que je fais, et que je ne veux pas cesser de pratiquer: c'est à dire, qu'il faudrait avoir le cœur plus dur qu'une pierre, pour laisser mourir de faim un vieillard et une pauvre enfant plus jolie, vingt fois, que celle que vous voyez là, et qui est pourtant la plus jolie de toute cette contrée; c'est la mienne, mes seigneurs... C'est à dire donc, que toutes ces pièces d'or et d'argent, comme je vous disais...

— Nous vous en prions, interrompirent les envoyés du prince, enchantés de la révélation que l'hôte venait de leur faire si imprudemment, parlez-nous plutôt de cette jeune et jolie fille: dites-nous tout ce que vous en savez.

— Eh! mais, on en raconte mille histoires; tout le monde s'en mêle, c'est à dire, que personne n'en sait rien; mais c'est égal; cela n'empêche pas que

tout le monde ne les aime, ne les vénère, et ne les regarde comme deux saints personnages. Vous êtes chrétiens, mes seigneurs?

— Et depuis quand sont-ils arrivés dans cette contrée?

— Un peu plus, un peu moins, depuis une trentaine de jours, c'est à dire...

— Et ils habitent?...

— Dans une forêt, près d'un hameau que nous appelons Gheel, à deux lieues d'ici.

— Et sait-on d'où ils viennent?

— Oui et non; c'est à dire, que les uns soutiennent que c'est d'Irlande et les autres que c'est d'Angleterre. On sait seulement pour sûr qu'ils ont débarqué au bourg d'Antwerp. Pour moi qui n'aime point les histoires, mes seigneurs, je n'ai plus rien à ajouter là-dessus; mais si vous désirez en savoir davantage, mon excellente épouse qui va rentrer bientôt, pourra...

— Et c'est d'eux que vous recevez de la monnaie pareille à la notre?

— Parfaitement pareille, mes seigneurs; et de quelque pays que vous veniez, il est certain que si ce

pays-là est votre patrie, il doit être aussi celle du vieillard, de la jeune fille, et des autres personnes qui sont avec eux; car, comme dit le proverbe, les pies qui viennent, chantent comme les pies qui s'en vont; c'est à dire, que les étrangers arrivés nouvellement, et payant avec la même monnaie que ceux qui les ont précédés, sont comme les pies entr'elles; c'est à dire, qu'on leur peut supposer une même origine, une même terre natale...

Laissant l'hôte se perdre dans son interminable babil, les serviteurs le quittèrent brusquement et coururent retrouver le prince; celui-ci les voyant revenir sans rien rapporter, jeta sur eux un regard violemment courroucé.

— O roi, lui dirent-ils, respirant à peine, nous avons trouvé tant de vivres qu'il nous serait facile, pendant plusieurs jours, de préparer de riches festins pour vous et pour vos amis; mais nous venons d'apprendre une nouvelle qui sera bien plus agréable à notre souverain maître, et que nous nous sommes hâtés de venir lui faire connaître.

— Et quelle est-elle?

— Nous avons découvert les fugitifs.

— Que dites-vous?...

— Que notre noble seigneur et maître daigne se rendre dans le bourg, et il y apprendra que sa fille et Geneberne se tiennent cachés dans un bois, près d'un village dont deux lieues de marche seulement nous séparent.

— Gloire à Odin! — A cheval, à cheval, mes sires, comtes et barons, cria le roi en se levant et en se lançant tout joyeux sur son destrier. Partons, ajouta-t-il, nous nous rafraîchirons plus tard, ce soir; à notre retour, nous nous livrerons à tous les plaisirs d'un long et somptueux banquet.

Déjà, à l'exemple du prince, les thanes avaient enfourché leur monture. Un manant vint à passer; le roi le fit monter sur un de ses chevaux pour qu'il leur servît de guide et les menât à Gheel, par le chemin le plus court. On part: les éperons déchirent les flancs des coursiers épuisés, haletans; les brides flottent sur leur cou, le long duquel ruissèle une épaisse et blanche écume. En moins d'une heure le cortège est arrivé près du bois habité par Geneberne et Dympne. Tous mettent pied à terre, et s'enfoncent dans l'épaisseur de la forêt.

XXVII.

Au lever du soleil, Dympne, ce jour-là, s'était rendue, selon sa pieuse habitude, dans le bosquet qui protégeait les charmantes fleurs qu'elle avait consacrées au souvenir de sa mère.

A peine y eut-elle prié quelques momens, qu'elle vit apparaître un grand nombre d'anges, portant d'une main une couronne, et de l'autre une palme. Ils inclinaient tristement la tête; des larmes mouillaient leurs yeux; ils chantaient, mais aucune lyre

ne mêlait ses accords à leurs voix émues : Dympne, disaient-ils :

Dympne, en la gloire éternelle,
Ta mère tu vas revoir ;
Et pour jamais auprès d'elle,
Tu seras avant le soir.

Puis, ils gardèrent le silence, et joignant les mains, ils semblaient unir leurs prières à celles de leur jeune amie ; les paroles que celle-ci venait d'entendre la remplissaient d'une joie si vive, qu'elle ne songea pas un seul instant par quelle voie Dieu la conduirait au séjour des élus. Revoir sa mère... pour toujours! cette seule pensée absorbait toute son âme.

Tout à coup la scène de tristesse qu'offraient les célestes messagers, change et prend un air de fête : ils relèvent le front, essuient leurs larmes, et rendant à leurs figures l'expression de bonheur qui les avait toujours animées auparavant, ils font entendre des chants harmonieux, des chants de triomphe, aux

quels, cette fois, s'unissent les sons des lyres d'or : — Voici, répétaient-ils en chœur,

Voici le jour de la victoire !
Contre toi, de Satan que peut le vain courroux?
Malgré lui tu seras dans la céleste gloire,
Un ange comme nous.

Puis, agitant joyeusement leurs ailes, ils remontèrent vers le ciel, comme pour y attendre celle qui allait devenir leur compagne, et lui préparer un trône parmi ceux qu'ils occupaient.

Ce ne fut que longtemps après qu'elle fut revenue à la cabane, que l'aimable enfant revit Geneberne, à qui il lui tardait de raconter la vision qu'elle avait eue. Depuis la pointe du jour, le serviteur de Dieu avait quitté sa demeure pour aller, à la distance d'une lieue, porter à un pauvre mourant ces consolations puissantes que donne la religion à l'âme qui va quitter la terre. Toutes les autres personnes qui habitaient avec Geneberne et Dympne, s'étaient dispersées dans la forêt, pour remplir de pieux devoirs.

Aussitôt que celle-ci vit de loin, à travers les arbres, revenir le vieillard, elle courut vers lui, mit l'un de ses bras sur le sien, et l'aida à terminer le reste du chemin qu'il avait à faire encore jusqu'à la cabane; là, Dympne étend la natte qui lui sert de couche, y fait asseoir Geneberne, lui présente des rafraîchissemens, essuie la sueur et la poussière qui lui couvraient le front, lui prodigue enfin mille soins touchans.

— Mon enfant, dit le vieillard, quand il se fut un peu reposé, je vous vois aujourd'hui si heureuse, que je croirais volontiers que vous avez une bonne nouvelle à m'apprendre.

— Oh! oui, mon père, une nouvelle qui vous comblera, vous aussi, de bonheur, j'en suis sûre.

— Et d'où vous est-elle venue, mon enfant?

— Du ciel.

— Du ciel, Dympne?

— Oui, j'ai revu les anges qui se sont montrés à moi, un jour que je priais auprès du tombeau de ma mère. Puis, elle rapporta à Geneberne tout ce qu'elle avait vu, et les paroles que les anges lui avaient dites.

Le vieillard réfléchit un instant; ensuite, comme si un rayon divin eût frappé son esprit, il pressa la

main de Dympne sur son cœur : — Mon enfant, bénissons le Seigneur, lui dit-il, car c'est aujourd'hui que doit s'achever ici-bas notre triste pelérinage.

— Oh ! s'écria la jeune fille, que je voudrais déjà voir tomber le jour !... Mais, dites-moi, mon père, pourquoi les anges pleuraient-ils en m'annonçant cette nouvelle qui me rend si heureuse ?

— Dympne, pour entrer dans le royaume des saints, il faut que notre âme se sépare de son enveloppe périssable... Il faut mourir d'abord.

— La mort est donc bien affreuse, mon père ?

— Oh ! non, mon enfant, elle n'est terrible que pour les méchans.... Les anges, m'avez-vous dit, portaient des palmes et des couronnes ?

— Oui, et c'était en les regardant qu'ils répandaient des pleurs.

— Mon enfant ce sont les insignes glorieux de ceux qui ont versé leur sang pour la doctrine du Christ, ou pour résister au crime ; ce sont les insignes du martyre... Dympne, il nous faudra souffrir peut-être.

— Souffrir !... Oh ! oui, tout, mon père : vous m'avez souvent redit l'histoire de ces jeunes héroïnes

romaines à qui les tourmens les plus cruels n'ont pu arracher une plainte. Eh bien! Dieu sera aussi avec moi: il me soutiendra, il me fortifiera, et les anges qui m'aiment tant, ne me quitteront pas. — Mais qui donc, mon père, dit-elle en s'interrompant, qui songerait ici à nous faire du mal? Tout le monde nous bénit dans cette contrée...

— Je l'ignore, mon enfant, répliqua le vieillard; mais la vision que le Seigneur t'a envoyée, le courage qu'il t'inspire, et la joie dont sa grâce remplit mon cœur, tout me persuade qu'à la clarté de ce jour succédera pour nous celle d'un jour qui ne doit finir jamais.

—

XXVIII.

A peine Geneberne avait-il prononcé ces mots, qu'un bruit se fit entendre dans le taillis voisin. Le vieillard et Dympne se lèvent, le taillis s'ouvre, et le roi avec sa suite paraît devant eux. La vue des deux fugitifs rallume aussitôt toute sa fureur, et la faisant éclater d'abord sur Geneberne : — Misérable ! lui crie-t-il, tu te flattais donc de braver impunément la volonté d'Odin et celle de ton roi ? Tu croyais qu'en éloignant cette fille de mon royaume, tu la



dérobais pour toujours à ma puissance?... Oh! si ton corps exténué pouvait supporter les souffrances que ton audace a méritées, ton supplice glacerait d'effroi toutes les populations de mes états; mais le souffle de vie qui te reste encore, par Odin! j'aurai du moins la satisfaction de te l'arracher. Et se tournant vers ses serviteurs: — Qu'il meure! leur dit-il.

En entendant cet ordre, la pauvre Dympne se précipite aux genoux du roi, et tendant vers lui ses mains suppliantes : — Mon père, mon père, lui dit-elle, n'ordonnez pas un crime aussi affreux; c'est pour moi que Geneberne a quitté l'Irlande; c'est pour me servir d'appui que le ciel lui commanda de fuir avec moi: votre fille seule est coupable envers vous; grâce pour lui, mon père, grâce!

Un éclair de joie brilla dans les yeux du prince; il crut que l'affection que Dympne portait au vieillard la fléchirait enfin, qu'elle consentirait à le suivre et à répondre à ses vœux.

— Relève-toi, ma fille, lui dit-il d'une voix rassurante et à la fois courroucée; cet homme a encouru ma juste colère; aucun pouvoir ne saurait le mettre à l'abri de ma vengeance, aucun, si ce n'est le tien,

Dympne ; oui, toi seule peux le sauver ; tu n'as qu'une parole à prononcer ; le veux-tu?

— Tout, tout, excepté le crime.

— Veux-tu devenir reine d'Irlande?

— Mon père !...

— Etre reine d'Irlande, ou mourir tous les deux, à l'instant même ; choisis...

— Repoussez ces funestes pensées...

— Malheureuse ! regarde.... ces hommes sont à moi ; ils m'obéissent aveuglement ; ils n'attendent qu'un signal, leurs épées sont prêtes...

La jeune fille arrêta sur le prince un regard assuré : — La couronne du martyre est prête aussi, mon père, dit-elle avec un calme sublime.

A ces mots, le roi ne se posséda plus ; la rage crispait ses nerfs, ses lèvres convulsivement agitées ne pouvaient articuler une syllabe ; d'un geste violent il désigna le serviteur de Dieu à ses satellites. Ceux-ci comprennent sa volonté, s'empressent de l'accomplir, se jettent sur Geneberne, arrachent de ses bras la courageuse enfant qui s'efforce de le couvrir de son corps, et le vieillard tombe percé de plusieurs coups.

Espérant que cet acte de violence ébranlerait la résistance de Dympne, le roi s'approcha d'elle et lui dit : — Un seul moment t'est accordé encore ; cède à mes désirs, car je l'ai juré par les dieux, tu partageras mon trône, ou ce jour sera ton dernier jour.

— Mon père, eh bien!... je ne balance point...

— Tu consens donc à me suivre?...

— Non, non, à mourir ici.

Ces paroles rendirent le prince interdit, stupéfait : il contempla sa fille pendant quelques instans ; elle était si belle, qu'il ne se sentit pas la force d'ordonner de la faire mourir. Mais hélas! loin de se laisser toucher de pitié, le méchant roi fit puiser à son horrible passion une ardeur nouvelle dans les charmes de l'innocente victime. Moloch se tenait debout à son côté, et, furieux de voir Dympne résister invinciblement à son père, il parla ainsi à ce dernier : — Les menaces ne peuvent rien sur elle, et la crainte du trépas ne saurait atteindre son âme. Flatte donc son oreille du langage caressant de la séduction.

Pendant que l'esprit des ténèbres donnait ce perfide et vain conseil au prince, les anges se montrèrent à Dympne ; et ils chantaient :

Dympne, nous sommes près de toi ;
Songe à ta mère, et bannis tout effroi.

Le monarque croyant que le conseil de Moloch était encore une inspiration d'Odin, se rapprocha de son enfant et la regarda avec tendresse : — Que ton regard, Dympne s'attache sur l'avenir qui s'ouvre devant toi, sur toutes les grandeurs qui doivent t'environner : tous mes trésors seront à toi ; ta main les distribuera selon ta volonté ; l'or et la soie s'uniront pour te vêtir comme jamais n'aura été vêtue l'épouse d'aucun prince : partout leurs tissus se déploieront au dessus de ta tête, et s'étendront sous tes pieds.

LE DÉMON.

Fais briller à ses yeux l'éclat éblouissant de la puissance royale.

LE ROI.

Tu seras souveraine du plus beau royaume de la terre.

LES ANGES.

Tu seras, parmi nous, assise sur un trône,
Un trône radieux;
Sur ton front, des martyrs brillera la couronne,
La plus belle des cieux.

LE ROI.

Tu verras, prosternés à tes pieds, humbles et soumis, tous les thanes qui commandent dans mes états; ils n'obéiront qu'à toi.

LES ANGES.

Près de toi tu verras, cortège solennel,
Se presser les saints et les anges,
Mêlant à leur hymne éternel
Ton nom et tes louanges.

LE ROI.

Chaque heure du jour t'apportera un nouveau tribut de félicité.

LES ANGES.

Le bonheur sur la terre
Est une ombre légère
Qui parait et sourit,
Nous appelle et s'enfuit ;
C'est la fleur éphémère
Qui nait, s'épanouit,
Brille un jour, se flétrit,
Et meurt dans la poussière ;
C'est le flot de la mer
Qui s'élève et s'efface ;
C'est la flèche qui passe,
Sans laisser une trace
Après elle dans l'air.

LE ROI.

Ma tendresse pour toi ne connaîtra rien d'impossible ; elle préviendra tous tes désirs. Les songes heureux que les dieux t'enverront la nuit, je saurai les réaliser le jour.

LES ANGES.

N'écoute point ces stériles promesses;
Les plaisirs de la terre enfantent les chagrins :
Regrets, douleurs, remords, sont les seules largesses
Qu'entr'eux répandent les humains.

LE DÉMON.

Entraîne-la loin d'ici; la vue de ce cadavre égare sa raison.

LE ROI.

Viens, viens, ô Dympne, fuyons ces contrées, et retournons dans notre belle Irlande : tu la quittas enfant, tu la reverras reine et maîtresse suprême : suis-moi, partons.

LES ANGES.

Viens, viens, Dympne chérie,
Quitte ces tristes lieux;
Non pour aller revoir ta terrestre patrie,
Mais pour monter aux cieux.

Le roi se tut : une affreuse tempête, excitée par Moloch, se soulevait dans son sein.

— O mon père, lui dit alors Dymphe, ne prêtez point l'oreille aux funestes conseils de l'enfer ; c'est lui qui jette dans votre esprit ces coupables pensées...

— Détrompe-toi, fille audacieuse, cria le prince, la voix que tu entends est celle de ton père, de ton souverain et maître...

— C'est celle de l'esprit de perdition qui parle par votre bouche, répliqua la martyre avec fermeté. Mais pendant qu'elle cherche à me séduire, j'entends aussi celle des anges ; tu m'appelles en Irlande ; ils m'invitent, eux, à les suivre au ciel... C'est là qu'est ma mère... Je la vois qui m'encourage... Elle me sourit avec tendresse et m'ouvre ses bras... Pour m'y lancer, il ne me reste qu'à mourir... Ma mère, ma mère, ne nous séparons plus... La fin du jour n'est pas loin... Ton enfant, ta Dympne n'appartient plus à la terre, nous allons être unies pour toujours... Ma mère, ne retourne pas seule aux cieux...

En entendant ces paroles, le roi fut transporté, hors de lui, ses yeux dardaient des regards étincelans ; ses genoux tremblaient : le démon allumait

dans son cœur une rage frénétique. Il saisit sa fille par le bras, et la secouant avec une atroce brutalité : — A genoux, hurla-t-il, à genoux ! Puis, se tournant vers ses serviteurs qui avaient tué le vieillard : — Que sa tête tombe, leur dit-il.

A cet ordre, serviteurs, comtes, et barons, tous reculèrent épouvantés.

— Esclaves, s'écria le roi, grinçant des dents et bondissant comme le tigre en furie, si vous n'obéissez pas à l'instant même, les supplices les plus horribles déchireront vos corps ; le fer et la flamme dévoreront jusqu'à la moëlle de vos os ; vos chairs en lambeaux palpiteront dans les serres des vautours et des corbeaux, dans la gueule des loups et des chiens ; vous maudirez le jour où vous êtes nés ; ma fureur tombera sur vous pour vous saisir, vous étreindre, vous broyer, lâches !

Un profond et morne silence accueillit ces foudroyantes paroles : la stupeur glaçait tous les spectateurs et leur donnait des vertiges.

Cependant un seul des satellites du prince s'avance et s'apprête à obéir : il brandit son épée, ruisselante encore du sang de Geneberne ; son bras se lève... il

va retomber... quand son regard rencontre celui de la victime : son bras s'arrête immobile, l'épée échappe à sa main, un horrible frisson s'empare de tout son corps ; — O roi, ô roi, dit-il, en se jettant à genoux devant le prince, plutôt mille fois tous les tourmens imaginables.

— Que la foudre d'Odin vous extermine tous, lâches que vous êtes, s'écria le monarque ; et tirant son glaive : — Meure ainsi quiconque ose me désobéir, ajouta-t-il en s'avançant vers Dympne.

L'arme fatale brilla un instant, flamboyante et rapide, comme l'éclair qui jaillit de la nue... Et la tête de la victime, cette tête belle comme celle d'un ange, était couchée sur le sable...

Au même instant un cri d'indignation sortit de la bouche de tous les spectateurs ; un cri de joie, poussé par Moloch, fendit les airs, saisissant, effroyable, auquel répondirent les acclamations triomphales de tous les habitans célestes : leurs brillantes phalanges, qui déjà comptaient Geneberne dans leurs rangs, vinrent au devant de Dympne et la conduisirent aux pieds du trône de Dieu. A leur tête s'avançait son heureuse mère, dont la main posa sur le front de

son enfant bien-aimée la plus glorieuse des couronnes éternelles, celle de la vierge-martyre. Le ciel tout entier applaudit à cette touchante ovation; les voix des anges et des élus s'unirent aux mélodies des harpes d'or, et le nom de Dympne retentit avec l'hymne de la victoire.

Quand le roi vit le cadavre de sa fille étendu à ses pieds, il fut tout à coup saisi d'une profonde horreur de lui-même: il promena sur ceux qui l'environnaient des yeux hagards, stupides : il semblait comprendre en ce moment que ses longues iniquités l'avaient livré à une puissance funeste, qui s'était attachée à ses pas pour le perdre.

— Partons, éloignons-nous d'ici, mes seigneurs, dit-il en balbutiant, à ses thanes; et laissant retomber sa tête sur sa poitrine : — Alfried, Alfried, les dieux sont justes! murmura-t-il. Il sortit du bois, pâle, chancelant: les seigneurs le suivirent de loin, des larmes dans les yeux, et la malédiction sur les lèvres.

—

« Long temps après, dit l'auteur de L'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE DU PAYS-BAS, (Gazet, 1614,) le clergé auec le peuple,

qui auoyent apprins par traditions, que les corps de ces deux martyrs auoyent esté jadis enseuelis en quelque lieu circonuoisin, en feirent grande recherche longue espace de temps, et finalement les trouuerent en deux cercueils de pierres plus blancs que neige, combien qu'en ce pays là ne se trouuast que pierres noires, par où ils entendirent que c'estoit un œuure faict par le ministère des anges, qui auoyent voulu signifier la chasteté, et candeur de ces martyrs, lesquels sont honnorez en l'église collégiale de Gele au diocese de Bois-le-Duc le 15 de May. »

FIN.

